This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Educ 172.1.30

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JAMES WALKER, D.D., LL.D.

(Class of 1814)

FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE

"Preference being given to works in the Intellectual and Moral Sciences"

4

RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉDUCATION

MORALE ET POLITIQUE

DE L'HOMME.

Tout exemplaire non revêtu de ma signature sera réputé comme contrefait.

BORDEAUX : IMPRIMERIE D'HONORÉ GAZAY ET Cie.,
Rue du Pas Saint-Georges, n°. 27.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉDUCATION

MORALE ET POLITIQUE

DE L'HOMME,

PAR A. DE LAUJON.

A PARIS,
CH. SCHWARTZ ET AL. GAGNOT, LIBRAIRES,
PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 20.
1835.

Educ 172.1.30

HARVARD COLLEGE
SEP 23 1910
LIBRARY.

Walker fund

Préface.

Les lumières que nos jours ont vu naître ne se sont pas fait seulement remarquer par les avantages obtenus au profit des arts et de l'industrie : elles ont eu bien plus d'éclat encore dans leur application aux besoins essentiels de la société; et de grands talents ont paru dans cette arène, où ils ont

en ferait ressortir à ses yeux des observations fructueuses en faveur d'une saine politique, et qu'elles l'aideraient surtout à fonder dans son esprit une philosophie éclairée, qui put le garantir de ces entraînements dangereux où conduisent trop souvent le délire des pensées et la fougue de la jeunesse.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉDUCATION

MORALE ET POLITIQUE

DE L'HOMME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR LES ÊTRES NÉS DANS LA PAUVRETÉ.

La classe la plus intéressante parmi nous est celle qui se compose d'une foule de malheureux qui semblent n'avoir ouvert les yeux qu'aux peines et aux misères de la vie.

Il est satisfaisant de vivre dans un siècle où la philosophie, éclairant notre esprit, a fait participer notre cœur à la régénération qui s'est faite en nous-mêmes, et à tous les heureux fruits dont elle est devenue la source.

N'était-ce pas assez que les trois quarts des individus qui se montrent sur la terre sentissent qu'ils n'étaient nés que pour souffrir ? Fallait-il encore que l'aliment qui nous est le plus précieux, que ce suc nourricier qui pénètre dans nos pores et nous donne une existence nouvelle, que l'éducation fût un bienfait que le pauvre ne connut pas !

Si nous ne pouvons suppléer à ses besoins sur ce point, donnons-lui la preuve de nos sentiments généreux ; donnons-lui ces instructions premières qui le sortiront de l'ignorance profonde dans laquelle il est retenu ; qu'il sache bien surtout ce qui est l'ame du bonheur auquel il a droit d'aspirer ; qu'il connaisse sa religion : c'est par elle que les malheureux apprendront à se rendre compte de leur position dans le monde.

La différence des conditions dans lesquelles naissent les hommes est la plus grande preuve qui puisse être donnée de l'existence d'un Dieu.

Comment concevoir que de deux êtres nés le même jour et peut-être à la même heure, l'un dût se trouver destiné à jouir de toutes les prospérités imaginables, quand l'autre traînerait une vie de douleurs !

La première vérité qu'il faut reconnaître, sur ce point, c'est que l'on ne peut fonder d'autre égalité

parmi nous que celle qui existe devant la loi, sans quoi la société ne serait qu'un chaos. Avec l'égalité absolue nous vivrions sans aucune sorte d'émulation. Les sciences et les arts resteraient sans culture. Tout périrait autour de nous; et de cet état de choses naîtraient bientôt la misère, la confusion et le désordre.

Il était donc indispensable que les hommes naquissent dans une inégalité de fortune et de rang : mais à côté d'un ordre de choses aussi douloureux pour la classe indigente, se montrent de notre part des devoirs bien importants à remplir envers elle : ces devoirs sont de lui faire connaître toutes les natures de consolation auxquelles elle a droit de prétendre, tous les bienfaits qui doivent lui appartenir; de lui faire sentir que la justice est le plus glorieux attribut de la divinité, et qu'elle cesserait d'être ce qui la constitue essentiellement, si elle imposait au malheureux des souffrances qu'il supporterait en son nom, pour demeurer ensuite sans mérite et sans prix à ses yeux.

Voilà les vrais préceptes de religion qu'il faut enseigner au pauvre, et qui porteront dans son esprit l'espérance, la résignation et le calme. Il ne se croirait pas aussi malheureux s'il connaissait la véritable position du riche sur la terre, et les dangers qu'elle a pour lui; s'il savait que tous ces biens dont il a été

comblé peuvent n'être entre ses mains que des attraits funestes.

Cependant, d'aussi hautes considérations ne sont pas généralement celles dont le pauvre se pénètre. Combien n'en voyons-nous pas que l'intérêt aveugle, que l'ambition tourmente, qui ont tous les vices du riche sans en avoir les vertus, et qui achètent par des crimes ce qui doit servir d'entretien à leurs déréglements? Ils n'ont pas, ces hommes, la moindre connaissance d'eux-mêmes; ils ignorent qu'une honnête pauvreté est un bien inappréciable, et qu'entre le bon pauvre et le mauvais riche le sort à préférer est celui du premier.

Les réflexions abondent sur un pareil sujet.

La nature n'a souvent mis en eux que des dispositions pour les perdre; et, je l'ai déjà dit, quel besoin n'ont-ils pas d'une officieuse instruction qui vienne en tempérer l'ardeur?

Non, il n'est pas permis aux familles appartenant à ces diverses classes de laisser aujourd'hui leurs enfants dans cette ignorance brute qui les maintient dans de mauvais penchants, et les rend étrangers à tous les moyens de communication que les hommes ont entr'eux.

Je ne disconviens pas que dans un grand nombre

de ces familles, et lorsque les enfants sont encore en bas âge, on ne s'empresse de leur faire faire leur premier cours d'instruction : mais quelles attentions les parents mettent-ils à leur en assurer les fruits? Tout n'est qu'indifférence et apathie de leur part.

Tant de maux ont leurs causes, et ces causes proviennent de ce que les parents n'entrent pas dans les voies qui leur ont été marquées : les passions sont leurs maîtres, l'intérêt est leur guide. Les biens immenses que leur position leur promet demeurent inaperçus, et les vices du monde deviennent leur partage.

Néanmoins, au milieu de nos regrets, je dirai que dans ces mêmes classes où l'on voit tant de déréglements on rencontre aussi ces exemples consolants pour l'humanité; que l'on y trouve des familles unies, des enfants parfaitement soumis; des ménages où l'on observe le bon ordre, la sobriété et l'éloignement des plaisirs qui conduisent à de mauvais penchants.

Or, pénétrez sous l'un de ces toits, vous verrez que des qualités bien appréciables s'y font connaître, vous ne tarderez pas à vous apercevoir que les premières instructions de la religion y ont été portées, et qu'elles se sont fait jour dans le cœur de ces familles. Or, dites-moi d'où pourraient venir d'aussi grands bien-

faits, si ces malheureux n'avaient pas compris leur position ?

Les jeunes gens de cette classe, qui n'ont point eu le bonheur d'être élevés par des parents qui connaissent et remplissent leurs devoirs, se précipitent aveuglément dans le monde ; ils y donnent un libre cours à toutes les passions de leur âge ; ils n'y observent aucune retenue, et s'affranchissent de tous les liens qui pouvaient leur être salutaires.

Lorsque ces hommes ne forment pas d'établissement, les effets de leur inconduite ne retombent que sur eux, et le mal n'étend pas loin ses ravages : mais quand on songe aux facilités qu'ils trouvent sur ce point avec les femmes de leur condition, on est effrayé des suites que présente quelquefois une pareille union.

Combien ne voit-on pas de ces malheureux dépenser en un seul jour le produit des travaux de toute leur semaine? N'en voit-on pas s'abandonner aux plus vils déréglements ? Combien de pauvres enfants tendent les bras à leur mère, et lui demandent le pain que leur père a dissipé ?

Paraissez dans ces asiles, étendez-y vos regards : un toit les couvre à peine ; les intempéries du temps y exercent leurs ravages; de faibles et débiles créatures

s'y font apercevoir sous les lambeaux de la pauvreté : leurs yeux ne s'ouvrent que pour verser des larmes; leurs voix ne se font entendre que pour réclamer à grands cris les premiers besoins de la vie. Or, je demande si le riche peut se refuser à voir que c'est à ses soins que sont confiés ces êtres misérables que le berceau de la douleur a reçu en naissant.

Nous avons aussi des observations à faire concernant les jeunes personnes appartenant à cette classe. Elles tourneront à bien si elles ont puisé chez leurs parents des principes qui leur servent de défense contre les attaques qu'elles sont destinées à subir : elles honoreront l'infortune, et pourront se montrer glorieuses de résister à tous les piéges qui seraient dressés sous leurs pas : un seul de leurs regards aura suffi pour confondre ces débauchés qui croient n'apercevoir que des penchants au vice, partout où le besoin se fait sentir.

Il se forme dans le cœur d'une jeune personne un sentiment qui prend son existence dans tout ce qui l'entoure, et qui est le résultat des impressions qu'elle reçoit. Si vous lui mettez sous les yeux des actes recommandables, des pratiques honnêtes, si vous lui faites voir le plus parfait accord régner dans sa famille, il faudra de sa part un naturel bien pervers pour qu'elle n'en ressente pas les effets.

D'un autre côté, les parents vicieux et désordonnés ont rarement pour leurs enfants ces soins affectueux, cette tendresse de sentiments qui les auraient retenus dans tous les liens de l'autorité paternelle.

Qu'arrive-t-il alors? Que de jeunes personnes s'éloignent de chez elles sans que le regret les accompagne, sans que des sujets de contentement les y ramène, et sans emporter avec elles aucune de ces douces pensées qui ont tant de pouvoir pour en écarter de pernicieuses.

Mais, s'il est vrai de dire que les parents contribuent quelquefois à la perte de leurs enfants par les mauvais exemples qu'ils leur exposent, et par l'absence en eux-mêmes de tous les sentiments qui les eussent contenus dans leurs devoirs, il est juste d'ajouter qu'il en est dans le nombre auxquels on ne pourrait pas faire de semblables reproches, et qui demeurent condamnés aux douleurs les plus amères.

Ce qui tue généralement les meilleures dispositions qu'une jeune fille puisse avoir, c'est le goût qu'elle contracte pour la toilette et les dissipations. Dès l'instant où un penchant de cette nature prévaut dans son esprit, elle est déjà perdue : le désir qu'elle a de plaire n'est pas long-temps à faire voir ses effets, et ses vues pourraient être innocentes, que son cœur

ne tarderait pas à les rendre coupables. Le combat qu'elle a à soutenir demande de sa part des moyens de défense qui ne sont plus en son pouvoir.

Elle marchera de chûte en chûte; elle ne fréquentera que les compagnes de ses désordres, elle restera en proie à toutes les chances d'une pareille existence, elle ne reverra ses parents que pour faire couler leurs larmes.

Les femmes qui quittent leur province pour venir faire leur apprentissage à Paris dans la profession à laquelle elles se destinent, peuvent bien difficilement se soustraire aux dangers d'une ville où tout respire l'inconduite, où elles sont sans aucune protection, où les attraits du vice offrent aux yeux une variété constante, où elles ne peuvent point se montrer sans que la malveillance ne s'attache à leurs pas, où elles restent exposées à une foule de besoins qui n'ont pas de soulagement à attendre d'une pure amitié.

Je dirai qu'une position semblable demande de leur part une grande vertu pour repousser des offres avilissantes.

Sait-on quelle est à Paris l'existence d'une de ces femmes? sait-on que son logement et la plus misérable de toutes les nourritures l'entraînent seuls dans des frais que les fruits de son travail peuvent à peine

acquitter? Or, comment satisfera-t-elle ensuite à une quantité de dépenses rigoureuses qui restent en arrière, à toutes les occurrences qui peuvent se présenter, au manque de travail, au défaut de santé ?

Imprudente jeunesse ! vous ne saviez point, en quittant votre asile, que vous veniez vous précipiter dans un gouffre qui n'attendait votre arrivée que pour se refermer sous vos pas, et que vous étiez destinée à servir d'aliment à tous les vices du riche, à tous les déréglements qui se montreraient à vos yeux.

Ne pouviez-vous point continuer à cultiver une terre que vous arrosiez de vos sueurs; elle vous nourrissait, et la chaumière paternelle vous laissait un abri.

J'arrive à une classe d'hommes qui présente un bien grand intérêt, celle des cultivateurs.

Un cultivateur est un homme qui, au prix de ses fatigues et de ses sueurs, vient nous offrir la nourriture première, et satisfaire à nos plus pressants besoins.

L'aurore se montre à peine, que, n'importe ses lassitudes de la veille, n'importe le dépérissement de sa santé, le travail l'appelle dans les champs.

Il y prépare la terre, il la rend propre à la culture, il y répand les semences qui lui conviennent. Les produits qu'elle laisse apercevoir deviennent bientôt pour lui de nouveaux sujets d'attention et de soin.

Une bonne nourriture lui serait nécessaire, et cependant cet homme, dont le corps est épuisé, endure toutes les privations.

Arrive le temps des récoltes : c'est celui des récompenses promises ; mais combien de fatigues nouvelles n'entraîne-t-il pas avec lui !

Toute la famille a pour emploi d'aller porter dans les marchés et dans les lieux voisins les produits que chaque jour fait naître. Les routes sont couvertes de femmes de tout âge qui se sont arrachées aux douceurs du repos pour se livrer en pleine nuit à l'intempérie des saisons, à la rigueur des temps.

Tout marche ainsi sans sujets de plainte et de découragement ; mais survient-il de ces désastres horribles qui courbent et renversent les tiges précieuses qui servaient d'espoir aux malheureux, de ces désastres qui transforment en des champs arides les plus brillantes moissons, alors que de chagrins et de maux !

Mettons-nous dans la position de ces familles infortunées qui ont vu s'anéantir en un instant tous les fruits de leurs veilles et de leurs longs travaux, qui ont vu s'évanouir les ressources qui devaient les affranchir de quelques dettes que des temps de détresse avaient nécessitées : ce ne sera pas leur inconduite

qui aura causé leurs malheurs ; et quelle assistance ne leur devons-nous pas ?

Je le dirai toujours, la population des campagnes ne peut pas se comparer à celle des villes : les hommes ne se ressemblent point. Ceux dont je m'entretiens forment en quelque sorte un corps séparé dans la société ; ils ont droit à de grandes distinctions, et ces distinctions se justifient d'elles-mêmes par les services qu'on en reçoit. On trouve en général moins de dépravations dans leurs mœurs qu'il n'en existe dans les villes : plus ces familles s'augmentent, plus leur bien-être s'accroît ; ce sont de nouveaux bras pour la culture, de nouveaux soldats pour la patrie. Mais c'est dans la religion surtout qu'il faut chercher de leur part des exemples remarquables et dignes de tous éloges.

Voyez ces familles attendre le jour de repos qui nous a été donné, pour aller rendre leurs devoirs au Créateur de l'univers. Leurs cabanes restent désertes, ils couvrent les sentiers et les routes, ils marchent vers le temple, et leurs fatigues sont légères. Il arrive fréquemment que d'innocents plaisirs viennent s'offrir à eux, et je ne croirai jamais que l'on doive y mettre obstacle. Cette tolérance est commandée par les considérations les plus sages, par les égards les plus mérités.

Les hommes qui se sont montrés les destructeurs des autels et du culte, ne connaissent pas le nombre de bras qu'ils auraient soulevé contre leurs infâmes doctrines; ils n'ont pas compté les ennemis qu'ils auraient eu à combattre; ils ne savent pas que les habitants des champs composent à eux seuls plus de la moitié de notre population, et que les espérances que la religion leur laisse sont le seul bien qu'ils possèdent.

UN MOT SUR LES DEVOIRS DU RICHE ENVERS LE PAUVRE.

Si les pauvres ont besoin de connaître leur position dans ce monde, le même besoin existe pour le riche.

On restera toujours surpris qu'il ne cherche pas à se rendre compte de ce qui a pu motiver, de la part de la Providence, de si grandes prodigalités en sa faveur, quand autour de lui elle a laissé subsister tant de misères et d'afflictions.

Le riche se connaît-il ? s'est-il étudié lui-même ? pense-t-il être formé d'un limon étranger à celui des classes inférieures, et qui proclame la juste attribution des faveurs qu'il a reçues ?

Oui, s'il n'a paru sur la terre que pour nous faire admirer la bonté de son cœur, la douce influence de ses généreux sentiments ! si les souffrances du peuple sont devenues l'objet de ses constantes sollicitudes ! si son imagination lui retrace sans cesse cette immensité de familles que les besoins consument, et que ses sentiments le portent à venir à leur assistance !

Oui, les bienfaits célestes sont pleinement justifiés à son égard ; mais si son cœur reste insensible aux afflictions publiques, et qu'il ne veuille pas se rappeler des obligations imposées à la possession de la fortune qu'il n'a reçue que conditionnellement, qu'il tremble sur son avenir.

Il se rencontre aussi des riches qui, loin d'entrer dans la position de ces hommes que la nécessité attache à leur service, loin de n'avoir avec eux que des communications douces et compatissantes, les traitent avec orgueil, hauteur et dureté. Voilà ce qui augmente les chagrins attachés à l'infortune.

Le riche ne sait pas que l'intérêt qu'il témoigne, la bienveillance qu'il montre, la douceur qu'il emploie, parlent autant au cœur du malheureux que le bien qu'il pourrait lui faire.

Je ne disconviendrai pas que de grandes libéralités se font connaître envers la classe indigente; mais sont-

elles tout ce qu'elles pourraient être ? et je demande si bien des gens ne se mettent pas à l'écart dans l'accomplissement d'un semblable devoir ? Je croirai toujours qu'il n'y a que des ames privilégiées qui soient susceptibles de goûter ce honheur ineffable, attaché aux soulagements donnés à l'indigence.

S'il est vrai de dire que la véritable charité se prend dans la nature de nos sentiments, combien ne reçoit-elle pas d'affermissement et de force, quand les inspirations qui y conduisent proviennent de ces pensées religieuses qui s'établissent dans le cœur !

Alors cette charité devient permanente en nous-mêmes ; nos actions et nos pensées y demeurent enchaînées. Elle se fait connaître sur tous les points où notre assistance peut devenir nécessaire : partout elle adoucit des maux ; partout elle fait renaître l'espérance.

On peut annoncer, avec toute certitude, qu'il n'y aura jamais d'atteintes contre la religion qui n'en soit une contre les intérêts du pauvre.

DE L'ÉDUCATION PREMIÈRE QUE L'ON DONNE AUX ENFANTS.

C'est dans leurs intérêts que les parents travaillent lorsqu'ils veillent à l'éducation de leurs enfants ; c'est une succession qu'ils se ménagent pour la recueillir un jour. Aussi est-il admirable de voir la quantité de familles qui, après avoir vieilli dans une ignorance profonde, reconnaissent quels peuvent être les bienfaits de l'éducation en faveur de leurs enfants, et se résignent, sur ce point, aux plus grands sacrifices.

L'éducation renferme deux branches qui sont fort distinctes. La première est l'éducation morale dont la religion est le principe ; la seconde, l'éducation scientifique.

Je ne m'occuperai pas de la dernière de ces éducations, ne m'attachant qu'à l'éducation morale des enfants, et à celle qu'ils doivent recevoir à leur entrée dans le monde.

Mon seul but, en ce moment, est de faire connaître de quelle manière je pense que doit être dirigée leur éducation première.

Il est difficile que, dans ses premières années, un enfant puisse tirer grand profit des peines que l'on

prendra pour l'instruire. Il ne sera pas embarrassé de retenir ce qui lui aura été enseigné ; mais les réflexions entreront pour bien peu dans ses études, et l'on devra se contenter d'un état de choses que des efforts imprudents combattraient sans succès. Tout croît et se fait voir graduellement dans la vie de l'homme, et il est difficile que l'on puisse devancer en lui le développement progressif de ses facultés intellectuelles.

Cet âge de l'enfance demande des ménagements particuliers qui consistent principalement à traiter les enfants avec indulgence et douceur, à éloigner d'eux ces manières dures et acerbes qui les effraient sans les corriger. Je sais que les effets de la crainte peuvent occasioner en eux une réformation apparente ; mais la cause qui l'aurait produite ne serait pas celle qui guérirait le mal, et peut-être même ne ferait-elle que l'irriter davantage.

Un enfant qui, sous bien des rapports, ne montrerait pas une intelligence suffisante pour répondre aux vues que l'on s'était proposées à son égard, aura toujours celle de sentir les bons traitements que l'on aurait pour lui. Il aimera son instituteur au lieu de le craindre, et ce sentiment deviendra une préparation salutaire au bien que l'on pourrait en obtenir plus tard.

On dira peut-être qu'il y a chez certains enfants un mauvais naturel qui ne laisse d'autres ressources que dans l'emploi d'une grande sévérité.

Je répondrai que c'est une faute bien grave d'agir en conséquence d'une pareille opinion ; que l'enfant qui ne serait ramené que par suite des châtiments qu'on lui ferait subir ne conserverait aucun bienfait durable des changements avantageux qui sembleraient s'être opérés en lui, et que pour vaincre des dispositions malveillantes qui tiennent à son caractère il faut faire naître dans son cœur un sentiment qui ait assez de force pour les combattre et les vaincre, ce qui ne sera jamais le résultat de l'oppression et de la crainte.

Suivez les progrès de son intelligence, étudiez-vous à le bien connaître, mesurez la force de ses études à l'étendue de ses moyens, dirigez-vous suivant les capacités qu'il déploie, parlez-lui le langage que vous le jugez susceptible de comprendre, attaquez fortement les dispositions vicieuses auxquelles il paraîtrait enclin, mais que vos efforts ne tendent qu'à lui faire connaître les dangers dont vous voulez le sauver, et qu'il ne reçoive vos instructions que comme une nouvelle marque de votre bienveillance.

Vous arriverez ainsi à l'époque où la jeunesse

prendra chez votre élève la place de l'enfance, où le développement de toutes ses facultés donnera essor aux impressions favorables qu'il aurait déjà ressenties, et c'est alors qu'il faudra redoubler d'efforts pour obtenir ses affections et sa confiance.

Il est bien essentiel de saisir à leur naissance les heureuses dispositions qui s'établissent dans un jeune cœur.

Ayez soin que votre élève n'ignore aucune des vertus sociales qui constituent nos devoirs dans le monde, qu'il sache les apprécier afin de les remplir un jour.

Veillez à ce que sa tendresse, sa soumission et son respect envers ses parents établissent en lui de profondes racines. La conservation de ces sentiments contribuera efficacement à son bonheur et à ses consolations à venir.

Si l'on réfléchissait à tous les avantages qui sont les fruits de la bonne intelligence entre les parents et les enfants ; si l'on sentait aussi vivement qu'on devrait le faire, le prix qui doit y être attaché, on éviterait des maux innombrables que nous déplorons tous les jours.

Parmi toutes les vertus que la société réclame, faites distinguer à votre élève celle qui doit, de pré-

fortune dans une profession quelconque, peut répondre de se maintenir dans la même aisance dont il jouit ?

Possède-t-il un haut emploi dans le gouvernement? il arrivera que la chûte du crédit auquel il devait tout entraînera la sienne. Aurait-il embrassé le haut commerce ? des chances imprévues que les temps feront naître changeront en désastres les opérations les mieux conçues.

Le négoce ou le bas commerce laisseront encore plus de dangers à craindre, attendu qu'on sait très-bien jusqu'à quel point l'ambition domine les esprits ; on prend souvent un établissement en se surchargeant de frais; on ne se rend pas un compte raisonnable de la nature de l'entreprise à laquelle on s'est livré ; on ne fait pas entrer en considération les charges réelles que devra supporter cet établissement; on contracte de gros engagements en se reposant sur des profits éventuels, et c'est ainsi que, dans la nécessité de faire face à des obligations par des sacrifices ruineux, on ne sort d'une agonie prolongée que pour publier bientôt sa faillite et sa ruine.

Serait-ce dans les intérêts d'autrui qu'il aurait placé ses fonds? Tout le monde connaît les risques auxquels il s'expose. Vous êtes entretenu dans des assurances

de succès jusqu'au moment où, tout entier aux espérances les plus séduisantes, vous vous réveillez avec la nouvelle que votre fortune est perdue, et que vous vous mettriez vainement sur les traces de celui à qui elle était confiée.

Enfin, spéculera-t-il sur les effets publics? Des malheurs sans nombre pourraient ici se décrire : des appas entraînants seront semés sous ses pas; il pourra jouir par instant des faveurs de la fortune; mais, du moment où cette passion funeste se sera déclarée en lui, il n'est que trop prouvé qu'il ne s'en détachera qu'avec l'anéantissement de toute sa fortune.

Une nouvelle considération est une conséquence naturelle des faits que je viens d'exposer. Un père pensait, en établissant sa fille, avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que le choix auquel il s'était arrêté justifiât sa confiance et assurât le bonheur de son enfant. Cependant, soit malheur, soit imprudence, soit inconduite de la part de celui à qui il aurait accordé sa main, il apprend qu'elle n'a plus d'espérance à attendre que des effets de sa tendresse.

On ne peut être embarrassé de donner encore plus d'étendue à cet exposé des infortunes qu'éprouvent tant de mères et tant de jeunes personnes, par suite des désastres des époux et des pères.

Que ce tableau du monde serve d'instruction aux pères de famille : ils y trouveront de grands sujets de réflexion concernant l'éducation qu'ils feraient donner à leurs filles ; ils prescriront à leur égard des études qui les prépareraient à recevoir les chances rigoureuses qu'elles peuvent être un jour destinées à subir.

Les dangers ne se montrent pas les mêmes à l'égard des jeunes personnes appartenant à des familles foncièrement riches, dont la position ne pourrait changer par les causes que je viens de faire connaître.

Leur éducation se rapportera principalement aux devoirs qu'elles auraient à remplir dans le monde ; et elles ne sauront rien, si elles ignorent les obligations qui leur demeurent imposées.

Il faut qu'elles sachent que si elles doivent jouir de grands priviléges, elles ne se trouvent pas pour cela au dessus de bien des chances affligeantes qui, sans exception de rang et de condition, s'attachent à toutes les existences ; qu'elles n'ignorent pas que leur entrée dans le monde sera entourée de tous les dangers qui en sont inséparables ; qu'elles sachent que plus une femme fait apercevoir de bienfaits dans la distribution à son égard des faveurs de la Providence, plus elle a d'obligations à remplir envers les classes inférieures ;

que le rang et la fortune excitent généralement l'envie et la jalousie ; qu'elle restera sous le coup d'injustes préventions, et que l'on sera toujours disposé à la juger avec sévérité.

Il faut s'attacher à leur démontrer que les devoirs imposés par la religion deviennent plus obligatoires de leur part qu'ils ne le seraient de la part de tout autre, et qu'elles doivent aux malheureux une protection toute particulière.

Je me résume en disant que n'importe l'état et la condition des parents, ils doivent donner à l'éducation de leurs enfants les soins les plus attentifs; que les sentiments distingués qu'ils fixeront en eux deviendront la véritable source à laquelle se puiseront toutes les consolations de leur vie ; que c'est par suite de ces sentiments que s'accomplissent tous les devoirs de la société; que brillent dans une femme la douceur, la bonté, l'indulgence; que le bonheur d'un époux reste constamment assuré ; que l'indigence reçoit des consolations ; que le malheur est supporté avec courage; et qu'on obtient enfin cette tranquillité du cœur que ne peuvent pas payer tous les biens de la terre.

Je ne suis entré dans aucun détail concernant les diverses branches d'étude qui tiennent à l'éducation première, et me borne à dire que les connaissances que

l'on s'efforce de faire acquérir aux jeunes gens doivent être assez approfondies pour laisser en eux une grande impression, et s'y conserver avec fruit : que l'on en rencontre quelquefois qui, faute d'avoir mis à leurs études une constance et une application suffisante, montrent au bout de fort peu de temps une ignorance presque complète sur les parties les plus importantes de leur éducation ; ce que j'attribue à la négligence des parents dans les attentions et les soins qu'ils devraient y porter.

Une conduite toute différente de leur part aurait les effets les plus salutaires. Les instituteurs verraient avec plaisir qu'ils en font un objet d'occupation sérieuse, et les enfants dont les études seraient observées par leurs parents s'attacheraient davantage à remplir leurs devoirs.

De très-grandes fautes se commettent également à l'égard des jeunes personnes, en ce qu'on les surcharge d'une foule de talents d'agrément qui n'étant qu'ébauchés se nuisent toujours entr'eux, et restent bientôt sans aucun fruit pour elles.

Ce qu'il convient de faire, c'est de fixer principalement leur choix sur celui de ces talents qui semblerait devoir le mieux répondre au goût et aux dispo-

sitions qu'elles montrent, et se borner à diriger sur ce point leur plus constante application.

C'est ainsi qu'une jeune personne évitera les dégoûts toujours inséparables de la médiocrité, et que son talent entretenu par un zèle assidu deviendra un agrément qu'elle répandra généralement dans le monde.

DE LA POSITION DES PARENTS LORSQUE LEURS ENFANTS LEUR SONT RENDUS APRÈS LEUR ÉDUCATION PREMIÈRE.

DE CERTAINES OPINIONS QUI SE FONT VOIR A L'ÉGARD DE LA RELIGION.

Ce sont les vertus et les qualités des parents qui aident au développement des heureuses dispositions que les enfants rapporteraient dans leur famille, comme ce sont elles également qui corrigent dans ces dispositions ce qu'elles auraient de dangereux et de nuisible.

Ce point de vérité une fois établi, il convient de savoir si les parents sont en état de bien recevoir les enfants qui leur sont rendus, et de remplir leurs devoirs envers eux.

Je considérerai toujours l'irréligion comme étant la source des plus grands maux qui se font voir dans les familles, ce qui me conduit à entrer dans quelques

détails sur la manière dont je pense que bien des personnes entendent la religion et s'en occupent. Je ne parlerai ici que des pères de famille.

Les opinions que je vais retracer ne peuvent bien se définir qu'en les prenant dans les exemples que le monde nous met constamment sous les yeux.

Quelles observations nous laisse-t-il à faire sur ce point ?

Nous rencontrons des personnes douées des plus belles qualités, et qui ne sont pourtant pas conduites à tous les actes recommandables auxquels elles se livrent par un sentiment de religion.

D'autres, en montrant à cet égard la même indifférence, sont loin de concentrer en elles ces possessions éminentes qui mènent à l'accomplissement des plus grands biens. Ce seront des égoïstes insensibles à tous les maux qui s'offriront à leurs yeux.

On rencontre aussi de ces hommes pour lesquels la religion n'est pas seulement un objet d'indifférence et de délaissement, mais d'aversion et d'attaques constantes. Ils se déclarent contre elle ouvertement hostiles, et mettent autant de présomption que d'orgueil à la repousser de leur sein.

Enfin nous en voyons qui, entièrement livrés aux intérêts de ce monde et aux jouissances qu'ils y re-

cherchent, semblent avoir attendu les derniers jours de leur vie pour laisser découvrir des mérites qu'on ne leur connaissait pas.

Or, mon but est de démontrer quelles sont les causes qui doivent contribuer à tirer de leur aveuglement, toutes celles d'entre ces personnes qui ne se seraient pas faites un point d'orgueil de leur impiété.

Voici comment s'explique l'indifférence que témoignent, à l'égard de la religion, celles que j'ai désignées comme possédant les qualités les plus appréciables dans les intérêts généraux. Ces personnes n'oseraient pas avancer que cette immensité de richesses que la nature déploie à nos yeux avec une si grande profusion, soit l'ouvrage de l'homme, puisque ses conceptions n'ont jamais pu le faire arriver à l'explication de ces merveilles qui passent toutes les intelligences. Elles sont donc forcées de les faire dériver d'un pouvoir au dessus de toute humanité.

Considérant ensuite la religion sous ses seuls rapports avec les devoirs sociaux, et pensant que l'on obéit à tout ce qu'elle prescrit d'important lorsque l'on s'applique à en suivre, sur ce point, les préceptes, elles la font consister dans la pratique des vertus dont la société reçoit les plus grands avantages.

D'un autre côté, attendu qu'elles regardent ces

vertus comme provenant des fruits d'une bonne éducation, elles en concluent que les instructions de la religion ne sont absolument nécessaires que pour la classe peu éclairée, qui a besoin de trouver dans ces mêmes instructions un frein susceptible de modérer les penchants vicieux auxquels elle s'abandonne.

Elles pensent aussi que nous avons laissé loin de nous ces temps où la superstition engendrait une foule de croyances, et que l'homme n'en appelle aujourd'hui qu'à sa raison et à son jugement pour éclairer sa foi.

Voilà sur quoi se fonde, du moins en général, je ne dirai pas le mépris, mais l'indifférence de cette première classe à l'égard de la religion.

Or, il est, suivant moi, très-facile de répondre à chacun de ces sujets.

Sur le *premier point*, on ne peut pas contester que la persuasion bien réelle que nous avons de la puissance d'un Dieu, par l'existence de tous les prodiges qui frappent nos sens, ne doive nous conduire envers lui à la plus vive reconnaissance, et par conséquent à tous les hommages qu'il a droit d'attendre de nous.

En effet, comment imaginer que ces prodiges qui nous font profiter de cette immensité de bienfaits qu'ils

répandent sur nous, qui découvrent à la fois dans le génie de notre création tous les divers accomplissements dont elle a été l'objet, et ne laissent ensuite à nos yeux que des motifs d'enchantement et d'admiration ; que ces prodiges ne doivent imprimer en nous aucun sentiment qui nous reporte vers son auteur!

Sur le *second point*, je prétends que l'on réfléchit bien peu lorsque l'on songe à réduire les seuls devoirs de la religion à ceux que la sociéte exige pour elle-même.

Les sentiments qui doivent nous diriger dans la vie consistent, dit-on, dans la possession des plus belles qualités, telles que l'honneur, le désintéressement, la justice, la stricte probité. Il serait difficile d'en exposer de plus beaux, et cependant examinons-les avec attention, et nous verrons où ils doivent nous conduire.

Vous recelez dans votre cœur tous les biens les plus précieux au bonheur de l'humanité ; j'en conviens : mais en même temps que vous les avez placés en vous, quelle consistance leur avez-vous donné, quel appui leur avez-vous choisi.

Je ne veux pas dire que le vice puisse facilement prendre place où tant de vertus et de qualités résident: je n'entends pas déposséder à la fois de tant de titres

glorieux celui qui a su les obtenir : mais je dis qu'il concentre en lui-même des passions qui font partie de sa formation et dont il ne peut s'affranchir sans une assistance plus qu'humaine.

Car ces passions qui occupent en nous un champ si vaste, qui s'y développent sous tant de formes et par tant de causes différentes, pense-t-on qu'elles ne puissent pas donner lieu à de graves infractions à la pureté des principes que nous aurions professés? pense-t-on que l'honneur, la justice, je dirai même la stricte probité s'y trouvent toujours à couvert! Ne connaît-on pas les genres de séduction qui peuvent les atteindre? eh quoi! l'homme voudrait compter sur sa propre force, lorsqu'il est le jouet de toutes les faiblesses que la nature a placées en lui, et que la religion aurait seule le pouvoir de réprimer?

Oui, c'est par les effets de la religion que s'affaiblissent en nous les ressorts qui mettent en mouvement cette foule de passions dont nous sommes animés : c'est par eux que sont comprimés les élans de cette ambition sans bornes qui ne voit de limites dans aucune de ses possessions : et c'est encore par les effets de la religion que nous trouvons dans cette multiplicité de tableaux représentant les misères humaines, et qui sont constamment offerts à nos yeux, notre condamnation tou-

chant ce goût immodéré des grandeurs, des richesses et des profusions de la vie.

Eh ! que l'on vienne me dire que de pareils sentiments pourraient se puiser dans d'autres sources que celles de la religion ! Les germes pourraient s'y trouver ; mais ces germes renfermeraient en eux des causes de destruction; ils seraient sans aucune consistance ; des atteintes continuelles ébranleraient l'édifice que nous aurions élevé, et nous feraient reconnaître quelles en étaient toutes les imperfections.

Il n'y aura de solidité dans les sentiments dont nous croirions avoir le plus juste droit de nous enorgueillir, qu'autant qu'ils demeureront identifiés avec ceux de la religion.

C'est seulement alors que ces sentiments exciteront en nous des impressions qui prendront racine dans nos cœurs, y établiront leur empire, et s'empareront de toutes les puissances de notre être pour les conduire à un état de pureté contre lequel se briseraient toutes ces faiblesses humaines dont notre existence se compose.

Les opinions qui ont été exposées au troisième point, établissent que ce n'est que pour les classes inférieures que la religion peut prouver son

utilité, par la raison que les individus dont elles se composent étant privés de toutes les lumières qui tendraient à éclairer leur esprit, ne peuvent être arrêtés dans cette foule de penchants vicieux auxquels ils s'abandonnent, qu'en leur opposant un frein susceptible d'effrayer leur imagination.

On chercherait en vain en quel sens on pourrait rallier le jugement et la raison à une opinion semblable, car on n'y trouve que des pensées fausses et dangereuses.

Fausses, en ce qu'elles donnent à l'homme une confiance en lui-même que ses forces ne justifient pas.

Dangereuses, en ce qu'elles attaquent le principe même de l'existence de la divinité.

La question n'est pas ici de savoir si l'homme sans éducation, et par conséquent dénué de toute instruction, n'a pas, plus que tout autre, besoin de recevoir de la religion une assistance particulière : personne n'en disconviendra ; mais l'extrême aveuglement est de se regarder, quelles que soient d'ailleurs les qualités que l'on possède, comme étant au-dessus de cette même assistance, quand il n'y a presque pas de moments dans la vie qui ne nous découvrent les besoins que nous en avons.

Voilà quelle est la plaie que nous ne faisons qu'ap-

profondir, et dont la guérison n'appartient qu'au seul remède que nous semblons dédaigner.

Il est également certain que cette opinion attaque le principe même de l'existence de Dieu, car on remet en question ce que l'on s'est vu, sur ce point, dans l'impossibilité de contester.

Que signifie cette nécessité, à laquelle on sent que l'on ne peut se soustraire, de reconnaître l'existence d'un Être suprême dans la création de toutes les merveilles que la nature déploie à nos yeux, si l'on refuse d'établir dans son cœur le sentiment de la religion ? C'est assurément se mettre en contradiction avec soi-même, et cette erreur est la plus funeste de toutes.

Elle nous transporte sur un sol mouvant où nous ne pouvons prendre pied sur aucun point. Notre existence est celle d'un être égaré qui ne marche que de chûte en chûte. Nous ne savons ni où nous allons ni où nous devons nous arrêter; nous sommes le jouet de toutes les fragilités que la nature a placées en nous, et dont nous ne pourrions nous rendre maîtres que par cette assistance que notre aveuglement méconnaît et que notre fierté repousse.

Voilà l'homme qui n'a pas la divinité devant les yeux.

Le quatrième point, en annonçant que nous ne sommes plus dans les temps où la superstition engendrait toutes les croyances, et que plus éclairés aujourd'hui, on ne veut croire qu'à des faits qui nous soient évidemment démontrés, découvre une opinion qui nous ramène aux plus hautes questions, et les dangers qui s'y rencontrent iraient jusqu'à miner les fondements sacrés de l'autel.

Des hommes que les talents les plus remarquables ont illustré, ont répandu sur les vérités annoncées des lumières qu'on s'efforcerait en vain de rendre plus brillantes.

Je me bornerai donc à dire, concernant la religion, qu'elle est conçue par notre jugement; que tous nos sens sont empreints des merveilles de Dieu; que tout ce qui peut établir la conviction dans le cœur, résulte de la force et de la solidité des bases sur lesquelles ce glorieux monument de notre foi a été construit; que cet immortel ouvrage n'a pas été considéré et approfondi par des hommes qui n'avaient en partage que l'ignorance et la superstition; qu'il a été l'objet du travail et de l'application des plus grands génies qui se soient succédés depuis l'existence de notre ère; que les mystères ont reçu tous les éclaircissements que la profondeur et la sublimité d'un pareil sujet pouvaient admettre;

que les vérités démontrées ont triomphé des plus vives attaques, et qu'il ne reste, comme il ne restera jamais pour les combattre, que des hommes enchaînés à d'ardentes passions que la foi seule pourrait éteindre et que l'incrédulité alimente.

Je crois avoir suffisamment démontré combien il y a d'aveuglement et d'irréflexion dans les opinions que je viens de faire connaître ; je pense avoir rendu sensibles les raisonnements que je leur ai opposés ; et je croirai toujours que celui qui est assez heureux pour posséder en lui des sentiments d'où découlent une si grande masse de bienfaits, sentira le prix de leur conservation, et par conséquent le besoin de les asseoir sur un fond inattaquable à toutes les passions qui nous subjuguent et nous entraînent.

Je vais passer à une classe d'hommes qui conserve bien peu de ressemblance avec celle dont je viens de parler.

Indifférents par caractère, l'égoïsme ne laisse exister en eux aucune de ces qualités si recommandables par tous les biens qui en émanent.

Leur foi est nulle en matière de religion, non pas qu'ils concentrent des sentiments qui lui soient hostiles, mais parce qu'aucune de leurs pensées ne les y ramène, et qu'ils ne se rendraient pas plus compte des

motifs de leur croyance que des causes de leur incrédulité.

Voilà le tableau que nous présentent malheureusement bien des hommes avec lesquels nous vivons.

A-t-on besoin de leur part de ces marques de bienveillance qui seraient suffisantes pour calmer de vives inquiétudes, ils ne vous feront de promesses que pour se débarrasser de toute importunité : aucun effet n'en sera la suite ; la plus petite démarche que vous solliciteriez de leur part deviendra pour eux un sujet d'indifférence et de dégoût.

Vous survient-il de ces événements qui, tout en vous accablant d'infortune, portent souvent atteinte à votre honneur et à votre réputation, vous ne les trouverez pas disposés à venir à votre secours ; ils ne refuseront pas quelques témoignages d'intérêt à la position pénible où vous vous trouverez réduit, mais ce seront là les seuls efforts qu'ils feront en votre faveur.

Avez-vous de ces chagrins qui ne trouvent d'adoucissement que dans les consolations de l'amitié ! ah, gardez-vous de les déposer dans leur sein ; car ce qui aurait occasionné une plaie vive au fond de votre cœur arrivera bien difficilement au leur : il n'y a que certains sentiments qui soient susceptibles de recevoir de

pareilles communications, et ces sentiments ne leur sont pas donnés.

Vous trouverez en eux de ces êtres qui ne connaissent d'autres intérêts que les leurs, dont le cœur est fermé à tous les maux qui ne les atteignent pas; qui ne mesurent leur attachement qu'à l'étendue des services qu'on est en position de leur rendre, et qui disparaîtraient d'ici-bas sans laisser aucun regret après eux.

Néanmoins isolez ces hommes de la société quant aux services qu'ils ne sont pas disposés à y rendre, et vous leur reconnaîtrez des qualités incontestables. Ils seront sans reproche dans l'intérieur de leurs familles, personne ne souffrira du fait de leur inexactitude et de leur manque de foi; voilà leurs qualités.

De tels hommes, qui ne se sont jamais occupés de religion, ne nous ôtent pas toute espérance de la voir se rétablir un jour dans leur sein, et voici sur quoi je me fonde.

Quoique les observations que j'ai faites à leur égard soient de nature à devoir imprimer de grandes taches à leur caractère, deux considérations m'ont paru venir, sur ce point, naturellement à leur secours.

La première résulterait d'un changement de position auquel chacun de nous reste exposé dans la vie, et qui

peut aussi bien provenir des pertes dont notre fortune se ressentirait, que de celles qui se rapporteraient à nos affections les plus chères.

Or, je dis que c'est par suite de cet ordre de choses dont personne ne saurait s'affranchir, que l'homme que je décris, se trouvant accablé des mêmes sujets d'affliction auxquels les mouvements de son cœur avaient toujours résisté, sera conduit à des réflexions qui retraceront à ses yeux les devoirs qu'il aurait méconnus.

La seconde considération est de la plus haute importance, en ce qu'elle fait disparaître les plus grands obstacles qui eussent pu se présenter.

Il y a, en effet, beaucoup plus de ressources en matière de religion dans les hommes qui ne la connaissent pas, et n'en ont jamais fait aucune espèce d'étude, que dans ceux qui ont embrassé avec ardeur des opinions qui appartiennent bien plus souvent aux autres qu'elles n'appartiennent à eux-mêmes; des opinions auxquelles ils se sont d'autant plus facilement rendus, que les principes qu'elles consacrent ouvrent un champ vaste à l'étendue de leurs penchants.

Je reviens donc à dire que c'est de l'une et l'autre de ces circonstances que devront naître de nouveaux sentiments dans le cœur de ces hommes qui, comblés

de tous les sujets de bonheur imaginables, n'avaient jamais connu de chagrins qui pussent les troubler.

Que vont-ils devenir, lorsque des chances de la nature de celles que le monde expose si fréquemment à tous les yeux, les auront précipités du faîte des honneurs et des richesses dans un état de privations et de peines, d'autant plus malheureux, que leur imagination ne pourra se soustraire aux souvenirs que leur retracera leur conduite.

Les reproches de leur conscience ne leur laisseront pas un instant de repos; ils jugeront par les plaies qui se seront ouvertes en eux-mêmes de toutes celles qu'ils étaient appelés à fermer, et contre lesquelles leur cœur s'est constamment endurci.

D'un autre côté, quel peu de confiance ne sont-ils pas autorisés à avoir dans les démarches qui leur deviendront nécessaires, et qui ne leur laisseraient d'espérances qu'autant qu'elles trouveraient leur appui dans ces ames nobles et généreuses qui recèlent en elles des sentiments bien différents des leurs.

Sans doute leurs appréhensions seraient justes, et pourtant cette assistance dont ils ne peuvent pas se passer, peut-être la providence aura-t-elle voulu, comme une nouvelle épreuve qu'elle leur destinait, qu'ils ne dussent l'attendre que de ceux-là même à

qui ils auraient montré moins d'égard et moins de bienveillance; car ce ne sont pas de ces faits sans exemples : le monde ne nous montre aujourd'hui que des événements semblables ; il ne nous met sous les yeux que de grandes chûtes qui font place aux élévations les plus inattendues.

La perte de la fortune n'est pas la seule affliction que nous soyons destinés à subir ; il en est, dont j'ai déjà parlé, qui se rattachent aux objets de notre plus vive tendresse, et que tous nos efforts combattraient en vain; de ces afflictions qui nous atteignent dans toutes les parties de notre être ; qui égarent notre imagination, détruisent en détail tous les ressorts qui constituent en nous la santé et la vie ; anéantissent tout le prix que nous pourrions mettre aux biens qui nous sont conservés, et ne laissent à notre existence que les douleurs et le désespoir.

Or, quelle que soit dans ces diverses sortes d'afflictions celle que l'homme dont je viens de parler est destiné à ressentir, je crois y voir des motifs suffisants pour qu'il puisse être rappelé à des pensées sérieuses dans lesquelles il trouverait des sujets de consolation. Il y a des hommes dont la réputation survit à de grands désastres, et qui succombent environnés de l'intérêt public et des regrets que causent

leurs malheurs ; mais ces hommes n'ont rien perdu dans le monde des sentiments que leur mérite personnel a su inspirer ; ils ont fourni à la société des gages qui répondent à toutes les accusations qui seraient dirigées contre eux ; de longues traces des bienfaits qu'ils y ont répandus se retrouvent encore, et de nombreux exemples constatent leur empressement à soulager le malheur et assister l'indigence ; ils ont conservé de véritables amis, et ne se confondent pas avec ces êtres qui ne laissent après leur chûte que des cœurs qu'ils auraient ulcérés.

Cependant, quelque grands que soient les torts de ces derniers, il ne faut pas croire qu'ils doivent renoncer à tous sujets de consolation ; ils souffriront, sans doute, mais un jour luira pour eux où ils rencontreront de ces âmes officieuses qui ne se détournent point des maux qu'on leur présente et ne se refusent pas à fermer les plaies qui saignent à leurs yeux. Le monde n'en est pas encore dépourvu.

De là pourront renaître toutes leurs espérances, et ce sera moins encore des épreuves sensibles qu'ils auront endurées, que des marques de bienveillance qu'ils auront reçues, que surgira cette foule de réflexions dans lesquelles apercevant à la fois et les causes qui peuvent concourir à nos chagrins sur la

terre, et celles qui tendent à les adoucir, ils reconnaîtront dans ces mêmes afflictions, au soulagement desquelles leur cœur ne s'était jamais ouvert, tous les biens dont ils s'étaient privés.

Que l'on ne pense pas que les hommes qui tombent de si haut puissent jamais recouvrer le bonheur, s'ils ne se font point en quelque sorte une nouvelle existence; s'ils ne s'arment point de courage, et s'ils ne retirent pas des rigueurs que la Providence a exercées à leur égard, les fruits qui peuvent en naître pour eux; s'ils ne se pénètrent point de l'inconstance et de l'instabilité de ces faveurs mondaines, vers lesquelles un si grand nombre d'ambitions se dirigent; et qu'ils détournent leurs pensées de tous les genres de douleur dont ces faveurs peuvent être suivies.

Je ne dirai pas qu'on passe indifféremment d'une grande aisance à un état de médiocrité; mais c'est en se résignant à des privations devenues nécessaires, que l'on trouvera ces consolations; c'est en remplaçant par des désirs simples et modestes les prétentions élevées qu'on avait conçues jusqu'alors, et ne voyant dans les maux que l'on éprouve que les effets journaliers de nos destinées sur la terre.

Si j'ai cru que la religion pouvait pénétrer jusqu'au sein des personnes dont se compose cette classe, c'est

que je n'ai rien vu dans leur disposition qui dût les en tenir éternellement éloignées.

Sans doute, on trouvera de graves reproches à leur faire. Leurs sentiments se concentrent en elles-mêmes pour se réduire aux seuls intérêts qui les concernent ; elles vivent pour les plaisirs du monde, et ne satisfont pas aux premiers devoirs qu'elles ont à y remplir; elles repoussent toutes les plaies de l'humanité ; on les verrait disparaître de cette terre qu'elles n'y occasionneraient aucun vide ; elles mourraient comme si elles n'eussent jamais vécu, ne laissant hors de leur famille pas une larme à répandre sur leur tombe, et pas un cœur pour s'ouvrir à de véritables regrets.

Tel est le sort de ces êtres qui ont brisé durant leur vie tous les fils qui livrent leur existence à celle des autres hommes.

Ces torts sont immenses ; mais ce qui doit rassurer à leur égard, c'est cette indifférence complète, et je puis dire cette ignorance profonde qu'ils ont toujours fait voir concernant la religion. S'ils ne s'en occupaient pas, c'était sans aucune cause de prévention contre elle ; il leur suffisait de savoir qu'elle dût déployer ses rigueurs contre leurs penchants les plus chers; du reste, leur manque de foi ne constituait pas en eux une incrédulité prononcée ; il n'était pas le fruit des opi-

nions qu'ils auraient conçues ; ils ne s'armaient point contre des vérités que leur orgueil repoussait : on pourrait presque dire que cette incrédulité de leur part portait avec elle tous les caractères de l'innocence.

Voilà les hommes qui peuvent arriver encore à ce port de salut qui appelle à lui tous les âges comme toutes les conditions, et sert de refuge à l'indigent comme au plus grand monarque; c'est là que se trouve cette source précieuse qui purifie les cœurs, en règle les impressions, en tempère l'ardeur, en rectifie les écarts; cette source où viennent abonder tous les maux de l'humanité pour y épuiser sans distinction les secours qui leur sont nécessaires.

Je me résume en disant qu'il suffit de ne pas avoir la témérité de repousser les lumières de la foi par des hostilités qui émaneraient de notre propre sein, pour que nous puissions demeurer accessibles aux impressions de la religion, et que lors même que de grandes erreurs nous en auraient quelque temps détaché, nous y serions rappelés par cette multitude d'afflictions inséparables de notre existence, et qui nous forcent à en sentir le besoin.

N'est-ce rien au milieu des maux qui nous accablent que l'avenir d'un bien dont la seule pensée place en

nous la force, le courage, laisse à notre esprit tant de consolations à attendre !

L'HOMME, qui, par son éducation et les mérites qu'il a su acquérir, est appelé à faire l'ornement de la société, et à la doter de tous les fruits qu'il y apporte, a souvent le malheur de concevoir de ces opinions dangereuses qui repoussent avec orgueil tous les sentiments religieux ; calamité d'autant plus grande, que l'on cherche en vain à découvrir où sont les justes raisons qu'il peut en avoir.

En quoi, se demandera-t-on, les préceptes de la religion et les devoirs qu'elle renferme peuvent-ils devenir pour cet homme un objet d'éloignement, on pourrait dire de mépris? Il faudrait, pour qu'il justifiât de ses opinions sur ce point, qu'il parvînt au moins à démontrer qu'il existe dans cette même religion un seul germe malfaisant qui, se répandant au sein de la société, y porterait des atteintes funestes : or, c'est à quoi tous ses efforts ne le feraient pas arriver.

Serait-ce pour ce qui le concerne particulièrement qu'il y trouverait des motifs de réprobation? Mais on les chercherait en vain, car la religion ne fixe pas de limites à l'étendue des sciences : elle ne peut apercevoir un mal dans une source de biens, dans des

perfections qui offrent de grands modèles à imiter.

On ne voit pas non plus qu'elle s'oppose à ce qu'une grande célébrité remplisse toute son ambition, dès l'instant qu'elle devait être le prix de ses talents.

Une grande fortune serait-elle l'objet de ses vives sollicitudes? La religion ne repousse pas ses efforts pour l'obtenir; peut-être même en recevrait-il un appui. La question est tout entière dans la droiture des moyens qu'il emploirait à se la procurer, et à l'usage auquel il la destinerait.

Non-seulement il n'a rien à redouter des effets de la religion, mais le mépris qu'il en fait est un aveuglement inconcevable.

Qu'il jette un coup d'œil sur ce que nous sommes aujourd'hui, et ce que nous pouvons être demain; sur ce flux et reflux de richesse et de pauvreté, de santé et de maladie, de plaisirs et de peines, dont notre existence se compose! qu'il s'apesantisse un instant sur ces affections morales qui nous font passer de la joie la plus pure au chagrin le plus amer, et il sentira que la religion seule peut nous donner des forces suffisantes pour ne pas succomber à l'excès de nos douleurs.

Je sais que l'homme que l'impiété domine peut montrer un grand courage au sein de l'adversité; mais quelle preuve en résulte-t-il? Ce n'est pas sa faiblesse

que j'accuse, c'est son aveuglement ; encore ne faut-il pas s'abuser sur ce courage et cette force d'esprit qu'il déploirait avec une sorte d'ostentation ; il ne passera pas indifféremment de l'élévation à l'abaissement, de la fortune à un état de gêne.

Car, que de motifs ne concourent pas à nous rendre souvent nos adversités plus sensibles? Si elles résultaient de chances ordinaires, je conçois que nos chagrins pussent être moins vifs ; mais combien de fois ne les devons-nous pas à des causes dont la seule pensée est un tourment, à l'amitié trahie, à la confiance abusée, à d'épouvantables iniquités, et je pourrais ajouter au mensonge et à la calomnie ?

Je suppose que cet homme éprouve une de ces afflictions qui portent le désespoir dans l'ame ; qu'il se trouve accablé par une de ces pertes qui touchent à ce que nos affections ont de plus cher, en un mot qu'il ait à regretter, soit un père, soit un fils, ou une épouse chérie : de quels sentiments pourra-t-il faire hommage à l'objet de ses douleurs ? Il se refusera au dernier, au plus saint de ses devoirs envers lui : son cœur restera muet en présence de sa tombe : il reculera devant ces sentiments religieux qui, reportant vers le ciel nos vœux et nos regrets, sont les derniers tributs que nous payons à nos attachements sur la terre,

et le dernier hommage qui doive leur appartenir encore.

Mais enfin, se demandera-t-on, quelle est la vie de cet homme qui ne remplit son imagination que des intérêts de ce monde, et ne voit plus rien après lui ?

Je répondrai qu'il est esclave de ses plaisirs ; que de grands talents, de hautes sciences sont l'objet de son ambition, et que du reste pas une pensée ne l'occupe sur les suites de son existence.

Il ne voit dans la religion que des préceptes qu'il repousse, des assujettissements qu'il désapprouve dans leurs causes comme dans leurs effets; il n'attribue toute notre crédulité qu'à la crainte et à la faiblesse, et se persuade que les hommes qui se consacrent à la célébration du culte et à l'affermissement de notre foi, ne sont conduits à embrasser cette profession que dans des vues qui se rattachent plus au monde qu'aux intérêts du ciel : en conséquence, il les juge sans ménagement, et s'efforce d'écarter, par l'amertume de ses censures, les qualités les plus recommandables en eux.

Il se refuse à voir qu'il n'y a pas d'être sur la terre qui soit exempt de faillir, et que lors même qu'un ministre de l'église ne ferait pas coïncider sa conduite avec celle qu'il nous exhorterait à suivre, les maux

n'en retomberaient que sur lui, et demeureraient sans atteintes à des vérités qui nous arriveront toujours pures de toutes souillures, n'importe les voies abjectes par lesquelles elles auraient passé.

De pareilles considérations sont impuissantes dans son esprit, et cependant cet homme, que tant d'aveuglement entraîne, que de si funestes erreurs poursuivent, porte souvent un cœur dont les belles qualités sont dignes d'envie ; il adore sa famille, il se dévoue pour elle à toutes les peines et à toutes les fatigues : fidèle à l'amitié, il en remplit tous les devoirs ; il n'a réservé de malheurs que pour lui.

Dans de semblables dispositions, il verra arriver l'heure où cette masse d'infirmités qui se succèdent en nous au déclin de la vie, et préludent à notre anéantissement, viendront lui faire connaître que sa carrière va finir.

Son corps ne sera plus qu'un composé de souffrances aiguës : il appellera la mort à son secours ; de puissantes assistances lui seront vainement offertes ; elles seront repoussées par l'homme qui n'a vécu que pour se faire une réputation de son incrédulité, et qui semble avoir réservé à sa dernière heure l'occasion d'y attacher une nouvelle gloire.

Que de regrets alors ! que de larmes couleront au-

tour de lui ! Les sentiments qu'il aura fait paraître jetteront l'effroi dans sa famille ; c'est ainsi qu'il finira, ne laissant pour purifier ses cendres que les larmes de l'innocence et les soupirs de la vertu.

Celui dont l'impiété ne semble être que la suite d'une vie licencieuse, et qui, sans talents, sans aucun zèle pour les diverses occupations qui reversent des fruits dans la société, ne tempère l'énormité de ses fautes par aucune de ces hautes qualités qui forcent à l'admiration, laissera néanmoins plus d'une voie ouverte au repentir et à l'espérance, attendu que la nature de son impiété ne tiendra pas aux mêmes causes que je viens de définir.

Il arrivera à l'âge où tous ces mouvements tumultueux dont sa vie aurait été remplie, seront remplacés par des réflexions sérieuses. Au dérangement de sa fortune, fruit de son intempérance, se joindront des infirmités sans nombre, et c'est dans cet état de dépérissement que son cœur pourra s'ouvrir à des sentiments qui lui avaient été jusqu'alors inconnus.

Je ne suis pas étonné que l'homme dont l'existence touche à sa fin, et qui ne descend en lui-même que pour y trouver d'effroyables iniquités, que cet homme, dis-je, soit arrêté un instant, et qu'il doute que des offenses aussi graves que les siennes puissent trouver

une clémence aussi prompte que celle qui lui est annoncée. Je ne suis pas surpris qu'il se persuade difficilement qu'elles laissent encore des voies ouvertes pour le faire arriver à d'immenses bienfaits : des appréhensions sur ce point peuvent se concevoir; mais il n'a pas réfléchi que cette même clémence, objet de ses alarmes et de ses espérances, est ce qui définit le caractère particulier de la divinité; qu'elle est son plus bel attribut; que c'est principalement sur elle que sa puissance repose; que le Christ, en livrant son corps à la férocité de ses bourreaux, offrait encore son sang en expiation de leur crime, et que son dernier soupir appelait sur eux la clémence de son père.

C'est une destinée bien malheureuse sans doute que celle qui nous porte à nous éloigner de tous les sentiments de religion, mais j'ai la satisfaction de croire que nous ne pourrions remonter à aucune époque qui nous fit voir des effets plus consolants sur ce point. De grands vices ne cesseront pas d'habiter en nous, des crimes seront toujours commis, les passions ne changeront pas de nature, les mêmes causes leur servirent d'aliment, et pourtant les résultats se trouveront améliorés : la masse de la société renfermera moins de souillures, c'est-à-dire que plus de cœurs se seront ouverts à l'espérance et à la foi.

RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES.

Ces observations ont fait connaître :

Que l'homme doué des qualités les plus recommandables avait besoin de les faire reposer sur des principes qui proclamassent à la fois en lui-même la puissance de la divinité et les hommages qui lui sont dus, s'il voulait les rendre inattaquables à toutes les passions humaines, et s'en conserver tous les fruits;

Que la religion pouvait finir par être également le partage de celui qui en aurait constamment méconnu les devoirs, et ne laisserait d'autres traces dans le monde que celles de son égoïsme et de son insensibilité, pourvu toutefois qu'il ne repoussât pas avec orgueil les impressions salutaires qui se seraient fait ressentir en lui-même ;

Que bien que l'homme n'ait montré, durant sa vie, qu'un cœur vide de tout bon sentiment, et que ses actions n'ayant été marquées que par les effets du déréglement et du vice, il suffit, pour qu'il laisse encore les plus douces espérances, qu'il n'ait pas fait de son impiété un système raisonné, qu'elle n'émane pas de cette prétendue force et supériorité d'esprit, qui ne voit que craintes et faiblesses dans les marques de notre foi ; qu'il suffit qu'il ne partage pas

l'opinion de ces profonds génies, qui quittent cette terre comme s'ils ne l'eussent jamais habitée, ne voyant dans la famille qu'ils y laissent que des ombres qui leur seraient apparues; de ces génies, qui font reposer à la fois dans le même cercueil, et la partie spirituelle de notre être, *auguste émanation de la substance divine*, et celle que des vers de terre sont appelés à consommer.

Il est aisé de sentir que les diverses opinions que je viens de retracer concernant la religion, doivent avoir une grande influence sur la suite de l'éducation que les parents sont appelés à donner à leurs enfants : aussi, je crois que pour bien remplir leurs devoirs à leur égard, ils doivent se purifier eux-mêmes, s'observer dans leur conduite, étudier leurs propres faiblesses, et se détacher des penchants dont ils reconnaissent sur eux le dangereux empire.

Dans le nombre des ennemis les plus redoutables que l'homme puisse avoir à combattre, je signalerai l'orgueil et l'ambition.

DE L'ORGUEIL.

Rien n'annonce plus les erreurs de l'esprit, que l'orgueil que l'homme attache à sa naissance.

On peut être orgueilleux de quelques hauts faits d'armes, de quelques savantes productions, qui prouvent la grandeur du courage ou l'élévation du génie; mais attacher son orgueil à une de ces heureuses dispensations que l'on ne tient que du hasard, et qui n'empêchent pas que l'homme auquel elles sont dévolues soit l'être le plus insignifiant, le plus incapable et le plus vicieux; se persuader qu'il suffit d'un grand nom pour décorer toutes les défectuosités que l'on porte en soi-même, voilà ce qui ne se conçoit pas.

Sans doute, il est des principes sagement reconnus, sagement établis, qui servent de consolidation à l'arche social, qui font qu'un homme qui porte un nom que ses ancêtres ont illustré, et qui rappelle d'éminents services rendus à l'Etat et au prince, a droit dans le monde aux égards et à la considération; mais que reste-t-il de ce droit à celui qui, loin de faire suivre au nom qu'il porte les traces si glorieusement marquées par ses pères, le couvrirait de honte? comment rattacher le respect et la considération à des actes qui n'inspirent que le mépris?

Cet homme est déjà jugé : son nom ne mourra pas, mais il attendra, pour être entouré des honneurs qui lui sont dus, des hommes qui soient faits pour le porter.

Il n'y a pas de plus grand défaut que celui de se croire, par les priviléges de sa naissance, au-dessus de tous les devoirs de la société ; de s'arroger le droit de primer sur elle, et de ne laisser tomber qu'un regard d'indifférence, et quelquefois même de fierté outrageante, sur le plus grand nombre de personnes dont elle se compose. Les hommes qui agissent ainsi, se font non-seulement tort à eux-mêmes, mais ils font tort à l'Etat et au prince.

A eux-mêmes, parce que les jugements qui sont portés sur leur compte les effrayeraient s'ils en avaient connaissance. L'amour-propre blessé est virulent dans le ressentiment qu'il exerce : ils nuisent encore aux intérêts de l'Etat et du prince, en ce que, plus il règne de bonne intelligence entre les hommes, plus l'Etat acquiert de consistance et de force, plus le prince y gagne d'amour et de reconnaissance de la part de ses sujets; plus on voit enfin les divers états se confondre, et ne faire qu'un dans les bons sentiments qui les unissent et les animent.

Retranchez, de tous les défauts susceptibles d'habiter en nous, l'orgueil, qui ne se fait ressentir que pour imprimer partout où il se porte le sceau du mépris, et le reste s'excusera.

Que d'avantages pour faire le bien se trouvent à la

fois réunis dans l'homme que la providence a désigné pour jouir de ses faveurs ! La considération attachée à son rang, l'importance des fonctions qu'il exerce, l'étendue des attributions qui en dépendent, voilà quelles sont les sources d'où il peut faire découler une infinité de bienfaits, qui se reversent autant sur lui que sur la gloire du prince et les intérêts de l'Etat.

Se trouve-t-il chargé d'administrer une province? on lui tiendra compte de toutes les bonnes qualités qu'il aura fait paraître : sa douceur, sa justice, son obligeance, et surtout son impartialité, lui gagneront tous les cœurs; ses désirs seront écoutés, ses volontés suivies.

Il pourra rencontrer dans sa route quelques hommes présomptueux et d'un commerce difficile; des hommes que de grands préjugés aveuglent, qui se méfient du bien et ne croient qu'au mal; des hommes enfin dont il faut entreprendre de ramener la confiance : il les convertira, il opposera des faits incontestables à des préventions chimériques.

Ce sont là les services qu'il rendra à son prince et à l'Etat; mais pour y arriver, il faut gagner les esprits, et non pas les humilier.

L'orgueil fait surtout beaucoup de mal lorsque par lui l'homme persiste dans les fautes qu'il aurait

commises, dans les erreurs auxquelles il se serait laissé entraîner ; et que, se trouvant conduit à reconnaître ses torts, il attache une sorte d'humiliation à revenir sur une injustice.

C'est surtout de la part des personnes dont les fautes frappent directement les intérêts de l'Etat, que les effets de l'orgueil se font le plus dangereusement ressentir : de grands maux leur sont souvent signalés ; elles ne pourraient descendre dans le fond de leur cœur sans en reconnaître l'évidence, sans avoir à soutenir avec elles-mêmes un combat qui décélerait leur aveuglement et leurs torts ; et cependant on voit l'orgueil repousser de leur sein toutes les impressions salutaires que de sages conseils se seraient efforcés d'y faire naître. Cet exemple est un des plus fréquents que nous présente l'histoire.

L'orgueil, qui rend l'homme esclave des préjugés de ce monde, en l'éloignant de l'exercice de ses devoirs, se rapporte principalement à la religion ; et je dirai à cet égard que, dissimuler ses sentiments religieux, pour accorder une déférence basse et servile à des opinions qui ne se rattachent que trop souvent à l'impiété, à la licence et au relâchement des bonnes mœurs, c'est la plus grande tâche que l'on puisse imprimer à son caractère.

Quels sont les motifs qui peuvent entraîner à la religion ? On les trouve dans tous les biens qu'on reçoit d'elle, dans les consolations qu'elle présente et les peines qu'elle adoucit ; on les trouve dans les espérances qu'elle laisse en compensation de tous nos maux.

Or, ces biens ne méritent-ils pas la peine d'être conservés ? ne méritent-ils pas quelques légers sacrifices envers celui à qui nous les devons ? Et cependant nous poussons l'offense jusqu'à rougir de l'abandon que nous lui aurions fait de notre cœur, jusqu'à cacher mystérieusement l'amour que nous lui devons, jusqu'à ne lui rendre que des hommages secrets ; jusqu'à paraître honteux de nous montrer chrétiens.

Voilà quelles sont nos faiblesses, qui s'expliquent suffisamment par des opinions que l'on redoute et des préjugés que l'on ne saurait braver : on cède à des considérations mondaines, et l'on craint d'attacher des ridicules à des actes qui sont précisément ceux dont on aurait le plus à se glorifier.

Cependant ces maux ont une cause facile à définir. Ne pouvant nier les bienfaits de la religion et les qualités éminentes dont elle devient la source, on a pensé dans un temps qu'elle servait de manteau à bien des vices, et l'ambition surtout a été signalée comme

étant le grand rouage qui mettait en mouvement ces pratiques religieuses, que souillaient des sentiments impurs.

Je dirai qu'il a pu exister des personnes qui méritaient d'être jugées avec cette sévérité : mais que l'homme qui se connaît assez pour être sûr de sa propre conscience, assez pour savoir que s'il pratique le bien il le fait avec désintéressement, et qu'il en reçoit des récompenses d'une toute autre valeur que celles que l'on pourrait honteusement obtenir en se détachant des plus nobles sentiments ; que cet homme doit trouver en lui des forces suffisantes pour repousser sur ce point toute nature d'appréhension, pour mépriser les attaques malveillantes dont il deviendrait l'objet, et pour s'en faire un nouveau sujet de mérite et de gloire : toute conduite contraire de sa part annonce autant de lâcheté que de faiblesse.

Ah ! celui qui se trouve arrêté dans les marques de sa foi et de la ferveur de ses sentiments, par la considération que je viens de décrire, n'a pas réfléchi à la gravité de ses offenses ; il n'a pas réfléchi que le premier mérite des dons qu'il offrait à la divinité était de partir d'un cœur qui ne rougit pas de lui en faire un hommage public.

On trouve encore les dangereux effets de l'orgueil

dans une de ces circonstances où les parents pouvant assurer le bonheur, soit de leur fils, soit de leur fille, par leur consentement à la formation d'un lien né des affections du cœur, y opposeraient un obstacle invincible, ne s'attachant à aucune des qualités qui auraient justifié le mérite de leur choix, pour ne voir que la différence de rang entre les deux familles.

J'ai eu sous les yeux de semblables exemples, et j'en connais les suites.

DE L'AMBITION.

Qui ne sait que l'ambition conduit aux plus grands maux possibles? L'homme ambitieux rêve le bonheur et ne l'atteint jamais : dans quelque position qu'il se trouve, ses vœux ne sont point remplis; ce qu'il possède aujourd'hui, il le désirait hier; et cependant son cœur reste vide de tout contentement. L'ambition est le fléau de toutes les consciences : elle engendre les sentiments les plus honteux pour soi-même, et les plus désastreux pour les autres; elle change nos plus heureuses dispositions pour nous rendre méconnaissables à nous-même, pour nous assujétir à des erreurs funestes, et nous faire succomber aux dangereuses impulsions de la cupidité et de l'orgueil.

L'ambition ne nous conduit pas sans doute à attaquer la propriété de personne, mais à la convoiter, à souffrir de ce qu'elle ne nous appartient pas; et s'il est question de ces biens passagers que distribuent l'intrigue et la faveur, toutes les impressions que nous ressentons nous portent à ne garder aucun ménagement dans le désir ardent que nous aurions de les obtenir.

La plus grande partie des maux qui surviennent dans les familles n'ont leurs causes que dans les suites de cette funeste passion, qui n'agit elle-même en nous que par les désordres de notre esprit, c'est-à-dire par les besoins que nous nous créons, les goûts que nous voulons satisfaire, et les penchants auxquels nous ne pouvons pas résister. Les biens que nous avons en partage feraient quelquefois la fortune d'un grand nombre de familles, et cependant nous les regardons comme insuffisants à toute l'étendue des jouissances que nous ambitionnons.

Les rois y trouvent la ruine de leur peuple, et quelquefois la perte de leur couronne.

Que nous recherchions notre accroissement de fortune ou notre élévation dans des droits légitimes et incontestablement acquis; que le malheureux se trouve intéressé à nos succès par de nouveaux bienfaits

à son égard, sans doute cette ambition est louable, et l'on ne saurait lui marquer trop d'intérêt : mais que nous ne nous fondions sur d'autres titres que ceux de la faveur; que les fruits de nos vues ambitieuses n'aient d'autres destinations que celles de donner plus d'étendue à nos prodigalités; que nous n'arrivions quelquefois à ce but que par les moyens les plus blâmables, voilà ce qui ne s'excuse point.

Ce n'est pas seulement dans la poursuite des emplois et des honneurs que se font connaître les malheureux effets de l'ambition : on les découvre également dans un nombre infini d'entreprises auxquelles elle donne lieu. Le désir d'arriver à la fortune n'est plus qu'une fureur : il faut réussir ou se perdre, pas de parti moyen. Aussi, que de désastres!

Que l'on ne pense pas que tout se passe froidement ensuite dans le cœur de celui qui a consommé et englouti tous ses moyens d'existence, qui a appelé la misère sur la tête de sa femme et sur celle de ses enfants; non, les remords lui restent. Le jugement qui le condamne sort de son propre sein : il ne peut s'y soustraire.

Les premières fautes n'amènent pas toujours les malheurs et la ruine de l'homme ambitieux, qui, pour satisfaire ses passions, se jette aveuglement dans une

foule d'entreprises. Il arrive quelquefois qu'il languit dans une sorte d'agonie dont il ne peut pas se relever; eh ! quel spectacle que celui d'une famille entière qui touche à l'instant où elle ne saura à qui s'adresser pour se procurer les premiers moyens d'existence ! d'une mère qui peut n'avoir jamais pris part aux démences et aux prodigalités de son mari ; que les meilleurs sentiments peuvent avoir constamment animée, et que la misère vient atteindre au milieu de ses enfants !

Cependant il arrive que les jours les plus longs sont réservés à ceux qui auraient le moins de motifs pour en désirer la durée ; et c'est alors que le temps qui se déploie devant un père coupable enfonce chaque jour de nouveaux aiguillons dans les plaies qui le dévorent.

En vain sa tendresse s'accroît avec les chagrins qu'il éprouve : ses bras s'ouvrent à sa malheureuse famille ; il presse ses enfants sur son sein ; il les couvre de caresses et de ses larmes..... regrets impuissants !

En annonçant que les parents avaient de grandes réflexions à faire sur eux-mêmes pour diriger avec fruit l'éducation de leurs enfants, j'ai signalé l'orgueil et l'ambition comme étant les ennemis qu'ils devaient particulièrement s'attacher à combattre : je vais parler

maintenant de leurs mœurs, de leur caractère, et je dirai plus loin tous les avantages que les enfants auraient à retirer de leur bonne union, et des bons exemples qu'ils leur laisseraient à suivre.

C'est après cet exposé qu'il deviendra facile de tracer la nature des devoirs que les parents ont à remplir envers leurs enfants.

DU CARACTÈRE DES PARENTS, DES QUALITÉS QUI SONT LE PLUS A DÉSIRER EN EUX, ET DES DANGERS DE LEUR INCONDUITE.

Un bon caractère se reconnaît à une humeur toujours égale, et surtout à cette indulgence si méritoire qui nous rend plus empressés à excuser les torts des autres qu'à les aggraver.

Une femme douée d'un semblable caractère ne peut guère avoir de défauts. Sa candeur est l'expression de ses sentimens : a-t-elle à supporter la vivacité et les emportements d'un époux, son calme et tous les charmes de son langage ne sont pas long-temps à se frayer le chemin de son cœur.

Que d'avantages ne s'y font pas remarquer à l'égard des enfants ! que de perfections un bon caractère ne leur met-il pas sous les yeux ! Avec la bonté, la

douceur, il n'y a point de soulagement que l'on ne ressente, comme il n'en existe pas que l'on ne soit en état de procurer aux autres.

Ces qualités produisent dans la société des effets admirables. Elles calment les sujets d'inquiétude dans les esprits; elles maintiennent la tranquillité; elles éloignent le ressentiment; elles rappellent le bon accord où la mésintelligence régnerait.

J'ai dit que l'indulgence tenait aussi à la bonté du cœur, et je dois ajouter qu'elle est un de ses plus beaux attributs.

En effet, que d'injustices ne prévient-on pas en s'élevant contre des inculpations qui ne prennent souvent leur source que dans l'envie, la jalousie et la méchanceté; en démontrant l'invraisemblance des faits sur lesquels ces imputations reposent, et en faisant reconnaître l'abondance de ceux qui tendent à les détruire?

Quel beau caractère que celui de se trouver toujours prêt à sauver plus d'une réputation! quel moyen puissant de s'attirer l'estime, l'attachement et la considération des hommes! combien de cœurs n'entraîne-t-on pas après soi!

Mais il ne faut pas croire que les qualités que je viens d'énoncer se rencontrent chez tous les parents; il en

est qui sont emportés, violents, et d'un caractère fort difficile à vivre; repoussants dans leurs manières; peu empressés à rendre des services ; fort prévenus de leur mérite ; avec cela fort exigents sur celui des autres. Les défauts que je signale ne se rencontrent quelquefois que dans l'un des deux époux, et c'est alors que celui qui en est exempt devient la victime de l'autre.

Les parents ne sauraient se livrer à de trop sérieuses réflexions sur un pareil sujet. Il est possible qu'il y ait encore beaucoup à réformer en eux pour les faire arriver au degré de perfection qu'ils auraient besoin d'atteindre.

Les sentiments qu'ils doivent posséder, afin de les donner pour modèles à leurs enfants, sont : *l'honneur, la justice, l'obligeance* et *le désintéressement*.

L'honneur est l'ame de la vie : il est la sauve-garde qui nous défend contre tous les sentiments que repoussent la conscience et la droiture ; il maintient l'homme dans la pratique de ses devoirs ; il le rend ponctuel dans ses engagements ; il écarte de ses pensées toute action honteuse qui pourrrait porter atteinte à sa réputation et à son caractère ; il se rend esclave de ses promesses. Fidèle à l'amitié, à la reconnaissance, c'est par les effets de ce sentiment que l'homme éloigne et rejette avec mépris toutes sugges-

tions d'intérêt et d'ambition qui serviraient à constater sa faiblesse et sa déloyauté.

La justice tient à l'honneur, et se confond avec lui : elle s'exerce quelquefois par profession, et elle n'en est que plus essentielle à observer.

L'homme d'état, sans avoir une aussi grande extension de pouvoirs, a souvent entre les mains l'existence d'une famille entière, et le jugement qu'il a droit de rendre doit engager d'autant plus sa conscience et son honneur, que les coups qu'il porte peuvent rester entièrement ignorés de tous, excepté de la victime sur laquelle ils retomberaient. Mais s'il arrive qu'il se commette des injustices sur ce point, ce n'est pas le plus souvent celui en qui réside le pouvoir qui en est l'auteur : sa bonne foi aura été trompée; ses bonnes intentions n'auront servi qu'à faire triompher la calomnie, l'intrigue et la malveillance.

La justice doit prendre part à toutes les actions de l'homme : il n'y a pas de jour, pas d'heure, où notre légèreté, et quelquefois nos faiblesses, ne nous exposent à commettre une injustice ; on n'approfondit pas assez sur ce point toute l'étendue de ses devoirs ; on ne porte pas une attention suffisante à ce qui n'est pas pour soi-même d'un intérêt direct.

Les sentiments qui combattent en nous la justice,

en ce qu'ils s'emparent de notre esprit, nous poursuivent et nous assiègent sans cesse, sont l'intérêt et l'ambition. Voilà nos ennemis les plus dangereux. Pères, mères, frères, amis, tombent indistinctement sous nos coups; et si la religion n'est pas établie solidement dans nos cœurs, la justice n'y occupera jamais qu'une place bien faible.

Grande vérité, que les parents ne sauraient trop bien reconnaître pour la transmettre à leurs enfants.

L'obligeance est une qualité qui part du cœur, et qui s'allie aux sentiments les plus élevés.

Il y a en matière d'intérêt deux sortes d'obligeances qu'il ne faut pas confondre.

Vous trouverez des personnes qui se montreront disposées à vous rendre des services dans un moment d'embarras et de gêne; mais elles y joindront des conditions dures, des précautions presque avilissantes; elles ne consentiront à vous sauver d'un mauvais pas que pour vous perdre plus tard avec plus d'assurance, si vous ne vous relevez point de l'état de peine momentanée où vous avez été conduit. Il arrivera parfois que ces sortes de gens vous auront véritablement obligé: mais quel grand mérite peut-on trouver en eux quand ils ont si bien pris leurs sûretés, que non-seulement ils ne peuvent craindre aucune perte, mais qu'il leur

reste encore dans les services qu'ils vous auraient rendus un bénéfice certain. Tel est pourtant le plus grand nombre des officieux que l'on rencontre aujourd'hui.

L'homme chez lequel l'obligeance est une vertu est celui qui, sans faire de condition au malheur, ne s'occupe qu'à le secourir; qui prend part à nos peines, et refuse souvent d'en connaître les causes; qui se montre noble et désintéressé, en même temps qu'il est confiant et généreux.

Le désintéressement est une qualité d'autant plus remarquable qu'elle est peu commune.

Sans doute, il est très-bien de tenir à ses intérêts et de les surveiller; mais il ne faut pas que ce soit au point de leur faire le sacrifice de tous les sentiments dont l'humanité, la justice et l'honneur nous font un devoir exprès.

L'homme qui ne laisse apercevoir dans le soin qu'il met à ses intérêts que le bon droit qu'il en a, sans porter préjudice à personne, est exempt de tous reproches; il fait preuve de bon ordre, et partout où ce bon ordre règne, la société en reçoit des avantages.

La cause qui fait du désintéressement une qualité si recommandable, c'est que l'intérêt donne le jour aux sentiments les plus ignobles. L'homme désintéressé fera du bien à toute heure et à tout instant de

sa vie ; il y trouvera un bonheur ineffable. Ses intérêts particuliers n'auront jamais d'influence sur ses actions, sur ses conseils et ses déterminations. Il agira suivant les impulsions de sa conscience; il n'aura pas d'autres guides. Quelle source de bien ne jaillit pas de nos cœurs, quand le désintéressement s'y trouve !.....

J'arrive à un sujet que j'eusse voulu écarter de cet écrit, l'inconduite des parents.

Si l'on a la douleur de voir des femmes porter le désespoir dans le sein de leur ménage, en sacrifiant à des penchants qui les entraînent tous les devoirs et de mère et d'épouse, il est juste de rendre compte des diverses causes qui peuvent les précipiter dans de si funestes écarts.

Ce point est tellement délicat à traiter, qu'il est difficile de l'aborder sans crainte.

D'abord, j'établirai en fait que l'égarement dans lequel une femme a le malheur de tomber, provient, je ne dirai pas toujours, mais presque toujours, de nos premières fautes envers elle. Elles peuvent aller assez loin pour que l'abandon qu'un mari fait de son ménage, et les mauvais traitements qu'il y exerce, suffisent non pas pour excuser les écarts auxquels une femme finirait par se livrer, mais pour qu'une

sévérité beaucoup moins grande ait lieu à son égard.

Un nombre infini d'hommes attachent un grand prix à des conquêtes qui ne flattent que leur vanité sans intéresser leur cœur, et cependant les effets qui en résultent sont douloureusement ressentis par une femme qui a mis son espoir et son bonheur dans l'union intime de son ménage et dans l'entière possession des affections de son mari ; par une mère qui s'estime assez elle-même, et souvent avec raison, pour croire qu'elle réunit tous les dons qui devraient le fixer.

Sait-on d'ailleurs où peut conduire le premier pas fait dans une semblable route, et n'arrive-t-il jamais que l'homme qui avait été plus occupé à satisfaire son libertinage et sa vanité dans ces sortes d'intrigues, qu'à donner un maître à son cœur, subit le joug d'une passion dont il reste l'esclave ?

Voilà le plus grand danger qui puisse être signalé, et pourtant le père de famille le considère souvent avec indifférence, et détourne ses pensées des suites que peuvent avoir les désordres de sa conduite.

La femme dont le cœur est déchiré, l'amour-propre humilié, n'oublie pas toujours les offenses qu'elle a reçues. Tout était disposé en elle pour que sa vie entière s'écoulât paisible et sans tache ; mais

celui qui aurait dû se trouver trop heureux de son amour l'a perdue à jamais par sa propre inconstance. Le cœur ne passe pas facilement de la chaleur dont il était animé à un état d'indifférence et d'anéantissement. L'assoupissement peut être de quelque durée, mais le réveil en est terrible.

On dira qu'une femme qui ne met pas son honneur et la conservation de ses devoirs au dessus de tout sentiment et de toute considération personnelle, ne peut posséder que des qualités fort imparfaites, et l'on aura raison ; mais toujours est-il que cette femme n'aurait point failli si les fautes de son mari n'eussent pas causé les siennes.

Ce ne sont pas encore là les seuls maux où tant de déréglements peuvent entraîner.

Les hommes établissent en général une grande différence entre les devoirs auxquels le mariage peut les assujétir, et ceux qu'une femme est tenue de remplir à leur égard ; ils mettent une très-légère importance aux écarts auxquels ils s'abandonnent : ils les regardent en quelque sorte comme faisant partie de leurs attributions ; et pourvu qu'ils ne négligent ni leurs propres intérêts ni ceux de leurs enfants, ils pensent que du reste, et n'importe la gravité de leurs torts envers la femme, ils ne conservent pas moins

dans leur ménage tous les droits d'un chef de famille, et par conséquent toutes les exigences qui s'y rattachent.

Or, on peut concevoir combien de semblables dispositions doivent les armer de sévérité contre une femme qui n'aurait pas su se résigner à souffrir et à supporter avec courage les torts de son mari ; qui aurait préféré se couvrir de honte, que de s'efforcer par la continuation de sa bonne conduite et de ses bons sentiments, de le ramener à elle en le détachant de ses funestes inclinations.

Qu'arrive-t-il alors ? Que cet homme, sans se faire justice à lui-même, sans réfléchir que c'est de son propre fait que partent tous les maux dont il a à se plaindre, poussé par un orgueil blessé qui ne pardonne pas, conduit sa victime devant les tribunaux, et sacrifie à son ressentiment l'honneur de sa femme et l'avenir de ses enfants.

J'ai peint les maux qui doivent être principalement attribués, il faut le dire, à l'oubli que les pères font de leurs devoirs ; mais il arrive que ces mêmes maux surgissent dans les familles sans y être provoqués par des torts qui leur seraient personnels : on voit des pères à qui aucun reproche ne pourrait être justement adressé, et dans lesquels toutes

les qualités résident ; on voit ces hommes ne se trouver payés de leurs bons procédés envers leur femme, que par l'ingratitude et la perfidie.

Si l'on me demande ce que doit faire un père de famille en proie à tant de causes de chagrin, je répondrai que la religion seule, en lui donnant la force de supporter ses souffrances, peut en faire un martyr, et que ses efforts tendront alors à sauver ses enfants, et s'il se peut leur malheureuse mère.

En traçant un tableau si pénible, combien n'éprouvé-je pas de satisfaction à annoncer qu'il perd chaque jour de la force des couleurs sous lesquelles il nous fut exposé bien long-temps ; que nous renaissons à de douces lumières, et que la vérité a trouvé le chemin de nos cœurs.

Il arrive souvent aussi que l'homme, abandonné à l'excès de son délire, se livre à cette passion funeste qui fait le désespoir d'un si grand nombre de familles ; la passion du jeu, fureur sans égale, qui ne se maîtrise par aucune considération quelconque ; qui ne nous fait voir que bonheur au milieu des désastres auxquels elle nous conduit ; qui isole l'homme du corps entier de la société, et fait disparaître en lui les qualités les plus brillantes ; qui le porte aux actions les plus basses, à abuser des plus nobles et

des plus généreux sentiments, à tromper l'amitié confiante pour l'entraîner dans sa propre ruine, et qui le précipitant dans un délire dont il n'est plus le maître, lui fait sacrifier jusqu'aux derniers moyens d'existence de toute sa famille.

Horrible passion, dont les derniers effets sont souvent marqués par le plus grand de tous les attentats : l'assassinat de soi-même.

Que de familles gémissent sous le poids des calamités que je viens de tracer ! Que de mères dont les larmes ne peuvent pas se tarir ! Que de pauvres enfants qui ne devront attribuer qu'à leur père les souffrances de leur vie !

DES AVANTAGES QUI RÉSULTENT, POUR LES ENFANTS, DE LA BONNE UNION ENTRE LEURS PARENTS, ET DES BONS EXEMPLES QU'ILS REÇOIVENT D'EUX.

S'il est important pour les enfants d'avoir de bons exemples sous les yeux, il est heureux surtout que ces exemples leur soient donnés par leurs propres parents.

La religion est rarement négligée par les mères de famille, qui font preuve à cet égard des meilleurs sen-

timents ; mais je crois devoir expliquer comment j'entends cette religion.

Je ne la ferai pas consister dans la pratique d'une dévotion poussée au plus haut degré ; car elle détache souvent les mères de famille des premiers devoirs qu'elles ont à remplir dans l'intérieur de leur ménage ; et les premiers effets qu'elle produit sur les enfants, c'est de leur représenter la religion comme un assujétissement et un joug.

Il arrivera d'ailleurs que des jeunes personnes puiseront dans des pratiques religieuses poussées à l'excès des dispositions qui devront les porter à faire sans réflexion le sacrifice de leurs intérêts sur la terre, pour reporter toutes leurs pensées vers le ciel. Il n'y aurait rien à dire contre une résolution aussi sainte de leur part, s'il était vrai qu'elle partit sincèrement du cœur ; si elle était le résultat d'une inspiration intime et profonde. Mais le danger est qu'elles soient provoquées à cette détermination par des conseils qui couvrent des vues intéressées et toujours fort blâmables. J'ai connu de ces jeunes personnes qui eussent fait volontiers le sacrifice de la moitié de leur existence pour être rendues au monde, qu'elles avaient fui trop légèrement.

La religion que j'ai l'intention de recommander

aux pères et mères est une religion éclairée, bien entendue, qui nous mette chaque jour en présence de la Divinité, en communication avec elle ; qui lui donne accès dans nos cœurs, qui nous conduise à lui rendre tous les hommages qui lui sont dus ; une religion que nous enseignions à nos enfants comme étant la source de toutes les vertus qu'ils puissent ambitionner, et de toutes les consolations que les maux de la vie leur rendront nécessaires.

La bonne union entre les parents est le plus beau tableau qui puisse être mis sous leurs yeux : c'est de cet heureux accord que partiront les conseils et les instructions qui leur seront les plus utiles. On les verra exempts de ces chagrins que la mésintelligence entre les pères et mères n'occasionne que trop aux enfants, s'ils ne mettent pas assez de soins à la leur cacher.

Un ménage bien uni ne répandra autour de lui que le bonheur et la joie. Surviendra-t-il quelques sujets d'inquiétudes? toute la famille y prendra part, toutes les pensées se confondront, et ce moment même offrira aux parents l'occasion la plus favorable pour inspirer à leurs enfants, par des paroles sages et consolantes, le sentiment de toutes les vertus.

Le bon ordre établi dans les familles est aussi

un des exemples les plus salutaires aux enfants.

Il consiste à se faire une loi expresse de ne jamais dépasser dans ses dépenses les moyens dont on jouit, et même à se ménager quelques ressources en cas de chances inattendues.

Qu'est-ce encore que l'esprit d'ordre ? C'est celui qui nous domine assez pour que toutes nos pensées lui soient soumises ; pour que chacune d'elles marche à l'accomplissement de nos vues, et que nous n'en soyons pas détournés par une infinité de causes qui tendent à nous en éloigner sans cesse.

L'économie se rattache au bon ordre ; mais c'est à tort qu'on croirait qu'elle exclut de nos cœurs la générosité ; cette dernière qualité tient à l'ame, aux sentiments les plus élevés : on peut être fort généreux et en même temps fort économe.

Dans un petit ménage où la fortune n'aurait répandu aucune de ses faveurs, le bon ordre doit embrasser toutes les dépenses, jusqu'aux moindres détails ; encore sera-t-il bien des privations qui ne pourront être soulagées qu'après quelque temps de souffrances.

Les ménages aisés, sans être riches, sont ceux où le bon ordre s'établit le plus difficilement, lorsque les personnes dont ils se composent ne peuvent pas se

détacher du monde ; qu'elles ne peuvent pas s'assujétir aux privations que leur position exige, et se laissent entraîner aux dissipations qui leur sont offertes. On voit partout de ces exemples.

Les familles riches sont souvent elles-mêmes environnées de grands dangers. Qu'est-ce que la richesse, lorsque tous les excès viennent y puiser leur aliment ? et combien de fortunes immenses n'ont pas succombé par cette cause !

Cependant, il faut convenir qu'il y a sur ce dernier point des exceptions à faire. Oui, on trouve des familles riches où toutes les précautions ont été prises pour le maintien du bon ordre, où de grandes dépenses se soutiennent facilement, où les plus belles qualités se font remarquer.

Ainsi donc, dans tous les rangs, dans toutes les conditions, quelle étendue de devoirs se déploie aux yeux d'un père et d'une mère, quand ils s'appliquent à considérer ce qu'il faut qu'ils soient pour que leurs enfants deviennent quelque chose. Que d'inclinations à modérer ! de goûts à supprimer ! de qualités à acquérir !

Et pourtant on ne les trouve point toujours disposés à se soumettre à de pareilles épreuves ; comme si c'était de leur part une considération de peu d'im-

portance, que celle d'avoir à répondre de la destinée de leurs enfants!.... Vivre heureux de leur bonheur, ou se reprocher sans cesse tout le mal qu'ils auront pu leur causer, tel est le choix que les parents ont à faire, et ce choix sera marqué par les soins ou par la négligence qu'ils apporteront à perfectionner l'éducation de leurs enfants, par les bons ou les mauvais exemples qu'ils mettront sous leurs yeux.

SUITE DE L'ÉDUCATION DES JEUNES GENS APRÈS LEUR RETOUR DANS LEUR FAMILLE.

L'éducation à donner aux jeunes gens se divise en deux parties.

La première concerne les qualités, et par conséquent les bons sentiments que l'on doit s'efforcer de placer en eux.

La seconde se rapporte aux diverses connaissances qui leur sont nécessaires pour orner leur esprit, leur assurer un état, et leur faire obtenir dans le monde une distinction honorable.

Avec la première de ces éducations, vous ferez de votre fils un homme de bien : son cœur servira de sanctuaire à la justice, à l'honneur et à la probité;

il se sentira disposé à compatir à tous les maux ; il obtiendra l'estime générale, et la société s'honorera de le posséder dans son sein. Dans quelque position qu'il se trouve, il saura remplir toute l'étendue de ses devoirs.

L'indépendance personnelle dont il jouirait n'empêchera pas qu'il se trouve en rapport avec une partie de la société, soit pour ses propres affaires, soit pour des intérêts généraux, et dans l'un et l'autre cas il aura toujours des services à rendre, des marques d'obligeance à donner, des bienfaits à répandre autour de lui.

S'il vient à occuper un de ces états qui, sans le placer dans une dépendance absolue, le mette à la disposition du public, ces mêmes qualités pourront se montrer en lui dans tout leur éclat. Son désintéressement et son humanité surtout trouveront mille occasions de le faire admirer.

Enfin, possédera-t-il une de ces charges qui fera reposer sur lui la confiance ainsi que les intérêts du gouvernement ? ses devoirs s'effectueront avec une ponctualité remarquable : il saura, en faisant prévaloir les intérêts de l'Etat, lui conserver des amis, et souvent lui en faire. On sera toujours assuré de sa justice et de son appui ; ses conseils seront marqués

au sceau de la sagesse, et c'est par eux que des contestations qui semblaient d'abord ne pouvoir se terminer que par un appel aux tribunaux, trouveront leur éclaircissement et leur fin.

Voilà où doivent conduire les qualités que je viens d'énoncer.

La seconde partie de l'éducation n'offrirait que des résultats bien infructueux si on la séparait de la première. Quelle différence immense n'existe pas entre elles !....

Je conviendrai toujours que l'homme qui est parvenu à se faire admirer par ses profondes conceptions, l'homme dont les lumières se sont répandues dans la société, dont les services ont illustré son siècle, et dont la gloire est devenue celle d'une nation entière, que cet homme, dis-je, s'est acquis de grands titres à la reconnaissance, à l'estime et à la considération publiques : mais cette gloire doit-elle lui suffire ? et la société n'a-t-elle rien de plus à réclamer de lui ?

Car enfin, si, privé des bienfaits de la première éducation, les passions les plus dangereuses séjournent à côté de ces essors brillants; si la cupidité, l'orgueil, l'ambition, dévorent le sein de cet homme ; s'il ne répond à la bienveillance, à l'amitié, que par l'ingratitude ; s'il n'est d'aucun appui au malheur,

d'aucune ressource à l'indigence ; si l'égoïsme tient autant de place en lui-même, que le désir de la gloire pourrait en occuper ; s'il est assez malheureux pour ne pas remplir dans toute leur étendue les devoirs de père, de fils et d'époux : je demande si des dispositions de cette nature ne sont pas suffisantes pour atténuer les mérites qu'on lui aurait reconnus.

Et d'ailleurs, ne voit-on jamais le temps changer le cours des plus hautes prospérités, et laisser apercevoir l'abandon, et quelquefois l'embarras et la peine, où avaient existé tous les éléments de bonheur, de fortune et de gloire ? n'arrive-t-il pas que d'éminents services sont méconnus, que de brillantes renommées perdent tout leur éclat ?

Oui, ce tableau est le tableau du monde : savants, conquérants, législateurs, hommes d'état, tous sont exposés à subir sur ce point les effets des destinées humaines.

Mais celui qui, demeurant soumis à de pareilles épreuves, juge de notre existence dans le monde, beaucoup moins sur les effets présents que sur les chances à venir ; qui, par une philosophie sagement réfléchie, ne met pas seulement son orgueil et son ambition dans des biens qui n'ont souvent qu'un souffle ; qui fait marcher la gloire entourée de toutes les vertus socia-

les, et prend pour principe que ce n'est pas à nos actions à courir après elle, mais que c'est à elle à les suivre : cet homme a introduit en lui un fond de ressources et de consolations avec lesquelles il saura braver les atteintes de l'adversité; son cœur restera calme, où d'autres seraient en proie aux regrets et aux remords.

DU CHOIX D'UN ÉTAT.

Les parents éprouvent souvent beaucoup d'embarras concernant le choix d'un état pour leurs enfants, et je pense que la position dans laquelle ils se trouvent placés dans le monde, est sur ce point d'une très-grande considération.

Un père qui exercera une profession honorable, désirera naturellement la faire suivre à son fils, d'abord parce qu'il en connaît toutes les ressources, ensuite parce qu'il s'efforcera lui-même de bien diriger toutes les capacités qu'il y apporterait.

D'un autre côté, son mérite personnel, son rang, sa fortune, peuvent lui offrir des avantages dont beaucoup d'autres personnes ne jouiraient pas. La seule question est de savoir si les dispositions des jeunes gens les portent à accueillir le bien que les parents

ont le désir de leur faire, et c'est ce qui ne peut être décidé que par les effets qu'ils ont ressentis de leur éducation.

L'attachement que les parents auraient su leur inspirer contribuerait essentiellement à les fixer dans la ligne de leurs devoirs. Ce sentiment est le premier que l'on doive s'efforcer de faire naître et de consolider en eux. Oui, c'est un point bien essentiel pour les parents, de ne rien négliger pour obtenir le cœur de leurs enfants, et gagner leur entière confiance.

Le père dont la sévérité n'inspire que la crainte sera la première victime de la faute qu'il aura commise. Mais que de mauvaises dispositions disparaissent! que d'étourderies se réparent! que d'erreurs parviennent à se faire oublier! quand la douceur et la bonté préludent aux remontrances d'un père. Celui qui pense que son fils ne doit point commettre de fautes, ne se reconnaît pas lui-même. Il n'a pas reporté ses pensées sur les premières années de sa jeunesse. Ah! faisons la part à l'ascendant de la nature, aux ardeurs du bel âge. Modérons-en, s'il se peut, les transports; mais n'établissons pas le ressentiment et la rigueur où la clémence doit seule se montrer.

On ne saurait assez comprendre tout le bien qui

peut naître de ces affections sincères qui règnent entre les parents et leurs enfants. C'est par elles qu'ils conservent entre eux une union constante, qu'ils se couvrent mutuellement de leurs ailes pour se protéger et s'assister en tous points. Leurs intérêts sont étroitement confondus ; les inquiétudes d'un seul s'adoucissent en se répandant dans le sein des autres, et tous les sujets de satisfaction doublent de prix en passant dans le cœur de chacun. Les établissements qui se forment et qui augmentent les familles, sont de nouveaux liens pour l'amitié, de nouvelles sources de bonheur.

Les parents sont bien ennemis de leurs propres intérêts quand ils négligent de si précieux avantages, et qu'ils leur substituent des sentiments qui ne font qu'entretenir des divisions dans les familles, et fournir à la société des exemples du plus grand danger.

Viennent ensuite, concernant les jeunes gens, toutes les causes qui font que, sans se rendre coupables, ils ne répondent pourtant pas aux vues que l'on aurait eues à leur égard. Leur capacité se déclare insuffisante, leur zèle ne peut y suppléer ; enfin, tous leurs efforts échouent devant les difficultés qu'ils auraient à vaincre : ils ne peuvent alors que se livrer à des occupations qui rentrent dans la sphère de leur

intelligence : mais si les bons sentiments sont gravés en eux-mêmes, si les bonnes mœurs leur restent, ils seront riches encore, et occuperont dans la société une place qui ne sera pas sans distinction.

Je vais parler successivement des divers états auxquels les jeunes gens pourraient être jugés convenables.

Je commence par l'état militaire, sur lequel je ne dirai que peu de mots.

DE L'ÉTAT MILITAIRE.

Je ne dirai point que l'état militaire ne jouit pas chez nous d'une grande considération ; mais je prétends que l'on ne saurait assez lui en accorder.

Un militaire, c'est un homme qui ne peut pas tenir à la vie, puisque son devoir est d'en faire un sacrifice constant ; c'est un homme qui ne voit que la gloire, et ne cherche qu'elle ; qui n'a souvent dissipé sa fortune que pour faire mieux valoir ses services; qui ne découvrirait pas une de ses blessures sans lui assigner une victoire ; dont le cœur et l'esprit n'ont d'autre aliment que l'honneur, et qui meurt pour ne pas s'en séparer.

Un militaire est un gardien fidèle qui veille et souffre pour que notre repos soit assuré, pour que

notre sécurité ne soit pas menacée; c'est sur lui que reposent la fortune publique et celle de nos familles, la conservation du trône, la destinée d'un état; c'est lui dont le courage élève une nation à la plus haute renommée, et nous donne part à sa gloire en écartant de nous tout danger.

En considérant l'honneur comme l'ame de son existence, un militaire ne le fait pas seulement consister dans des exploits guerriers; il en fait preuve dans ses pensées comme dans ses actions; et dans l'un et l'autre de ces points il se dégraderait s'il le méconnaissait.

Or, je demande si la profession des armes peut en laisser après elle de plus grande et de plus noble? Mais, plus cette profession doit donner d'orgueil à celui qui la remplit, plus elle laisse quelquefois d'afflictions dans l'esprit de celui qui l'admire. Combien de braves et généreux guerriers traînent les restes languissants d'une vie glorieuse au milieu des infirmités qui les accablent!

Sans doute ces hommes ne sont point abandonnés; ils sont l'objet de la sollicitude de tous les gouvernements : et pourtant combien ne voyons-nous pas de vieux guerriers qui ne peuvent pas arriver à leur malheureuse fin avec tous les soulagements qui leur

seraient nécessaires! Ah! si l'honneur ne devait pas ennoblir une position semblable, que resterait-il donc à celui dont elle est devenue le partage!

DE L'ÉTAT DE MARIN.

Quel bel état que celui de marin! Que d'instruction il exige! que d'instruction il procure!

Que de sciences, que de courage, que de sang-froid deviennent nécessaires à l'homme qui abandonne son existence à un élément aussi terrible que la mer! qui s'y établit avec autant de confiance qu'il en aurait sur la terre, sans songer qu'il ne se passe pas un instant où sa vie ne puisse être en danger!

Cet état devient une passion pour certains hommes, mais il faut s'y sentir des dispositions particulières. Vous trouverez des militaires intrépides qui reculeront devant les dangers d'une mer en courroux.

En prenant un voyage à son début, il faut voir un capitaine donner le signal d'appareillage, entendre les houras de l'équipage, répondre aux sifflets des maîtres et contre-maîtres : il faut voir le mouvement qui existe sur tous les points du bâtiment; les matelots voltiger sur les diverses mâtures; l'ancre se lever, les voiles se déployer, et le vaisseau sortir majestueusement du port en saluant la terre.

Le plus grand ordre se rétablit ensuite à son bord; une immensité de manœuvres embarrassées reprennent leur véritable place; la propreté la plus minutieuse se fait remarquer sur tous les points du bâtiment; les services sont réglés, les sentinelles placées, et c'est alors que l'on voit se déployer dans toute sa majesté ce colosse imposant que les ondes agitent, et qui, fier de son pavillon, vous laisse contempler cette multiplicité de bouches à feu préposées à sa garde, et qui vomiraient la mort s'il se présentait un ennemi qui osât l'attaquer.

La science sur laquelle repose particulièrement la navigation est celle des mathématiques : c'est par les calculs provenant des observations que fait un capitaine, qu'il acquiert la connaissance précise de sa position sur la mer.

Un bon capitaine ne se fait pas seulement distinguer par les connaissances relatives à son état, mais encore par diverses qualités qui y tiennent essentiellement : il doit être sobre, vigilant et actif; il doit porter son attention sur une infinité de détails; il doit être prudent par caractère, et entreprenant dans l'occasion. Les tempêtes les plus effrayantes viendront fondre sur son vaisseau; il sera réduit à la nécessité de ne plus garder sa route; il fuira devant la lame;

il luttera contre l'élément le plus menaçant que la puissance d'un Dieu ait fait naître ; il verra sa débile coquille précipitée dans les flots, et dans mille occasions exposée à être submergée. Telle sera sa position, et pourtant il ne faudra qu'une légère variation à sa boussole, un changement propice dans les vents qui auraient occasionné la tourmente qu'il éprouve ; il ne faudra surtout qu'un rayon du soleil pour sauver son vaisseau et mettre fin aux efforts continus d'un équipage que les fatigues ont harassé.

C'est à la vue de cet astre, qui ne se montre jamais au navigateur sans ranimer ses espérances et lui apporter des consolations, que ce même capitaine ressaisit son octan, et, le dirigeant vers le soleil, retrouve aussitôt sa route : alors il se rend compte de la déviation à laquelle il aurait été entraîné, reconnaît sa position exacte, oriente ses voiles, et poursuit sa course avec confiance.

Il ne faut pas croire que tant de dangers aient été vaincus sans la plus grande habileté. Un capitaine ne doit souvent le salut de son vaisseau qu'aux plus hardies manœuvres : une seule faute l'aurait perdu. Il n'y a rien à négliger pour la sûreté d'un bâtiment dans des instants de péril ; une voile mal-à-propos placée ou trop lentement amenée ; l'ensemble d'un

commandement mal saisi ou trop tard exécuté, sont autant de causes de désastres et d'avaries quand elles n'entraînent pas une perte totale.

Mais où je dois faire admirer davantage toute l'étendue de cette science, c'est lorsque, après avoir traversé un océan immense, après être resté plusieurs mois sur la mer, on entend un capitaine vous annoncer qu'à telle heure vous apercevrez la terre; qu'il vous indique le point où elle se montrera, et qu'à quelques minutes près cette terre se présente à vos yeux.

Science admirable, et qui surpasse toutes nos conceptions!

Les changements de température qui se font ressentir durant une traversée sont extrêmement remarquables; c'est en raison du nombre de degré de latitude dans lesquels vous entrez que vous en éprouverez les effets. A mesure que ces degrés augmentent, les mers sont dures, les coups de vents fréquents; mais viennent-ils à diminuer, alors votre navigation devient douce et pleine d'agréments. Il y a des parages où des vents réglés ne vous abandonnent pas, des parages où le ciel le plus pur fait avec vous une route constante.

Enfin arrive le moment où un nouveau monde va

devenir l'objet de vos contemplations, et que d'observations n'aurez-vous point à faire? Vous serez frappé de la couleur des hommes qui habitent ces climats, de leurs vêtements, de leurs parures bizarres, de leurs mœurs et de leurs usages. Vous y verrez en certains lieux la civilisation à peine à son berceau; vous observerez la nature du pays, ses productions, ses ressources, son commerce et son industrie. C'est là que vous admirerez les bienfaits du Maître du monde; chaque chose y a été créée pour le besoin des hommes: ce qui serait inutile chez nous devient là d'une nécessité absolue. Dieu a pourvu à tout; chaque climat différent a ses dons particuliers: les trésors de la nature se trouvent épars sur tous les points de la terre. Considérez les plantes; elles doivent être en harmonie avec le sol qui les fait fructifier; elles n'éprouveraient pas dans tous les lieux les mêmes causes de production: le soleil qui les fait éclore sur un point ne les réchaufferait pas assez sur tout autre.

Les oiseaux, si variés dans leur espèce, ne trouvent leur existence que dans les climats qui leur sont assignés; sortez-les de leur berceau, et vous leur donnerez la mort. Vous en rencontrerez fort peu qui puissent transporter la santé et la vie hors de leur terre natale.

Quel fond de connaissances à acquérir ! que de nouveautés ! que de richesses ! que d'aliments à la curiosité et au désir de s'instruire !

En portant votre attention plus loin, vous étudierez le commerce du pays que vous avez abordé et ses communications avec le reste du monde ; vous reconnaîtrez quelles sont pour le luxe, ainsi que pour les besoins les plus essentiels, les ressources qu'il tire de l'étranger ; vous ferez une étude de la nature des marchandises qui y seraient importées, et vous en comparerez les qualités avec celles de votre pays ; vous vous informerez de leur prix. Vous étendrez également votre attention sur la nature des productions que le pays fournit en retour ; car la chose la plus importante n'est pas toujours d'être assuré du placement des marchandises que l'on transporte dans une autre partie du monde, mais d'être fixé sur les valeurs que l'on reçoit en échange. Je sais que ces dernières observations ne sont point du ressort de tous ceux qui voyagent sur mer ; mais elles ne sont pas moins d'une grande importance. Elles donnent la preuve d'une instruction approfondie, et dans certaines circonstances on pourrait les trouver fort utiles.

Je dois ajouter, concernant les dangers de la navigation, d'autres détails que ceux que j'ai déjà donnés,

afin de faire mieux connaître, non-seulement le mérite attaché à cet état, mais la juste considération qui lui est due.

Oui, le capitaine chargé du commandement d'un vaisseau a, dans diverses circonstances, de grandes lumières à faire briller : c'est sur lui, sur ses talents, que reposent la vie de tout un équipage et la conservation du dépôt glorieux qui lui a été confié. Les manœuvres savantes qu'il est en état de faire exécuter à son bord, quoique fort appréciables sans doute, sont bien loin de suffire aux diverses natures d'instruction dont les circonstances lui font sentir le besoin.

Les plus grands dangers signalés en mer se font généralement connaître, soit au départ d'un bâtiment, soit aux approches de son arrivée. A son départ des contrées éloignées, on a presque toujours de petites îles à éviter et des passages dangereux à franchir. Aux approches des terres d'Europe, on trouve des rochers à fleur d'eau qui ne se découvrent que lorsque la mer est fortement agitée, et qui, pendant la nuit surtout, présentent des périls imminents. Les recherches qui ont été faites sur ce point n'ont pas été infructueuses, et les cartes sont couvertes de ces sortes de dangers désignés sous le nom de *vigies*. Plusieurs ont été

reconnues d'une manière certaine, les autres sont restées douteuses ; et l'on est fondé à croire que dans le nombre des bâtiments dont on n'entend jamais parler, beaucoup y ont trouvé leur entière destruction.

Toutes les fois qu'un capitaine s'estime peu éloigné de ces vigies, il ne manque jamais à toutes les précautions que la prudence indique, c'est-à-dire qu'à moins de s'y trouver forcé, il ne coupe leur latitude qu'en plein jour, et en faisant observer la plus grande surveillance. Indépendamment de ces sortes de périls qui abondent aux approches des terres, il s'en rencontre bien d'autres encore. Les courants que l'on ne peut pas maîtriser, et dont il serait difficile d'ailleurs d'évaluer la force, vous placent souvent dans une position très-fâcheuse, et demandent toute l'habileté d'un capitaine pour en surmonter les dangers.

Mais ce qui est hors de toute prévoyance, ce sont ces tempêtes qui se déclarent quelquefois aux approches des côtes, et qui semblent avoir attendu votre arrivée pour s'y déployer avec furie. De tels dangers ne peuvent pas se retracer : ils sont au dessus de toute description. Il n'y a ni habileté dans un capitaine ni efforts surnaturels de la part de l'équipage qui puissent y obvier ; vous courez forcément sur une terre dont les rescifs qui en défendent l'approche doivent vous

engloutir; chaque minute qui s'écoule avance l'instant de votre perte, et vous pourriez, la montre en main, déterminer le moment où vous cesserez de vivre.

Le marin invoque le ciel; il lui tend les bras, il implore l'assistance du Maître de l'univers, et je suis du nombre de ceux qui ont eu plus d'une fois le bonheur de voir leurs vœux exaucés : oui, j'ai vu dans plusieurs agonies de cette nature les vents sauter de *bout à bout*, et la vie nous être rendue.

Je pourrais, à la suite de ces détails, parler des exploits sanglants d'un combat et d'une attaque à l'abordage; je pourrais, au milieu de toutes les horreurs d'un massacre, faire voir où conduit le courage pour arriver toujours à la gloire, mais souvent à la mort. Je pourrais bien mieux encore, et d'après des épreuves personnelles, rendre compte de plus d'un naufrage; retracer la foudre, qui, se mêlant au déchaînement des vents, vient fondre sur un vaisseau, l'enflamme en un instant, et le perce de part en part, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage. Je pourrais parler de la position effroyable dans laquelle se trouvent de malheureux naufragés que des débris flottants ont porté sur une île déserte. Je pourrais faire connaître jusqu'où vont les souffrances imposées à la destinée de certains hommes.

Ce tableau des dangers de la navigation prouve assez que ce n'est pas sans avoir acquis quelques mérites que l'on peut songer à en faire son état : mais je pense qu'à côté de ces mêmes dangers qu'un marin ne calcule jamais, se trouvent des dédommagements immenses, soit par les connaissances on ne peut plus variées que l'on est assuré d'acquérir, soit par la haute considération qui demeure généralement attachée à cette profession.

Quel fond de religion et de philosophie n'imprime pas en nous un état qui nous place chaque jour, et je puis dire à chaque instant, en présence de la mort; qui nous fait voir notre anéantissement dans des dangers qui nous entourent, nous assiégent, et se renouvellent sans cesse. Oui, la religion exerce sur l'esprit du marin un empire auquel il ne peut échapper, et dont il donne des preuves constantes. Je puis répondre de mes observations sur ce point.

La philosophie trouve une source toute naturelle dans l'essence qui constitue le marin; car la philosophie n'est produite en nous que par les résultats de nos observations et les effets que nous en ressentons. Or, quelle position pourrait inspirer un plus profond sentiment que celle d'un homme qui peut faire une étude complète de toutes les beautés de la

nature et de leurs variétés infinies; prendre le monde entier pour le sujet de ses contemplations; le parcourir dans tous les sens; y observer les diverses populations, la nature des climats, les productions en tous genres, les animaux de toute espèce. Le marin a fixé sa principale résidence sur un élément qui sert de route et de communication à tous les habitants de la terre; qui établit entr'eux une large et riche correspondance; qui facilite les échanges de leurs besoins mutuels, et sans lequel toutes les richesses de l'industrie resteraient sans écoulement et sans produits.

Oui, cet état est digne d'admiration : il est fait pour fixer toute l'attention d'un père.

DE LA JURISPRUDENCE.

Les places de magistrats, dans l'ordre judiciaire, sont celles auxquelles on accorde le plus d'honneurs et de considération, par la raison qu'elles exigent de fort grandes capacités de la part de ceux qui sont appelés à les remplir, et que les services que la société en attend sont immenses.

Les talents d'un juge ne sont point apparents; ils ne se développent pas en public : il ne peut pas jouir sur ce point de la satisfaction que son amour-propre pourrait y trouver; tout se passe dans son intérieur.

En matière criminelle, la défense d'un accusé est soutenue par l'avocat dont cet accusé a fait choix. Le ministère public lui est opposé. Il agit quelquefois dans l'intérêt exclusif du gouvernement, et plus souvent encore dans l'intérêt général de la société. Chargé par état de soutenir une accusation, son ministère est tout de rigueur, et c'est là la partie douloureuse de ses fonctions; mais en même temps qu'il presse les effets de la justice pour punir et réprimer les délits et les crimes, il asseoit le repos public, il maintient le bon ordre, et veille à la sûreté des citoyens.

Le grand mérite d'un juge, en matière criminelle, est de conduire avec science l'instruction d'une affaire, en sorte que la vérité soit le plus évidemment possible exposée aux yeux des jurés. Les attributions de ceux-ci sont de décider, suivant leurs lumières et leur conscience, s'ils ont rencontré, dans l'examen qui leur a été soumis, des preuves suffisantes pour établir la culpabilité de l'accusé, et le tribunal fait ensuite l'application de la loi.

En matière purement civile, les formes de procéder changent entièrement, et les juges restent seuls maîtres du jugement à intervenir.

Ici les connaissances abondent pour signaler les

hautes capacités d'un magistrat. Des affaires on ne peut plus compliquées, et qui laissent apercevoir des difficultés sans nombre, lui sont soumises. Il ne faut pas seulement un grand fond de jurisprudence pour les éclaircir, mais un esprit juste qui sache tirer les conséquences les mieux établies des faits les plus obscurs. Il faut chercher la vérité par tous les moyens qui doivent y conduire; il faut s'y attacher avec force, et rester inébranlable au milieu de tous les efforts d'un habile défenseur qui peut, par ses talents et par son éloquence, faire ressortir des moyens favorables à une mauvaise cause, et la revêtir de tout l'intérêt que le bon droit et la justice doivent seuls inspirer.

Le dispositif d'un jugement, la clarté de sa rédaction, et les conséquences justes et savantes tirées de ses considérants, pour motiver l'application de la loi, sont dans certains cas des modèles de science qui suffisent pour établir la réputation d'un magistrat.

Un père doit s'estimer heureux de pouvoir donner cet état à son fils.

DE LA PROFESSION D'AVOCAT.

Un bon avocat, en rendant les plus grands services à ses semblables, peut s'acquérir une réputation qui l'élève souvent aux premiers rangs de la société.

Cet état demande une grande instruction, une application suivie au travail, et l'étude des beaux modèles. Il entre dans l'inclination de bien de jeunes gens, en ce que celui qui l'exerce ne tient que de ses talents les moyens d'existence qu'il se procure, et qu'il n'est assujéti à d'autres dépendances qu'à celle des réglements auxquels cet état est soumis.

Quelle belle carrière que celle qui est ouverte à la défense de tous les accusés, celle qui maintient dans les familles les droits que l'injustice voudrait leur faire perdre! Quel fond d'études, quelle application profonde ne demande-t-elle pas de la part de celui qui en fait sa profession? mais aussi que de jouissances y demeurent attachées!

Je mettrai les intérêts à part, et ne parlerai que du bonheur que ressent un cœur noble, toutes les fois que ses efforts dans cette carrière ont été couronnés de quelques grands succès.

Un avocat a consacré ses veilles à la préparation d'une cause; il l'a étudiée avec la plus grande attention; il s'est attaché à tous les points sur lesquels il pouvait faire ressortir le bon droit qu'il est chargé de défendre; il n'y a pas de titres concernant cette affaire qu'il n'ait examinés avec soin, et dont il n'ait apprécié le mérite : c'est ainsi qu'il arrive à l'instant où il

doit faire briller tous les avantages de sa cause, et entraîner à la conviction ; alors, avec quelle ardeur ne le voit-on pas se précipiter dans l'arène qui lui est préparée! que de combats à livrer! que de bassesses à dévoiler! que de faiblesses à mettre au jour! A quel degré de sublimité certains hommes n'élèvent-ils pas leurs talents!

Cependant une grande question se présente concernant l'exercice de cet état : c'est celle de savoir si des contestations, qui ne découvrent que des prétentions injustes, peuvent et doivent être défendues par un homme dont les principes sont purs.

Point de doute qu'en matière criminelle, où il s'agit de sauver la vie d'un accusé, les défenseurs les plus illustres doivent se faire honneur de déployer leurs plus grands talents; le sentiment qu'ils éprouvent est trop impérieux, pour qu'ils ne s'y laissent pas entraîner. Mais en matière civile, où des intérêts particuliers sont le seul objet de la discussion, un avocat est-il excusable de s'efforcer de faire triompher ses talents, pour protéger l'injustice aux dépens du bon droit, pour agir contre sa propre conscience, pour écraser un malheureux auquel il eut été de son devoir de tendre les bras?... Je ne le pense point. L'éloquence et le talent sont sans doute admirables; mais lorsqu'ils sont

employés à tirer la vérité des ténèbres de l'erreur, et non pas à l'y précipiter.

Ce qui doit contribuer à faire jouir cet état d'une haute considération, c'est les éminents services que peuvent y trouver l'indigence et le malheur, qui rarement implorent en vain une généreuse assistance.

J'ajouterai de plus, pour justifier la préférence que les parents voudraient accorder à cet état, que les connaissances extrêmement étendues qu'il exige portent leurs fruits dans la presque généralité des professions auxquelles les enfants voudraient se livrer ensuite.

DU COMMERCE ET DES AFFAIRES.

Tout en reconnaissant mon insuffisance pour donner à un pareil sujet les développements convenables, je vais y émettre les seules réflexions qui soient en mon pouvoir.

Tout le monde ne prospère pas dans le commerce et les affaires. Beaucoup de personnes y éprouvent des grands embarras, et quelques-unes y trouvent une ruine complète. Un commerce ne réussissant pas, on passe d'une spéculation à une autre ; on se jette dans des entreprises de toute nature, et il arrive aussi qu'en désespoir de cause, bien des gens vont exposer

dans les fonds publics les débris de leur fortune, de manière à se relever tout-à-fait, ou à se perdre sans retour. De tels exemples ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Je ne crois pas me tromper en annonçant qu'il serait souvent nécessaire d'opérer une grande réformation en soi-même avant de se livrer aux affaires; qu'il faudrait que le désir d'amasser promptement des richesses ne fût pas une passion ardente; que la patience, la frugalité, le bon ordre, prissent dans les esprits la place d'une ambition hors de toute retenue, d'une soif démesurée des jouissances de la vie.

C'est ainsi qu'on se donnerait les moyens de pouvoir soutenir des chances imprévues, ou que dans tous les cas on les rendrait moins fatales.

La généralité des intérêts de la société est renfermée dans le plus ou moins de confiance qu'inspire la situation d'un état, et cette confiance, où se prend-elle?..... D'abord dans la nature des bases sur lesquelles cet état repose, c'est-à-dire dans sa constitution; ensuite dans l'ensemble des forces qui en établissent la solidité, soit au moral, soit au physique. Au moral, par l'entraînement de la grande majorité des opinions en faveur de ses institutions; au phy-

sique, par le déploiement des moyens puissants qui demeurent attachés à sa défense.

Elle naît encore de la haute considération dont un état jouit au dehors, et qui est moins le résultat de la crainte que peuvent inspirer ses forces, que de l'union qui règne entre ses habitants.

Voilà quelles sont les véritables sources de la prospérité d'un état; voilà l'unique secret pour agrandir le commerce et l'industrie.

Avec un pareil état de choses, nos affaires seront florissantes dans le sein même des nations étrangères; notre pavillon flottera dans tous les ports, et nos vaisseaux sillonneront à pleines voiles la vaste étendue de l'océan.

Le navigateur commerçant s'élancera dans son vaisseau avec la plus grande confiance, apercevant, dans la situation ferme et glorieuse de son pays, une sécurité parfaite contre toutes les craintes d'une guerre maritime.

D'un autre côté, le rentier jouira sans attente des revenus de ses fonds, le propriétaire de la vente de ses récoltes; le spéculateur marchera à un bien-être qu'il aura tout droit d'espérer; toutes les charges de l'état s'acquitteront avec une ponctualité remarquable, et les employés des diverses administrations éprouve-

ront un heureux soulagement qui se communiquera à toute leur famille. Ils ne connaîtront pas cet état de souffrances que laissent après elles ces instabilités constantes, tristes fruits des convulsions d'un gouvernement qui ne sait pas s'asseoir avec sagesse, avec force et énergie.

Enfin, les étrangers, tout en fraternisant avec nous, transporteront d'autant plus volontiers leurs richesses sur notre sol, que nous avons le don particulier de les rendre sensibles à toutes les jouissances de notre société, et qu'il en est bien peu qui n'éprouvent de regrets en se séparant de nous.

Je le répète donc, ce bel ordre de choses, en établissant la confiance générale, rendra toujours un état prospère; et, puisque nous sommes assez heureux pour commencer à en jouir, ayons la sagesse de nous y attacher : n'étendons pas notre ambition plus loin ; une pareille imprudence causerait notre perte : nous ne ferions plus un pas qui ne tendît à compromettre tous les biens que nous nous sommes acquis.

Ce serait une grande faute de la part d'un père de famille de destiner son fils au commerce et aux affaires, si nous n'étions pas arrivés à ce point de sécurité que je viens de définir, et hors duquel il n'y a rien à entreprendre et rien à espérer.

DE L'ÉTAT DE MÉDECIN ET DE CHIRURGIEN.

L'état de médecin et de chirurgien est un de ceux qu'embrassent le plus volontiers un fort grand nombre de jeunes gens, à cause des ressources qu'ils peuvent en espérer, et de la considération qu'ils en retirent.

On ne s'y fait distinguer que par le mérite que l'on acquiert, et qui est autant le fruit des plus profondes études, que de la grande pratique dans les occupations qui en dépendent.

Cet état a ses peines comme il a ses jouissances. En mettant celui qui le professe en communication constante avec tous les maux de l'humanité, il est bien difficile qu'il ne lui occasionne pas de fréquents sujets d'affliction. Je veux croire que l'on s'accoutume à la vue des souffrances, mais il y a des natures de maladies qui inspirent un degré d'intérêt et de compassion auquel peu de cœurs ont le pouvoir de résister.

On ne verra pas avec indifférence une fleur à peine à son printemps, et sur laquelle toutes les rosées célestes auraient répandu la fraîcheur et l'éclat, on ne la verra pas se faner et périr sans déplorer les rigueurs de notre destinée.

On n'assistera pas, sans éprouver de vives émotions,

aux derniers moments d'un père que toute sa famille entoure, et qui emporte quelquefois avec lui la plus grande partie des moyens d'existence dont il la faisait jouir.

Enfin, on ne verra pas arriver sans douleur le moment où les secours de l'art, unis au zèle le plus affectueux, auront donné la preuve de toute leur impuissance, où l'on n'aura plus qu'à regretter et pleurer un ami. Mais s'il existe des positions véritablement affligeantes pour l'homme qui exerce cette profession, il en est aussi de bien satisfaisantes.

Quel bel état que celui qui peut faire naître assez de confiance pour que l'on croie y trouver un soulagement aux maux que l'on éprouve, pour que l'on croie en obtenir la guérison de ses souffrances et le retour à la santé!

Il ne faut pourtant pas exiger des hommes plus de bien qu'ils n'auraient la possibilité d'en faire; il ne faut pas croire que toutes les maladies soient de nature à ce que les dangers qu'elles présentent puissent être aisément surmontés. Non, il en est qui portent en elles un germe de destruction dont les effets sont irrémédiables. Cependant, on se plaît toujours à se persuader que, quelque désesperée que soit la position d'un malade, toutes les ressources ne sont pas épuisées en

lui. Chaque prescription nouvelle semble être celle à laquelle doit se rattacher le salut de ses jours ; et se déclare-t-il en effet un soulagement sensible, une crise favorable et inespérée ? quelle joie passe alors dans les cœurs, et avec quelle tendresse et quelle effusion de sentiments ne la reverse-t-on pas dans le sein de celui à qui l'on pense la devoir !

Cet état, en faisant connaître la diversité des causes qui peuvent conduire à notre anéantissement, en mettant sous les yeux de celui qui l'exerce le tableau constant des désastres que ces causes sont susceptibles de produire et lui donnant les moyens de les analyser et de les définir, lui démontre plus qu'à tout autre à quoi tient notre existence éphémère. Au milieu des peines qui demeurent attachées à cet état, il abonde en sujets de satisfactions réelles. Est-elle en effet d'une nature ordinaire, celle que l'on éprouve en rendant un père, une épouse, un enfant à une famille éplorée ? Ne reste-t-il rien dans le cœur de l'homme qui, par une cure merveilleuse, contribue à substituer à la plus profonde affliction toutes les jouissances de l'ame ? Est-ce peu de chose encore pour une classe malheureuse et souffrante que d'être rappelée à la santé sans qu'aucune charge lui ait été sensible ? Et croit-on que celui qui sait répandre de

pareils bienfaits n'a pas en lui les dispositions convenables pour en sentir tout le prix ?

Un médecin qui exerce son état, je ne dirai point avec un mérite supérieur, mais seulement avec des connaissances suffisantes, est toujours certain de jouir dans le monde d'une considération qui profite autant à ses intérêts qu'à ses agréments personnels. Il est rare que sa société ne soit pas recherchée, et qu'il ne forme de liaisons agréables. Un médecin peut devenir un ami sincère avec d'autant plus de raisons, que ses services ont un effet constant. L'habitude de vivre avec les personnes, l'identifie aux diverses sortes d'incommodités qu'elles éprouvent le plus généralement. Et il se trompe d'autant moins sur les causes de leurs souffrances, que chacune d'elles a pour lui un principe reconnu.

Relativement aux avantages pécuniaires que cette profession procure aux personnes qui l'exercent, il est fort difficile de les préciser, parce qu'ils varient suivant les localités, suivant les différences de caractère et de disposition.

Il y a des hommes qui font généralement preuve d'un très-grand désintéressement, comme il en est d'autres au contraire qui mettent un ordre et une exactitude remarquable à ne rien perdre des fruits de

leurs peines. Il n'est pas même sans exemple que dans diverses circonstances la réputation dont ils jouissent ait pesé bien douloureusement sur des familles dont ils n'avaient pas consulté les moyens. Mais, à côté de ces exemples, qui sont d'ailleurs fort rares, on trouve, et en fort grand nombre, des personnes de cet état dont le désintéressement est admirable.

La chirurgie rend autant de services à la société que peut le faire la médecine. Les talents y ont été portés par certains hommes à un degré d'élévation auquel on aurait cru ne pouvoir jamais atteindre. Les opérations les plus difficiles et les plus dangereuses y sont simplifiées dans leurs moyens d'exécution, en même temps qu'elles laissent de plus grandes espérances à concevoir.

J'ai dit que beaucoup de jeunes gens se livraient à l'une et l'autre de ces deux carrières; et bien qu'il doive s'en trouver dans le nombre dont les efforts seraient vains pour les faire arriver à une réputation du premier rang, il est rare que par l'étude et la persévérance ils ne parviennent à se créer une position fort honorable.

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

L'état ecclésiastique n'est pas ce que l'on doit appeler un état ; c'est une vocation particulière qu'il faut posséder, et qui ne s'établit point en soi-même par la seule volonté qu'on en aurait. Il faut se sentir pénétré de toutes les obligations que cet état impose et de toute sa sainteté : il faut faire au ciel le sacrifice de tous les biens dont l'homme a la possession sur la terre; il faut substituer aux penchants les plus doux les sentiments les plus austères; il faut fermer son cœur aux impulsions de la nature.

Redoutable ennemi de toutes les passions qui tendent à nous subjuguer, il faut savoir les vaincre en soi-même, avant de s'efforcer de les réformer dans les autres; il faut n'avoir de l'homme que les qualités qui le font distinguer, que les vertus qui le font honorer.

Si cet état demande de profondes connaissances concernant les préceptes de la religion, il n'en demande pas de moins grandes dans ce qui a rapport à cette immensité de branches auxquelles se rattache notre existence morale.

Les devoirs d'un ecclésiastique sont de deux sortes, les uns pour lui-même, les autres envers nous.

Son ministère, en ce qui nous concerne, est de défricher un sol trop souvent recouvert de ronces et d'épines, afin d'y jeter des semences salutaires dont les fruits ne profiteront pas seulement à nous-mêmes, mais aux diverses classes de la société, sur lesquelles ils se repartiront.

Ces ronces, ces épines sont les passions qui habitent en nous; il n'y a pas d'état, pas de conditions qui s'en trouvent exempts; le venin s'en répand sur la généralité des hommes; mais ce ne sont pas seulement ces passions qui offrent de grands dangers, ce sont les moyens de parvenir à les satisfaire, et c'est en cela que la société ressent d'épouvantables atteintes. On voit l'ambition et la cupidité se revêtir de tous les vices; on voit la confiance abusée, la bonne foi trompée, l'amitié trahie. Les sentiments de noblesse et de pureté ont déserté les cœurs; on recherche à tout prix l'élévation et la fortune.

Ce champ fort vaste est celui qui est mis à la disposition d'un ministre de l'église, et il doit l'occuper constamment. Il faut, pour arriver à l'accomplissement de ses vues à notre égard, qu'il fasse luire sur nous les flambeaux de la religion, qu'il porte ses clartés dans le fond de nos cœurs, qu'il nous pénètre des vérités qu'elle renferme, qu'il en établisse les preuves.

Or, quelle difficulté peut-il rencontrer sur ce point, lorsqu'il sait que nous ne pouvons ouvrir les yeux sans reconnaître les œuvres de la divinité ? Notre être ne se compose que de prodiges impénétrables à notre intelligence ; de prodiges dont tous nos sens restent à la fois empreints, et qui prouvent à la fois notre propre faiblesse et la toute-puissance d'un Être suprême.

Après avoir sondé toutes les parties de nos plaies, après s'être fait jour dans notre esprit et s'être efforcé de faire triompher la foi sur l'incrédulité, c'est alors que les rigueurs de son ministère viendront se reposer dans de plus doux offices ; qu'il déploiera le zèle le plus ardent à nous faire sentir le prix de la vertu, à faire éclater à nos yeux tout le mérite des bonnes œuvres, toutes les récompenses qu'elles portent avec elles.

Alors il nous apprendra à supporter toutes les afflictions de la vie ; il en calmera les douleurs ; il soutiendra notre courage ; il donnera à notre ame tous les soulagements dont elle a besoin. C'est ainsi qu'il enrichira la pauvreté de tous les biens que le riche dédaigne, et que dans des corps indigents il fera régner le calme, la consolation et l'espérance ; tandis qu'au sein des richesses ne se rencontrent souvent

que des maux sans remède et des tourments sans fin.

Voilà quel est le fond des instructions que nous devons recevoir d'un ministre de l'église : mais, pour que nous puissions en jouir, elles demandent de sa part des talents, beaucoup de zèle et de grands ménagements. Il parviendra de cette manière à se faire distinguer et à inspirer pour son ministère le respect et la confiance, qui prépareront dans les esprits tous les fruits que ses efforts tendent à obtenir.

Si la religion doit se faire entendre à notre cœur, si elle doit être conçue par la raison, il est également vrai que pour faire impression sur nous il faut qu'elle s'asseoie et se base sur ce sentiment d'intérêt personnel qui est comme l'ombre de notre corps, qui nous suit partout, anime nos pensées, et décide de toutes nos actions. Or, ce sentiment peut-il être plus amplement satisfait que par les biens que nous recevons de la religion ?

Il ne lui sera pas difficile de prouver que cette terre qui, seule, fixe nos regards et captive nos sens, n'est qu'un sol de misères et de peines. A la vérité, quelques charmes, susceptibles de nous séduire et de nous y attacher, ont été jetés temporairement sur notre route ; mais, dans tous les états de la société,

l'homme se débat sans cesse contre les afflictions qui l'assiègent ; son imagination n'y est jamais en repos ; il court après le bonheur quand toutes ses actions n'ont pour effet que de l'en éloigner; les maladies l'accablent, les chagrins le dévorent et font de lui une victime constante.

Il pourra aussi aisément nous convaincre que cette même terre, à laquelle nous nous attachons comme à une demeure indestructible, tremble à chaque instant sous nos pas, et que le moment où nous croyons y être établis avec le plus de solidité est celui où elle doit s'ouvrir pour nous recevoir dans son sein.

C'est en présence de ces tristes vérités que la religion nous fera connaître l'étendue de ses bienfaits : chacun pourra y puiser toutes sortes de consolations ; cette source ne tarit pour personne.

Il ne suffit pas qu'un ministre de l'évangile possède de profondes lumières ; il faut aussi, je le répète, que son zèle soit aidé par la prudence, et qu'il n'en fasse usage qu'avec sagesse et modération.

On sait par expérience ce que trop d'ardeur de sa part peut causer de préjudice dans l'intérieur des familles; on connaît les résolutions qu'il peut fortement contribuer à y faire prendre, et qui sont susceptibles de devenir par la suite, quelquefois même en peu

de temps, des causes de regrets et de maux infinis.

Ce n'est pas une mesure d'une légère importance que celle qui tend à déplacer d'une famille un des membres qui la composent, et qui pourrait être celui que la providence aurait destiné à lui apporter un jour le plus de soulagement. Je pense que dans une semblable détermination les dangers sont immenses pour celui qui l'adopte, et la responsabilité effrayante pour celui qui la conseille. Avant d'embrasser ce parti, on ne saurait y mettre trop de prudence et de réflexion; il faut s'y sentir irrésistiblement entraîné, et se bien garder surtout de confondre un sentiment inébranlable avec toute l'instabilité de celui qui ne serait provoqué que par une de ces causes qui portent facilement le désespoir dans le cœur de la jeunesse, et la précipitent dans une résolution qui peut faire le tourment du reste de ses jours. Ce sont là de ces sortes d'exemples qui abondent autour de nous.

Le zèle éclairé d'un prêtre se fait aussi connaître dans les sages conseils qu'il donne touchant les pratiques de la religion. Combien ne voit-on point de mères de famille abandonner leur ménage et tous les soins qu'elles lui doivent pour se livrer à des exercices de piété qui ne sauraient plaire à Dieu quand ils nuisent à d'autres obligations qui leur sont imposées?

On reconnait encore le zèle d'un ministre de l'autel dans l'enseignement religieux qu'il donne aux enfants des fidèles, dans les ménagements qu'il garde et les précautions qu'il prend pour ne pas porter le découragement, et quelquefois le fanatisme, dans des esprits qu'il ne doit qu'instruire et rassurer.

Voilà les devoirs d'un homme d'église envers nous. Je vais essayer de tracer quels sont ceux qu'il a à remplir envers lui-même, et pour bien répondre à sa vocation.

Ces devoirs sont de faire sur lui des études constantes, afin de n'avoir qu'à lire dans son cœur pour y trouver à la fois la vérité et la force des sentiments dont il voudrait nous pénétrer.

Il faut qu'il se soit rendu familière la pratique de toutes les vertus qu'il nous recommande, et qu'il n'ait pas été obligé de sortir de lui-même pour instruire la société et y répandre des lumières. Les pauvres doivent être ses enfants; cette grande famille doit être la sienne, et il doit la rendre héritière un jour des fruits de ses économies; les deniers de l'église n'iront pas enrichir des parents avides; ils ne serviront pas non plus à rappeler de honteuses faiblesses auxquelles (il est douloureux de le dire) l'homme d'église n'échappe pas toujours.

Le vrai ministre de l'évangile se renferme dans les limites de ses fonctions ; il ne dépasse pas l'étendue du terrain qui lui a été assigné ; il ne voit dans les intérêts de la terre que ceux qui se lient aux intérêts du ciel. Les querelles des hommes et leurs divisions entr'eux n'attirent son attention que lorsqu'il doit les ramener dans le champ du Seigneur et les rétablir dans les voies de la religion ; il leur témoigne à tous un égal intérêt, et s'efforce de rallier dans leur cœur tous les sentiments de respect et de soumission qu'ils doivent à leur prince et aux lois de l'état.

C'est par l'accomplissement de ces différents devoirs que l'homme d'église se montrera digne de tout notre attachement, et Dieu ne l'aura placé au milieu de nous que pour être notre ami, notre consolateur et notre appui.

Mais, après avoir fait voir à quel haut degré de dignité un homme d'église peut élever son ministère, je vais faire connaître ce qui peut tendre à le dégrader dans le monde et à détruire tout le bien qu'il aurait pu faire.

Malheur à celui que la divinité a délegué pour faire éclater ses bienfaits à nos yeux, et qui n'habiterait le sanctuaire du Seigneur que pour le souiller par sa seule présence !...

La raison se refuse à croire qu'un homme d'église, dont les devoirs religieux constituent toute la vocation, et dont le principal asile est le temple de Dieu, puisse déserter le séjour glorieux qui lui est assigné pour aller s'abandonner aux égarements de ce monde; qu'il délaisse ses véritables attributions pour étendre son ministère sur des intérêts qui lui sont étrangers; pour s'immiscer dans les affaires d'un gouvernement, et rechercher, par l'abus d'une autorité qui ne lui est pas dévolue, le pouvoir, le crédit et les honneurs.

Que résulte-t-il d'une conduite aussi blâmable? que la foi en est ébranlée par ceux-là même qui devraient lui servir d'appui; et que l'on n'attribue leurs efforts pour faire reconnaître les vérités de la religion, qu'à des causes purement mondaines, qu'à des intérêts qui leur sont personnels.

Il en résulte encore que l'influence qu'ils se sont acquise dans les affaires de l'état fait retomber sur eux tous les méfaits qui pourraient survenir, et qui sont attribués à leurs conseils et à leur autorité spirituelle.

Si c'est un devoir de ma part de retracer les maux que peuvent engendrer l'inconduite, l'orgueil et l'ambition d'un homme d'église, je dois dire également que ces maux reçoivent une exagération extrême de la part des ennemis de la religion; qu'ils en font le prétexte

de leur incrédulité, et qu'en s'efforçant de détruire ce qui est l'objet de leur haine, il ne songent qu'à se dégager des liens dans lesquels ils sentent que la religion pourrait les retenir.

Oui, l'état ecclésiastique, exercé conformément aux devoirs qu'il prescrit, est digne de notre admiration; mais que les parents réfléchissent sérieusement avant d'y destiner leurs enfants; qu'ils ne pensent pas que ce soit une profession de la nature de celles auxquelles ils pourraient inconsidérément donner leur approbation; qu'ils prennent garde de ne pas entacher leur conscience d'une foule de considérations auxquelles ils se seraient laissés entraîner, et qui ne se rapportent trop souvent qu'à leurs intérêts propres; qu'ils sachent bien combien elle est immense la responsabilité qu'ils feraient peser sur leur tête.

DES DIVERSES CAUSES SUSCEPTIBLES D'ÉLOIGNER LE BONHEUR DE L'INTÉRIEUR DES MÉNAGES, ET DE CELLES QUI TENDENT A L'Y FIXER.

Je viens de rendre compte des principaux états parmi lesquels un jeune homme peut faire un choix. Il est de retour dans sa famille, et c'est là qu'il doit

recevoir une seconde éducation, dont les parents se trouvent exclusivement chargés.

On sait quels sont les torts que peut causer aux enfants l'inconduite d'un père. Je ne reviendrai pas sur ce sujet, mais je dirai que sans avoir des vices profonds qui creusent le tombeau des familles, un père peut, de toute autre manière encore, y occasionner de grands maux; ces maux résulteraient d'abord de son imprévoyance dans le choix qu'il ferait de ses amis, et de la facilité avec laquelle il donnerait accès dans son ménage à des étrangers sur qui il laisserait inconsidérément reposer sa confiance.

Ils ne seront pas embarrassés, ces hommes, d'en imposer à la crédulité d'un père; mais si vous vous abusez sur leur compte, c'est assurément parce que vous avez trop négligé les moyens qui pouvaient vous conduire à les bien connaître.

Ce ne sera pas sur les avantages extérieurs qu'un de ces hommes ferait paraître, sur les agréments de son esprit, et sur les qualités que vous croiriez apercevoir en lui, que vous devrez le juger; car c'est ainsi que se contractent de mauvaises liaisons, c'est ainsi que vous accueillez dans votre famille un homme qui, découvrant en vous de l'abandon, de la faiblesse et de la confiance surtout, ne sera pas long-temps à re-

connaître sur quel point il devra vous attaquer ; il prendra tour-à-tour le masque qui lui paraîtra le plus utile au succès de ses projets, et ne quittera votre asile qu'en y laissant les traces de son odieuse conduite. Il vous aura engagé dans des affaires dont les suites vous deviendront funestes, et peut-être même aura-t-il introduit la séduction dans votre ménage.

Voilà où peuvent conduire les liaisons que l'on forme avec trop de légèreté. Je ne dis pas que ces exemples soient fréquents, mais il n'est que trop vrai qu'on en rencontre quelquefois.

Qu'il ne vous arrive donc jamais d'ouvrir votre porte à un homme qui ne vous laisserait pas de preuves certaines de ses bonnes mœurs et de sa probité; qu'il ne vous arrive pas d'entrer avec lui dans des relations d'intérêt, et d'en faire votre ami.

On voit également un père contracter de ces sortes de penchants qui deviennent mortels pour les intérêts d'une famille. Sans former de mauvaises connaissances, sans s'abandonner à ces passions dangereuses qui dévorent les fortunes, il se montre ennemi du travail et négligent dans ses affaires. Il ne compte pas avec lui-même, et s'appauvrit de jour en jour. Il ne se trouve jamais bien que hors de son ménage, et ne rapporte dans son intérieur que la tristesse et

l'ennui. Etranger à cette tendre sollicitude qui devrait toujours captiver l'attention d'un père, il demeurera privé de ces sensations si douces qui font le charme d'un ménage.

Que l'on me dise ce que ces hommes feront de leurs enfants, quels bons exemples ils leur donneront à suivre ; comment ils pourront former leur cœur, étendre l'instruction qu'ils auraient déjà reçue; comment ils leur feront observer dans le monde les usages qu'ils doivent y prendre, les qualités qu'ils doivent y rechercher ; comment ils les prépareront à l'état dont ils auraient fait choix. Ah ! ce ne sont pas là les pères qui seront capables de remplir ces devoirs sacrés.

On peut en rencontrer aussi qui brillent dans le monde par les connaissances qu'ils y apportent, et les avantages dont ils sont personnellement doués ; mais ce seront des égoïstes, qui ne penseront qu'à eux : leurs actions ne seront pas dirigées vers le seul but auquel elles devraient tendre ; leurs pensées ne s'arrêteront pas aux seules considérations qui devraient les fixer ; ils n'étendront pas leur attention sur l'avenir de leur femme et de leurs enfants ; ils ne connaîtront ni les tourments qui demeurent attachés à une semblable inquiétude, ni le bonheur d'avoir assuré le sort de leur

famille. Ils mettront de côté toutes les ambitions qui ne se rapporteraient pas à leurs avantages personnels, et n'auront d'autres désirs que de se prolonger au milieu des jouissances dont ils savourent les délices.

Mais à côté de ces tableaux et de tout ce qu'ils nous offrent d'affligeant, il en est qui deviennent une source de consolations pour nous.

Oui, il existe des ménages où se fait admirer le meilleur accord, et l'on y voit rarement les enfants ne pas profiter de tous les avantages qui leur sont offerts. Quelques nuages sans doute peuvent s'y élever, mais combien de causes se rencontrent pour les faire disparaître, quand on possède en soi d'heureuses dispositions !

Entourés de toutes ces marques de bienveillance qu'un jeune cœur ne méconnaît jamais, les enfants suivront sans contrainte la marche qui leur sera tracée, et les vices n'auront aucun accès en eux : c'est dans leur état présent qu'ils poseront les bases de leur bonheur à venir, et les soins paternels les entretiendront de tout ce qui pourrait leur manquer dans une aussi glorieuse entreprise. Ils auront journellement sous les yeux les modèles qu'ils doivent imiter, et s'il arrivait qu'ils eussent à gémir de quelques sujets d'affliction qui surviendrait dans leur famille, ce ne

serait pas du moins par suite de ces discussions intérieures si communes dans les ménages.

Deux choses essentielles font pour la vie le bonheur de l'homme et de ceux qui l'entourent, savoir : *de bons sentiments*, et *un bon caractère* : or, c'est dans l'intérieur d'un ménage où règne l'union des cœurs, que ces qualités se font principalement remarquer.

Un jeune homme animé des bons sentiments qu'il aura puisés dans la maison paternelle, satisfera aux devoirs que la société lui impose ; il sentira quels sont les avantages qu'il doit en retirer ; il travaillera avec zèle et constance à l'établissement de sa fortune ; il préférera les occupations qui doivent l'y conduire, à une existence oisive ; il ornera son esprit de lectures instructives; il pensera que l'homme a souvent besoin de réfléchir sur lui-même, d'être son propre juge, et d'asseoir ses idées sur un fond de sagesse et de philosophie : il jugera, par ce que sont les autres, des écarts qu'il aurait à éviter, des perfections qu'il devrait s'efforcer d'obtenir.

A l'âge où les passions sont si impérieuses, il opposera la raison à des penchants redoutables ; il fuira les dangers toujours inséparables de la jeunesse et de l'inexpérience ; il mettra le bon ordre et l'économie au

rang des premières qualités ; il repoussera ces ambitions dévorantes, qui ont pour objet de vouloir réaliser la fortune par l'effet des chances les plus promptes et souvent les plus désastreuses.

L'inconduite ne le mènerait pas seulement à l'anéantissement de sa fortune, elle le mettrait en danger de perdre ce que l'homme a de plus précieux, l'honneur et la probité : elle exercerait ses ravages sur tous ceux dont l'existence serait liée à la sienne ; elle en ferait autant de victimes.

Mais s'il est vrai de dire que la bonne conduite garantit la sûreté des fortunes, et qu'elle devient pour les parents une source de consolations, il faut ajouter aussi que lors même qu'elle serait portée au plus haut degré de perfection, elle laisserait encore beaucoup à désirer, si elle n'était pas accompagnée d'un bon caractère.

Un bon caractère exclut naturellement une grande partie des défauts que nous sommes le plus exposés à produire dans le monde ; il ne peut s'allier avec *l'emportement, la colère* et *la médisance*, avec *la haine, l'envie* et *la jalousie*.

On voit presque toujours un caractère fougueux et indocile se laisser entraîner à de violents emportements, par des préventions injustes, par des exigen-

ces mal placées, par des vues d'intérêt, dont nous nous cachons les torts à nous-mêmes. C'est ainsi que nous blessons le cœur d'un père, d'une épouse, d'un ami; mais il est rare ensuite qu'après leur avoir causé de douloureux chagrins, nous ne soyons atteints des regrets les plus vifs, et je puis dire qu'un repentir profond ne vienne succéder à nos égarements.

La médisance est un défaut qui doit couvrir de mépris et de honte celui qui a le malheur de s'y laisser entraîner.

Un médisant ne fait pas usage d'une force ostensible pour écraser son ennemi; les coups qu'il lui porte ont de bien plus grands dangers : il le perd sans l'avoir mis en demeure de pourvoir à sa défense. Les traits dont il se sert ne permettent pas de reconnaître la main qui les a dirigés; souvent même ils sont cachés sous les dehors les plus flatteurs, et cette même main qui nous est tendue est peut-être déjà prête à nous déchirer.

Cet épouvantable défaut n'est que trop souvent la nourriture que nous donnons à notre esprit, et c'est surtout dans des temps où les ressorts qui font mouvoir le corps social ne conservent plus entr'eux leurs rapports ordinaires, que les passions qui éclatent de toutes parts font voir leurs dangereux effets.

La haine est aveugle et le plus souvent injuste envers celui qui en est l'objet. Combien de causes contribuent à l'exciter, sans que nous ayons pris la peine de les approfondir. On est sur ce point d'une légèreté extrême.

Je n'entends pas parler de ces haines qui sont la suite de querelles et de dissentions graves. Je conviens qu'elles laissent un levain difficile à détruire ; mais la haine ne se place pas toujours sur ce terrain : on la voit tirer sa source de l'ambition, de l'orgueil, de l'amour-propre blessé. Il suffit qu'une personne se montre dans le monde sous des dehors faits pour fixer toutes les attentions ; qu'elle possède une grande fortune, qu'elle jouisse dans la société d'une haute considération et de toutes sortes d'égards, pour que l'envie et la jalousie s'acharnent à sa poursuite.

Ce n'est pas là, il est vrai, la haine dans toute sa force et toute sa laideur ; ce n'est pas là le désir de nuire : non, mais une sorte d'inimitié dont on ne saurait justement se rendre compte. Il arrivera même que l'on s'y laissera naturellement entraîner d'après les impulsions d'autrui ; car rien n'a auprès de nous d'accès plus facile que les torts que nous nous plaisons à trouver dans les autres.

Voilà les causes qui répandent l'alarme dans la

société, qui éloignent les uns des autres les membres qui la composent, et font naître dans les esprits la méfiance et la crainte : position douloureuse et d'autant plus à déplorer, que l'on peut souvent concevoir des préventions fort injustes, et repousser de ses affections, des cœurs qui ne ne nous seraient pas hostiles.

Ce sont là de grands défauts sans doute, et dont un bon caractère saura toujours nous préserver. Puissent les enfants apprécier, sur ce point, tous les services qu'ils recevraient de leurs parents !

DE LA PRÉSENTATION DES JEUNES GENS DANS LE MONDE.

J'arrive au moment où les parents auront à s'occuper de l'entrée de leurs enfants dans le monde, et des agréments qu'ils devront y apporter. C'est une éducation nouvelle dont la destination est de servir d'ornement à celle qu'ils auraient déjà reçue.

Les leçons qui leur seront réservées auront pour objet de leur apprendre comment ils doivent se présenter dans la société ; comment ils y feront paraître cette politesse sans affectation, cette aisance que donne l'usage, ce caractère de franchise et de vérité

qui foule aux pieds ce que la dissimulation a de bas et d'ignoble; cette gaîté qui plaît en général, mais que l'on ne peut se permettre qu'en satisfaisant à des égards indispensables : l'esprit, qui en fait tous les frais, peut quelquefois faire ressortir plus d'épines que de fleurs, et il y a sur ce point des limites qu'on ne saurait dépasser sans danger.

Que d'attentions à prendre pour ne choquer personne ! que d'amour-propre à ménager !..... Que de circonspection et de délicatesse doivent accompagner tous les agréments de l'esprit, pour qu'ils ne perdent rien de leurs charmes !

Voilà l'homme du monde comme il convient qu'il soit. C'est par là qu'il parviendra à rehausser à nos yeux ses mérites et ses talents. C'est par là qu'il assurera les fruits de sa première éducation. De semblables leçons peuvent quelquefois être données dans l'intérieur d'une famille ; mais c'est principalement dans les assemblées au dehors qu'on pourra les puiser avec avantage.

La société est le miroir où viennent se réfléchir les qualités comme les imperfections ; c'est un tableau mouvant qui passe à chaque instant sous nos yeux, et dont les scènes éprouvent une variété constante.

Vous y verrez dans certaines femmes des grâces parfaites, des charmes que la nature a pris soin de perfectionner, des contenances modestes, des manières douces et engageantes qui font naître l'admiration en inspirant le respect. D'autres seront moins heureusement partagées sous le rapport des illusions brillantes de la beauté; mais ce seront des femmes d'une amabilité remarquable, et que l'esprit aura amplement dédommagées de la privation des charmes extérieurs. Les premières entraîneront les cœurs à leur suite, et les secondes les fixeront.

Si vos observations se dirigent sur un autre point, vous verrez près de l'homme grave et sérieux le papillon volage voltigeant de fleur en fleur au milieu d'un parterre embaumé, étudiant chacune de ses pauses pour faire admirer les grâces de sa personne.

Au milieu de quelques ridicules que la société fait voir, on remarquera des hommes chez lesquels il y a tout à admirer et beaucoup à imiter. Une politesse sans recherche, des manières accomplies, une conversation pleine d'intérêt et d'instruction, des égards délicatement observés, de ces saillies spirituelles qui ne coûtent aucun effort et ne blessent personne, une galanterie inoffensive et qui ne perd pas pour cela de tout le prix qu'elle peut avoir.

La société présente divers sujets d'agrément, tels que la danse, la musique et le jeu.

La danse n'est certainement pas un talent qui fasse rejaillir un grand mérite sur celui qui le possède ; mais elle a son utilité. C'est par elle que l'on apprend à se présenter dans un cercle, et à éviter une sorte d'embarras qui se fait remarquer quelquefois. J'ai vu les premiers maîtres de la capitale s'appliquer principalement envers les dames à ces sortes de leçons. La danse donne de la grâce, de l'aisance dans les manières, de l'élégance dans le maintien.

La musique est un des agréments qui mérite le plus d'être recherché. Les femmes s'en occupent beaucoup plus que les jeunes gens, et cependant il est rare que ces derniers ne rencontrent pas de nombreuses occasions qui leur fassent éprouver les regrets de ne pouvoir offrir ce tribut à la société.

Le jeu peut donner lieu à des observations dont on sentira toute la justesse. Destiné à être un simple amusement dans le monde et un moyen de s'y rendre agréable, il devient souvent, par l'abus qu'on en fait, la cause des plus grands maux.

On ne remarquait pas autrefois que des jeunes gens abandonnassent un salon de bal qui réunissait une société charmante, pour venir s'amonceler autour

d'une table de jeu, et se livrer à des paris insensés. J'ai vu dans des occasions fort récentes des maîtresses de maison être obligées de faire usage de toute espèce d'instances auprès des jeunes gens pour les enlever à la chaleur du jeu et les décider à faire jouir le bal des agréments de leur présence. Aussi arrive-t-il que beaucoup d'entre eux se dérangent, et ne font leur entrée dans le monde que pour y faire à la fois leur premier pas vers leur ruine.

Les parents en sont justement alarmés, car il n'y a pas de passion qui ait sur nous plus d'empire que celle du jeu, et l'on est souvent surpris d'apprendre que des jeunes gens qui ne sont vus dans aucune maison publique, aient fait des pertes dont on est hors d'état de calculer les suites.

Les cercles, les réunions, ne sont pas les seuls lieux où un père puisse trouver l'occasion de donner des leçons utiles à son fils. Il sortirait difficilement avec lui sans qu'une infinité de tableaux vint frapper sa vue, et fournir à son esprit des sujets d'entretien qu'il pourrait rendre très-profitables.

C'est surtout dans une grande ville que ces avantages se rencontrent : des scènes abondantes et variées viennent s'y succéder; les promenades, les établissements publics, les objets d'arts et d'industrie, j'ajouterai

même les théâtres, fournissent ample matière à ses vues d'instruction pour son fils.

Qu'il lui fasse remarquer les diverses classes dont la société se compose; il le convaincra bientôt que le plus grand nombre des êtres qui se montrent à nos yeux, n'ont eu de beaux jours que ceux où ils ne se connaissaient pas encore. A côté de ces malheureux, que des lambeaux couvrent à peine, il verra toutes les prodigalités du luxe, tout le brillant de l'opulence; il comprendra ainsi qu'il existe un Dieu pour apprendre aux uns ce qu'ils ont à souffrir pour être heureux un jour; et aux autres, ce qu'ils ont de grâces à attendre pour se soustraire aux dangers dont la fortune les entoure.

Toutes les sources de richesses que le gouvernement prend soin d'entretenir à ses frais, deviennent pour les jeunes gens des objets constants d'études et de réflexions.

Un père ne négligera pas de faire observer à son fils les productions de l'industrie, tous les efforts du génie, tous les chefs-d'œuvres des arts; il saura lui inspirer des goûts qui éloigneront de ses pensées ce que la dissipation peut avoir de funeste; il le fixera sur les diverses sortes de mérites auxquels on doit s'efforcer de parvenir, et lui rendra sensibles tous les charmes

qui demeurent attachés à la conquête des grandes difficultés.

Ces cours scientifiques, où les plus grands talents se font voir, seront pour son fils autant de branches fructueuses qui viendront s'unir aux diverses connaissances qu'ils auraient déjà acquises ; et c'est ainsi qu'il l'enrichira d'une masse de biens qui resteront à l'abri des rigueurs du sort.

Les spectacles eux-mêmes sont pour les jeunes gens de nouveaux sujets d'instruction : et si l'on sait en faire un bon choix, ils y trouveront d'un côté la représentation des maux où nos erreurs peuvent nous conduire ; et de l'autre, le tableau des récompenses qui deviennent le prix de la vertu.

Ces diverses réflexions ne pouvant pas se rapporter à toutes les positions dans lesquelles se trouvent les familles, je vais parler de celles qui ont leur résidence dans les petites villes et les campagnes.

Ces familles s'occupent d'avance des économies qu'elles ont à faire, afin de pouvoir donner une bonne éducation à leurs enfants, et il est admirable de voir combien elles endurent de privations pour arriver à ce but.

Lorsque les enfants ont été éloignés de la maison paternelle, de longues années s'écoulent durant les-

quelles les familles n'ont d'occasions de les revoir qu'à l'époque où tous les établissements publics vaquent en général; c'est alors que les parents se préparent à recevoir de bien douces consolations, et le temps qu'ils passent à y songer est déjà compté pour des jours de bonheur. Ils s'en trouvaient séparés par une bien grande distance; mais pour que les lumières que ces enfants seraient parvenus à acquérir portent tous les heureux fruits que l'on peut désirer, il n'est rien de plus puissant que le souvenir qu'ils auraient conservé de cette douce confiance, de cette union parfaite qui régnaient entre eux et leurs parents, avant qu'ils s'éloignassent de la maison paternelle.

Voilà la véritable source de tous les biens que les parents peuvent attendre de leurs enfants; voilà pour ces mêmes enfants le bouclier contre lequel se briseraient les armes les plus dangereuses.

Le moment arrive où l'éducation première d'un jeune homme se trouvant terminée, il est rendu à sa famille. Le bonheur de le revoir ne laisse d'abord de place à aucun autre sentiment; mais peu de temps suffit pour amener les réflexions les plus sérieuses et les plus inquiétantes dans l'esprit d'un père : que va-t-il faire de son fils ? C'est là ce qu'il se demandera, et ce qui ne lui présentera qu'incertitude et tourments.

Pense-t-on qu'un enfant sache toujours à quelle vocation il est propre? pense-t-on qu'il ne puisse pas se tromper sur le choix qu'il voudrait en faire ? Sans doute il est certains partis pour lesquels il pourrait montrer un grand éloignement. Mais autre chose est de faire connaître l'état dont on se sentirait entièrement détourné, ou celui auquel on se croirait assuré de convenir, et cet enfant n'est-il pas exposé d'ailleurs à prendre une légère inclination pour une aptitude réelle ?

Les grandes villes offrent, en général, des ressources pour l'instruction des divers états parmi lesquels on aurait fait un choix pour son enfant : il s'y trouve des hommes de haute réputation ; mais on pense, en général, que sur toutes les branches diverses d'instruction, la capitale est la seule ville qui serve de réunion aux plus grands talents. Ce que les parents doivent savoir en se séparant de leur fils dans cette dernière circonstance, c'est que chaque jour va rendre plus menaçants les dangers dont il sera entouré, qu'il est arrivé à l'âge où il ne pourrait se maintenir dans de sages limites qu'en s'armant contre les sentiments les plus impérieux qu'il trouve en lui-même.

Un jeune homme nouvellement sorti d'auprès de sa famille, ne se séparera pas en un instant des heureuses

dispositions qu'il en aurait rapportées. Il s'y trouvera maintenu par les conseils d'un père, et presque généralement par ceux des personnes auxquelles les parents auraient trouvé le moyen de le faire recommander. Celles-ci veilleront sur sa conduite, l'encourageront dans ses études, chercheront à lui procurer des distractions et des plaisirs auxquels il puisse s'attacher; elles s'étudieront à faire passer dans son cœur les sentiments qui doivent le sauver des écueils qui naîtraient sous ses pas.

Les dangers qu'il aurait à redouter le plus proviendront de ces liaisons qui se forment si facilement entre les jeunes gens de même âge, et dont les études sont communes; il arrivera peut-être que votre fils s'attachera de préférence à ceux qui auraient mérité le moins d'obtenir sa confiance. Le vice ne se présente pas d'abord dans toute sa nudité; les voies qui y conduisent ne nous laissent pas observer de dangers apparents, et c'est lorsque l'on croit se trouver le plus loin de ses atteintes, que l'on ne peut y échapper; voilà comment les premières fautes se commettent.

Quelquefois de sages réflexions peuvent suffire pour empêcher que les erreurs d'un moment ne soient suivies d'habituelles rechûtes, et ne viennent fixer dans le cœur tous les attraits du vice. Mais s'il en est autre-

ment, tout est perdu : des déréglements de toute nature deviendront inévitables; les occupations ne seront plus qu'un poids fatigant à supporter ; l'imagination ne concevra que des pensées funestes ; le temps sera trop court pour les dissipations et les plaisirs.

Malheureux enfants, d'où vous vient donc le droit que vous pensez avoir de disposer ainsi de vous-même? de vous jeter au milieu des désordres et des profusions? Est-ce votre bien que vous dissipez ? en avez-vous la possession ?.... Vous escomptez d'avance la succession de vos pères, et vous attendez leur mort pour acquitter les infamies de votre vie.

Et vous, plus malheureux encore, vous qui leur avez donné le jour, n'auriez-vous donc pris soin de les instruire, de leur donner un état dans le monde, de leur y assigner une place honorable, que pour les voir devenir un sujet d'effroi pour toutes les familles, que pour être vous-mêmes leurs premières victimes, et n'avoir plus à attendre d'eux que des maux infinis ?

Un père qui serait réduit à subir toutes ces afflictions ne s'y résignerait pas sans avoir pris envers son fils un langage ferme et énergique : il lui ferait connaître les bornes de sa tolérance ; il lui ferait sentir que les enfants n'ont de protection à réclamer de

leurs parents qu'autant qu'ils remplissent à leur égard les devoirs que la nature et les lois leur imposent; enfin, que le contrat qui s'établit entre eux est fondé sur un accord mutuel d'égards et de tendresse, et qu'un père est autorisé à fermer son cœur à l'ingratitude d'un fils qui aurait rompu un lien aussi sacré.

Toutefois, il est consolant de le dire, de semblables chagrins accablent rarement une famille, et les parents ne revoient leurs enfants que pour jouir de tout le bonheur qu'ils s'en étaient promis.

Dans le nombre des jeunes gens qui sont envoyés à Paris pour acquérir les connaissances nécessaires à l'état auquel ils se destinent, il en est qui font voir des capacités assez remarquables pour qu'ils cèdent au désir de fixer leur résidence dans cette ville; les autres, au contraire, qui n'ont ni les mêmes goûts ni les mêmes facultés, retournent au lieu de leur naissance, où, après s'être fondé un état, ils pourraient trouver à s'établir convenablement; mais la cupidité, qui habite les grandes villes, s'est répandue dans les petites, et le cœur de ces jeunes gens reste éloigné de tout sentiment qui ne s'allierait pas avec les vues intéressées qu'ils désirent satisfaire : c'est ainsi que l'on voit avec chagrin un bon nombre d'en-

tr'eux appauvrir la société de nouvelles familles qui s'y seraient montrées fort honorablement.

DES DERNIERS SOINS D'UN PÈRE POUR COMPLÉTER L'ÉDUCATION DE SON FILS, ET LE METTRE EN POSSESSION D'UN ÉTAT.

Il est possible que les occupations habituelles d'un père ne rentrent pas dans le nature de celles qui sont destinées à son fils, et ses services auront alors à son égard une autre direction. Il devra s'attacher à lui procurer des liaisons qui lui soient profitables, et à ne négliger aucun des moyens qui pourraient le conduire à lui faire des amis parmi les personnes préposées à son instruction. Portant ses attentions plus loin, il rechercherait pour lui la société des jeunes gens qui se sont fait distinguer dans ces mêmes études. Il encouragerait les liaisons que son fils formerait avec eux, et stimulerait ainsi ses efforts et son émulation; mais ce ne sont pas généralement là les soins que prennent les parents.

Il est encore un autre devoir bien essentiel pour un père : c'est de veiller sur la conduite politique de son fils, de lui défendre expressément de se mêler à ces rassemblements tumultueux, qui ne font voir

qu'une folle effervescence, ne produisent que des scènes d'agitation et de désordre qui répandent l'allarme au milieu des familles, et attaquent tous les éléments qui servent d'appui au bonheur public et à la confiance générale.

Comment ces jeunes gens ne réfléchissent-ils pas qu'ils ne peuvent faire partie de ces rassemblements, sans anéantir l'intérêt et l'affection que leurs professeurs auraient conçus pour eux; que cette conduite peut les exposer à être arrêtés, entraînés devant les tribunaux, à voir leurs noms livrés à la publicité, à perdre enfin la carrière qui leur était ouverte.

Eh quoi! des jeunes gens dont le gouvernement sait si bien protéger l'instruction, dont un grand nombre reçoit de lui un état honorable, soit dans le militaire, soit dans la marine ou le génie, soit enfin dans l'une de nos administrations, ne sauraient-ils donc répondre que par l'ingratitude au bien qu'on veut leur faire !... Si je n'ai pu retenir de semblables réflexions, je dois au moins en modérer l'amertume en disant qu'ils tardent rarement à se montrer repentants de leurs fautes.

Lorsqu'un jeune homme est arrivé à l'âge où il se sent fier des dons qu'il a reçus de la nature, un père a besoin d'ajouter à sa propre raison ce que son fils

perdrait de la sienne ; il a besoin d'observer tous les égards que sa position réclame ; il doit chercher à faire sympathiser ses sentiments avec les siens, à deviner ses pensées, prévoir ses actions ; il faut qu'il reconnaisse que la nature a des arguments que la sagesse tenterait difficilement de combattre, et que rien n'est jamais perdu dans son enfant quand le cœur est sauvé. Il ne lui fera pas de ces remontrances qui blessent à un certain âge ; c'est dans les exemples que le monde présente qu'il prendra ses instructions.

Qu'il mette sous ses yeux les déréglements qui se font voir dans plus d'une famille, et qui sont la meilleure preuve que la bonne éducation y a perdu tous ses fruits ; qu'il le rende témoin de ces scènes affligeantes qui transforment les intérêts d'un ménage en un champ de dévastation et de ruine ; qu'il lui fasse remarquer le nombre infini de ces sociétés où mille piéges sont tendus à l'inexpérience d'un jeune homme ; qu'il lui montre, dans les diverses classes, des familles entières où le bonheur ne peut plus résider, où la séduction a trouvé les moyens de s'introduire, pour y apporter des maux irréparables.

Ce n'est pas tout encore : il pourra lui faire observer de ces hommes qui ont usé leur vie en les déshonorant. Exclusivement occupés de leur propre

conservation, que de regrets ne donnent-ils pas aux excès de leur intempérance ; ils ne peuvent pas fuir la pensée de la mort, elle les suit partout : le moindre dérangement qu'ils éprouvent leur en fait sentir l'approche, et la crainte du mal en a déjà pour eux toute la réalité.

A côté de ces hommes, il verra celui dont les plus belles années se sont écoulées sans emporter avec elles des douceurs qu'il conserve encore ; il jouit dans son automne des fruits qu'il a ménagés ; il ne s'est pas laissé entraîner à ces passions honteuses qui ne réservent à l'avenir que des douleurs sans nombre : ses jouissances ont été modérées. Il a formé de bonne heure le plus doux lien qui puisse satisfaire notre cœur, et il n'en a pas rompu le charme. Il a réfléchi à ce que nous sommes sur la terre ; son esprit s'est armé d'une sage philosophie ; il a reconnu les devoirs que les hommes ont à remplir entr'eux : l'étude de la nature a fait briller à ses yeux cette immensité de prodiges que nous tenons de la divinité. Et tout en se persuadant que l'homme fut créé à son image, que n'a-t-il pas observé pour se convaincre qu'il est resté dans le néant auprès de son modèle ?

Ces observations ne seront pas sans force et sans importance. Les exemples les auront rendues sensi-

bles, et l'on doit croire qu'elles ne seront point perdues dans l'esprit d'un jeune homme que de bons sentiments animent.

Un père ne peut établir de confiance dans son fils que d'après les qualités qu'il lui reconnaîtrait et les fruits qu'il aurait retirés de son éducation. Si aucun résultat satisfaisant n'avait couronné ses efforts, s'il n'avait pu réussir à l'attacher à ses devoirs, toute contrainte à son égard ne tendrait qu'à aggraver le mal, et il devrait se contenter, en le laissant jouir de la liberté que son âge réclame, de ne pas lui discontinuer ses soins et ses sages conseils.

Parmi tous les égarements qui peuvent affliger un père de famille, il en est un avec lequel il n'a aucun moyen de transaction.

Je veux parler du plus effroyable de tous les vices, de celui qui conduit aux plus grands désastres : c'est le jeu, c'est cette passion funeste qui pervertit tous les sentiments de la nature, et dont j'ai déjà parlé. Si un père la voit naître dans son fils, qu'il ne recule devant aucune peine, devant aucun sacrifice pour parvenir à le distraire d'une aussi funeste inclination.

Ce qu'il y a d'affligeant à penser, c'est qu'une telle passion se glisse dans le monde sous toutes les formes possibles ; elle ne se réduit pas à la fréquentation des

lieux qui offrent ostensiblement le plus de dangers : on en prend le venin dans la bonne société elle-même. Recouverte d'un vernis qui cache tous les maux qu'elle fait fermenter, elle poursuit son idole jusque dans les effets produits par les calamités publiques et la décadence des états. C'est ainsi qu'elle creuse le tombeau d'un grand nombre de familles.

Mais l'éducation que je conseille peut prémunir dès l'enfance contre tous les dangers de ce funeste égarement ; et si un père en a fait l'objet de son application constante, il ne restera pas exposé à de pareils chagrins.

Que pourrait-il craindre alors de la liberté entière qu'il accorderait à son enfant? Ses sentiments se seraient formés de ceux qu'il aurait eu à admirer dans sa famille; son cœur se serait ouvert à toutes les impressions de la tendresse filiale ; il aurait vu naître et se consolider en lui cet attachement sincère, cette confiance intime qui deviendraient les plus précieux gages de leur félicité commune. Alors les plaisirs et les délassements de son fils ne pourraient avoir que des charmes pour un père : il les partagerait avec lui.

Mais le moment arrive où la nature fait voir à la jeunesse qu'elle est soumise à son empire ; elle lui

parle en maître, elle commande à toutes ses actions, elle la rend esclave du plus doux sentiment.

La question importante est de savoir si la passion à laquelle un jeune homme se serait livré est digne de sa famille et de lui-même. La jeunesse toujours imprévoyante ne s'étudie pas sur ce point à approfondir les dangers de sa position; elle peut même, en reconnaissant son erreur, se plaire encore dans son délire; et c'est principalement dans cette occasion que l'intimité d'un père envers son fils, l'habitude qu'ils auraient de se communiquer leurs pensées et de ne conserver aucun secret entr'eux, seraient pour l'un et l'autre un port de salut où viendraient se dissiper toutes les inquiétudes.

S'il arrive que ses inclinations ne présentent pas de motifs pour être repoussées par sa famille, alors s'accompliraient tous les désirs d'un père. Mais, avant de céder aux intentions de son fils, il lui fera connaître qu'il ne peut songer à s'établir et à obtenir quelque consistance dans le monde avant de s'être mis en possession d'un état honorable.

Le jour où un jeune homme commence à payer son tribut à la société, où il fait le premier pas dans la carrière qu'il doit suivre, ce jour est celui où un père sentira redoubler à son égard la plus tendre solli-

citude, et elle se montrera dans ses succès comme dans ses revers.

Dans ses succès, il craindra que trop de confiance l'abuse, qu'il prenne pour un véritable mérite ce qui devrait ne lui servir que d'encouragement, et que la tiédeur vienne remplacer en lui les efforts et le zèle, qui peuvent seuls le faire parvenir.

Dans ses revers, il calculera tous les effets qu'il peut en éprouver; il redoutera son découragement, les projets insensés qui pourraient en être la suite, les routes dangereuses dans lesquelles il s'engagerait.

Toutes ces craintes se conçoivent; mais la seule question à résoudre ici est de savoir si l'éducation que son fils a reçue a pris racine dans son cœur; si elle s'y est établie avec force. Alors, et seulement alors, toutes les craintes devront s'évanouir, tous les dangers cesser.

Il est très-possible qu'un jeune homme ne puisse pas parvenir à se faire distinguer dans l'état qu'il aurait voulu suivre; il y a de ces sortes de talents qu'on admire chez les autres sans parvenir à les imiter; mais il suffit qu'il présente dans le monde les fruits d'une bonne éducation pour ne pas y rester ignoré, et jouir de l'estime publique.

Un père n'a pas toujours le bonheur de voir se

préparer pour son fils un lien qui réunirait tous les souhaits qu'ils eussent pu former en commun. Eh! que de soins! que de prudence de sa part deviennent alors nécessaires!

Il s'étudiera à lui mettre sous les yeux tous les tableaux qui pourraient le conduire à l'accomplissement de ses vues; il lui décrira les égarements de la jeunesse et l'étendue des maux où ils peuvent conduire; il lui parlera des avantages qui résultent d'une inclination bien placée, des fruits qu'elle porte avec elle, et qui se répandent dans le sein des familles. Il lui fera remarquer enfin ces hommes qui vivent isolés sur la terre : on les voit quelquefois briller dans le monde, y répandre des lumières, agrandir le domaine des arts, et procurer à l'Etat des ressources fécondes. Ce sont là sans doute de précieux avantages; et pourtant, de quel véritable bonheur ces hommes peuvent-ils jouir quand ils n'ont pas connu celui d'être époux et pères?

Le souhait le plus important qu'il puisse former, dans l'union qu'il projette pour son fils, est que la personne qui lui serait destinée jouisse d'une éducation parfaite. Il ne verra dans la fortune qu'une considération secondaire; il ne l'a dédaignera pas sans doute, mais il saura que le plus grand de tous les malheurs

est de faire peu de cas de tous les avantages qui peuvent la remplacer; de ne voir qu'elle; de ne s'attacher qu'à elle; de se persuader que tout est conquis quand on l'a obtenue, et de sacrifier à sa cupidité le bonheur de son enfant.

Il ne faut pas croire que dans le nombre des jeunes personnes favorisées des dons de la fortune, et qui auraient même reçu dans leurs familles des exemples dangereux, il ne s'en trouvera pas qui se seront sauvées de ces épreuves funestes; cette consolation nous est encore réservée : je pense également que parmi celles dont les dispositions sembleraient devoir laisser de justes inquiétudes, on en verra qui seront ramenées à de meilleurs sentiments par la bonne conduite que tiendrait leur mari, et les marques d'affection qu'elles en recevraient : oui, je me ferai toujours un devoir de répéter que les femmes ne se perdent le plus souvent que par suite de nos fautes à leur égard.

Une considération à laquelle on ne s'arrête que fort rarement dans un établissement projeté, est celle qui se rapporte aux qualités des deux familles qui doivent se rapprocher entr'elles par les liens du mariage. On passe légèrement sur ce point quand de grands intérêts sont remplis, et pourtant combien ne voit-on

pas de familles dont la mésintelligence devient la cause du malheur des enfants ? Combien de jeunes ménages dont le bon accord en est troublé ?

Deux causes occasionneront principalement ces dissentions funestes : l'orgueil et la jalousie des parents.

L'orgueil, qui n'a cédé dans le cœur d'un père qu'à des vues d'intérêt pour son fils, ne tardera pas à se réveiller en lui, et à le rendre injuste envers une famille qu'il considère comme au dessous de la sienne : de là cette fierté qui blesse, et fait naître l'éloignement et fort souvent la haine.

C'est du sein d'une mère que partiront quelquefois les malheureux effets que la jalousie peut produire. Elle voudra retenir le cœur de sa fille ; elle souffrira du partage de ses affections, des premières caresses de ses enfants ; elle s'en fera craindre au lieu de s'en faire aimer.

On la verra exercer sur eux son empire, leur dicter des lois, les soumettre à ses caprices, les maintenir sous le joug de son autorité.

Je suis loin, sans doute, de vouloir comprendre un grand nombre de familles dans un pareil tableau. Mais par malheur il en existe pour lesquelles il est un miroir fidèle.

DERNIERS CONSEILS D'UN PÈRE EN SE SÉPARANT DE SON FILS.

Je vous ai conduit, mon fils, à l'époque où vous allez entrer dans le monde et devenir l'arbitre de vos destinées; je me suis appliqué à former votre cœur, à mettre en vous des sentiments d'où émaneront toutes les qualités désirables.

La philosophie, que la religion imprimera dans votre esprit, est celle qui fera votre bonheur constant; elle ne reposera pas sur ces efforts d'imagination qui mettent sans cesse l'esprit en lutte avec la raison; elle reposera sur la marche des temps, sur l'essence de l'homme, sur des faits qui ne changeront jamais.

Cette belle philosophie devient pour nous une source féconde qui se répand sur toutes les afflictions de la vie; il n'en est aucune sur laquelle elle ne vienne nous offrir des consolations abondantes.

Conservez donc les principes qui furent de ma part l'objet de tant de soins et d'efforts; garantissez-vous des maux qui pourraient être la suite d'une conduite irréfléchie; je n'en crains pas d'autres pour vous: et quant à ces fatalités auxquelles toutes les existences sont soumises, disposez-vous à les recevoir avec ré-

signation et courage; c'est sur ce point surtout qu'une philosophie éclairée vous rendra de précieux services.

Ne repoussez aucun des sentiments d'affection que l'on vous témoignerait dans le monde; mais sachez faire de sages distinctions : ne vous faites d'amis que parmi les personnes que vous jugeriez dignes de votre estime. Protégez le mérite, assistez le malheur, placez vos générosités où elles puissent produire d'heureux fruits.

Jouissez des plaisirs que la société nous offre : ce sont des fleurs destinées au bel âge; mais ne vous en rendez pas l'esclave, car dès ce moment ils deviendraient une passion que vous auriez à réprimer.

Un grand sujet de soulagement à vos occupations vous sera offert, mon fils; livrez-vous-y avec ardeur : si vous saviez de combien de charmes la littérature nous fait jouir! elle dissipe nos ennuis et nous fait oublier nos chagrins : elle entraîne notre imagination dans une immensité de richesse; elle déploie à nos yeux mille beautés qui nous attachent et nous captivent. Nous passons successivement du calme le plus doux à une foule d'impressions grandes et nobles : tout prend de la chaleur, de l'élévation et de l'ame dans un écrit tracé par une plume savante.

Efforcez-vous de plaire, sans afficher des préten-

tions qui transformeraient en ridicules vos plus belles qualités, et gardez-vous surtout d'offenser aucun amour-propre. Vous ne connaissez pas la profondeur d'une pareille blessure.

Ces brillantes possessions qui élèvent l'homme et le recommandent impérieusement à l'admiration publique, ont fait partie des préceptes de votre éducation ; mais l'amour du bien, mon fils, se sent et ne s'apprend pas.

Vous savez combien j'attache d'importance au choix que vous feriez d'une compagne : c'est l'acte le plus sérieux de votre vie ; il est destiné à vous faire jouir de félicités durables, ou à vous accabler sous la pesanteur de ses chaînes.

Je vous répète encore que je ne regarde pas indifféremment les avantages de la fortune : elle est la source de tout le bien que nous répandons autour de nous ; mais je la veux accompagnée de certaines perfections sans lesquelles elle perdrait tout son prix.

A côté d'une fortune minée par les effets de l'inconduite, on voit des aisances qui ne se faisaient pas remarquer autrefois, et qui ont cru à l'ombre de toutes les vertus privées. Attachez-vous à ce dernier tableau ; n'en détachez point vos regards.

Qu'il ne vous arrive pas, surtout, de vous laisser

entraîner dans le choix d'une femme par le seul éclat de sa beauté ; l'entretien pourrait en devenir ruineux. Prenez une femme qui soit née au milieu du bon ordre, qui sorte d'une famille recommandable par les qualités les plus essentielles.

Il faut espérer que les temps désastreux qui ont pesé sur notre patrie ne se renouvelleront pas ; nos lumières se sont augmentées des leçons que nous avons reçues, car nous avons été soumis à de terribles épreuves. Des commotions affreuses se sont fait généralement ressentir; elles nous ont assailli de toutes parts. Nous avons douté un instant que nous pussions être sauvés, et nos sécurités n'ont pu renaître que de l'excès de nos souffrances, de la conviction que nous avons acquise que des maux infinis peuvent résulter de l'abus des sentiments les plus généreux.

Que deviendrions-nous, hélas! si le fil qui lie toutes les existences entr'elles allait encore se rompre pour ne laisser apercevoir que la libre effervescence de toutes les passions !

Qui donc a pu donner à l'homme le droit de devenir un fléau pour la société, de s'élever contre la sûreté d'un état, de n'embrasser que des projets désastreux pour les intérêts d'une population entière,

et de nous replonger enfin dans des abîmes dont le souvenir fait horreur ?

Un Être suprême gouverne le monde, et s'il eût décidé dans sa haute justice qu'aucune distinction de fortune et de rang ne devait s'établir parmi les hommes, ses volontés sur ce point ne se seraient-elles pas fait connaître ? mais non, il sentait la nécessité que cette distinction existât. Il a réglé les diverses conditions dans lesquelles les hommes naîtraient ; et cet acte de sa toute-puissance est le plus grand chef-d'œuvre de la création.

Où devait régner le malaise et la détresse, il a établi d'immenses récompenses, en compensation des maux qu'il infligeait. Où devait régner la grandeur et l'aisance, il a fait connaître à la fois et les conditions dont il faisait dépendre ses bienfaits, et les châtiments qu'il réservait à leur inexécution.

Voilà l'ouvrage d'un Dieu : tous nos devoirs nous sont par lui distinctement tracés, et c'est en se conformant à ses préceptes que les hommes deviendront meilleurs, et rapprocheront entr'eux les distances qui les séparent.

Faibles mortels que nous sommes, pouvons-nous faire paraître assez de témérité pour vouloir substituer à des actes aussi éclatants de lumière et de sagesse,

les passions qui dévorent notre sein profane? On trafique aujourd'hui des dogmes les plus purs, des préceptes les plus sacrés; on remplace les sentiments les plus élevés par les doctrines les plus dangereuses; on s'annonce comme apôtre du christianisme en prêchant le désordre et les abus de la liberté.

J'ai pensé, mon fils, que des réflexions philosophiques et politiques, tirées des principaux faits de l'histoire, ne pouvaient qu'ajouter aux fruits de votre éducation, et je n'ai consulté que mon cœur dans une entreprise à laquelle je crains bien que mes forces n'aient pas répondu.

Vous verrez à quelle distance nous avons laissé de nous ces temps d'ignorance et de barbarie sous lesquels tant de malheureux ont vécu. Vous jugerez des progrès que nous avons faits dans la civilisation, les sciences et les arts; vous vous convaincrez que l'industrie a pris une étendue immense, et que la classe populaire a beaucoup gagné sous les auspices d'une saine philantropie. Mais, au milieu de tant de causes de satisfaction, vous aurez le chagrin d'observer qu'il existe encore beaucoup trop de personnes parmi nous qui concentrent à la fois en elles-mêmes, et les bienfaits du présent, et les vices du temps passé.

DES DEVOIRS DES PARENTS A L'ÉGARD DES JEUNES PERSONNES.

Quand la première éducation de sa fille est terminée, une mère doit s'attacher sans doute à lui faire sentir combien il est essentiel qu'elle entretienne les instructions et les talents qui lui ont été donnés : mais, un devoir plus sacré que tous les autres, c'est de lui donner des principes de vertu et de bonnes mœurs ; de lui faire désirer la possession de toutes les qualités qui honorent et embellissent la vie ; de l'instruire dans toutes les parties relatives au ménage, et de modérer en elle un goût très-commun chez les femmes, celui de la toilette et de la dépense : ce goût devient quelquefois une passion qui effraie pour l'avenir, et finit souvent par charmer les yeux au préjudice du cœur.

Cependant, il est à craindre que dans le nombre des jeunes femmes il ne s'en trouve qui soient fort éloignées de voir dans le retour de leur fille une cause de satisfaction. Attachées aux plaisirs du monde, elles n'ont pas toutes renoncé à l'encens qu'elles y reçoivent.

Des dispositions semblables les rendent difficilement propres à bien accomplir tous les devoirs de mère ;

elles sont trop occupées d'elles-mêmes pour l'être assez de leurs enfants ; les habitudes qu'elles ont prises écartent les soins qu'elles auraient à leur donner ; et qui sait si, dans le tourbillon du monde, leur cœur a conservé le repos, sans lequel il n'y a de leur part aucun bien à attendre.

Comment espérer que des femmes qui montrent tant de légèreté, tant d'amour pour les plaisirs, puissent prendre dans leur intérieur toutes les précautions que la raison et la sagesse indiquent ? comment croire qu'elles se composeront une société qui ne laisse aucune crainte, qu'elles n'y admettront que des amis sincères ?

Que d'attentions à prendre de la part d'une mère pour veiller à toutes les impressions auxquelles le cœur de sa fille demeure exposé ; pour placer en elle des sentiments qui la défendent de toutes attaques dangereuses ; pour lui faire connaître le véritable mérite qu'elle devra rechercher !

Ce mérite ne se trouvera pas toujours dans l'homme qui aura su lui plaire ; et c'est alors que l'on devra employer tous ses efforts à lui faire sentir que tous ces prestiges de l'imagination, ces illusions de bonheur, se perdent bientôt dans la marche des temps, dans les événements qu'il amène avec lui, et qu'il n'y a pas

de ménage qui puisse présenter un état parfait de sécurité, si à l'union des cœurs ne se joignait pas celle de toutes les vertus sociales.

Les exemples du monde ne manqueront pas pour lui faire voir ce que sont devenues tant de passions ardentes qui n'ont eu que des feux passagers; pour lui faire contempler cette foule de victimes qui avaient pris quelques démonstrations d'amour pour des flammes constantes. Elle verra ce que la désunion des ménages peut prodnire dans le monde. Elle verra des mères de famille traîner après elles de malheureuses créatures qui souffrent dès leur naissance des désordres de leurs parents.

Mais rentrons encore une fois dans le cercle des familles qui ne font distinguer en elles que des qualités recommandables, et voyons un père et une mère unir leurs efforts dans les soins qu'ils porteraient à l'établissement de leur fille.

Les considérations qui les auraient dirigées à l'égard de leur fils ne seraient point ici les mêmes, car les positions sont bien différentes. Des parents seront rarement séparés de leur fils; sa seule volonté suffira pour le rapprocher d'eux : son cœur sera seul engagé; sa liberté lui restera tout entière. Or, est-ce là le sort d'une femme ?

C'est une pensée bien sérieuse que celle de se dire à soi-même : je vais me séparer de ma fille, et la mettre au pouvoir d'un étranger, peut-être pour son malheur. Il y a des pères qui sont nés avec des dispositions à ne pouvoir jamais supporter les injustices ou les outrages qu'un indigne époux ferait subir à leur fille chérie, et qui, dans l'excès de leur douleur, ne répondraient pas d'eux-mêmes. Je conçois ce sentiment.

Cependant, ne voit-on pas tous les jours des parents passer, avec une légèreté inexcusable, sur les qualités qu'ils devraient rechercher avant tout, quand il s'agit du mariage de leur fille ? Ne les voit-on pas combattre dans leur esprit toutes les considérations qui leur seraient inspirées par la raison et la sagesse, et rendre enfin leurs enfants victimes de leurs vues intéressées ?

Heureux ceux qui sentiront profondément toute l'étendue de leurs devoirs sur un point aussi important. Ils feront naître par leurs soins des ménages unis et prospères ; car ils ne se laisseront pas entraîner à l'intérêt et à l'orgueil : ils choisiront un gendre qui puisse être à la fois leur fils et leur ami ; ils compteront ses titres par ses qualités, et sans lui demander une fortune faite, ils se contenteront de

tous les moyens qu'il aurait de pouvoir l'acquérir.

C'est ainsi que les devoirs d'un père et d'une mère se trouveront remplis ; c'est ainsi qu'ils seront heureux eux-mêmes du bonheur de leur enfant.

UN MOT SUR L'HOMME AU DÉCLIN DE LA VIE.

L'âge conduit l'homme à une époque où les passions se calment, où le jugement et la raison s'emparent de tout son être. Il sent alors qu'il va expier ses erreurs passées, et il est effrayé de ses souvenirs. La nature rétrograde en lui : ses facultés s'affaissent, son esprit s'affaiblit, chaque jour ajoute à ses pertes, et lui fait voir de plus près le terme de son existence.

C'est dans ce moment qu'il recueillera ce qui lui reste encore de forces pour essayer de rétablir l'ordre dans ses pensées, de rattacher chaque effet à sa véritable cause.

Après être descendu dans les abîmes de sa conscience, après avoir reporté ses regards sur les méfaits d'une vie licencieuse et s'être jugé lui-même, combien de leçons utiles ne retirera-t-il pas du souvenir des temps au milieu desquels il aura vécu ! Que de réflexions à faire et sur les hommes et sur les

choses ! que de beaux caractères, que de génies à admirer ! Que de hauts faits qui ont répandu leur éclat dans le monde ! mais à côté d'un pareil tableau, que d'attentats affreux ! que de vices et d'infamies !

Il frémira en se rappelant ces temps où les crimes étaient sans frein, où les plus effroyables passions se montraient au grand jour, où l'on voyait la cruauté se décorer de tous les attributs qui donnent force à la justice, où les sentiments les plus élevés et les cœurs les plus purs ne trouvaient pas de retraite pour s'établir en sûreté.

Plongé dans la douleur, il sera subitement sorti de cet état de souffrance, pour n'apercevoir autour de lui que des apprêts de guerre. Il aura vu la liberté perdre le fruit de tout le sang qu'elle avait fait répandre, et le despotisme seul rétablir le bon ordre ; il aura vu le plus grand guerrier de l'Europe, arraché au faîte de la gloire et du pouvoir, emporter dans l'exil le seul bien qui lui restât, le souvenir de ses triomphes passés.

Il aura vu enfin le sceptre des rois échapper à des mains inhabiles, et le trône s'écrouler, entraînant dans sa chûte la ruine des plus belles existences.

Un pareil tableau ne rappelle-t-il pas malgré soi à de profondes réflexions ! et peut-on ne pas y voir

la preuve certaine qu'il n'y a de bonheur assuré que celui que l'on tient de soi-même, celui que l'on puise dans les principes consolants de la religion !

Ses bienfaits sont à l'abri de tous les caprices du sort ; aucun privilége ne s'y exerce, chacun y a les mêmes droits.

En réfléchissant à la sublimité des préceptes que cette religion renferme, on se demandera où est l'éducation des hommes qui pourrait la remplacer. Suivez la jeunesse au sortir de l'enfance, accompagnez-la à son entrée dans le monde, remarquez les développements de son esprit, les diverses impressions qui se font sentir en elle : chaque mouvement qui s'échappera de son cœur, en opposition aux préceptes de la religion, sera une erreur fatale dont les progrès pourront devenir effrayants ; il n'existera plus qu'un combat continuel entre ce qu'elle sera et ce qu'elle devrait être.

Les effets que produit l'irréligion sur le reste de la société sont assez connus. Sans doute, il existe des personnes qui font exception sur ce point : mais combien en est-il qui sachent à quelles fins elles ont été créées ; qui se soient arrêtées à la plus haute de toutes les réflexions, à celle qui tend à rendre sensible à notre esprit la différence que nous devons établir

en nous-mêmes entre les intérêts du ciel et les intérêts de la terre.

Les intérêts de la terre remplissent seuls tous les instants de notre vie : ce sentiment, qui nous éloigne de l'avenir pour nous attacher au présent, s'associe à toutes nos actions, et à travers cette enveloppe terrestre dans laquelle notre ame est retenue, à peine se forme-t-il une issue d'où s'échappe une seule pensée pour arriver à l'Éternel.

Mais il faut dire aussi que bien des causes se réunissent pour enchaîner notre esprit dans ce séjour de misère.

Embarras sur nos moyens d'existence, ambition qui ne laisse aucun instant de repos, dissipations, vanités et plaisirs qui plongent nos sens dans un égarement continuel.

D'un autre côté, renversement de fortune, malheurs inattendus, preuves d'ingratitude et souvent d'injustice. Enfin, chagrins amers, pertes sensibles qui dévorent nos cœurs.

Oui, voilà comment nous vivons, et comment un trop grand nombre d'entre nous arrivent à la tombe, en laissant encore à cette même terre leur dernier regret et leur dernier soupir.

DE LA FOI DÉMONTRÉE, ET DES MALHEURS ATTACHÉS A L'INCRÉDULITÉ.

Hommes incrédules à qui je m'adresse, dites-moi à quoi vous tenez sur la terre, et quels sont les liens que vous entendez conserver avec la société ?

Êtes-vous destinés à ne vivre que pour vous seuls? à renoncer à une compagne de votre choix, qui partagerait avec vous toutes les chances de la vie; à vous séparer à jamais de ce sentiment paternel dont les douceurs ne peuvent se définir; ce sentiment qui calme tant de soucis et donne à l'ame une si grande élévation !

S'il en est ainsi, vous êtes les maîtres d'affronter tous les maux que vous assumerez sur votre tête; ils ne retomberont que sur vous : mais, si vous ne prétendez pas vous priver de tous les charmes attachés à la position que je viens de décrire, réfléchissez profondément à tous les dangers de l'incrédulité.

Sur quel fonds ferez-vous reposer dans votre ménage votre bonheur, et plus encore, celui de tous les êtres que vous auriez associés à votre sort ?

Vos passions demeureront sans frein; les écarts les plus dangereux ne rencontreront en vous qu'une

faible opposition ; vous ne les combattrez qu'avec des armes inégales ; vos résolutions les plus sages ne proviendront jamais d'un sentiment assez impérieux pour les faire triompher.

Quelle démonstration essentielle vos enfants pourront-ils recevoir de vous si vous ne remontez pas pour les instruire à la source de toutes les vérités ? et d'où partirez-vous enfin pour établir dans leur esprit les principes d'une saine philosophie ?

Je veux croire que sous le rapport de la littérature et des sciences, des mérites reconnus puissent devenir pour eux le fruit de vos efforts et de vos capacités ; mais sont-ce là les seuls biens qu'ils doivent attendre de vous ; et n'aurez-vous rien à faire pour former leur cœur à la vertu, qui peut seule assurer le bonheur de leur vie ?

Ces hautes qualités, si éminemment recommandables dans le monde, n'auront été pour vous que des sujets stériles ; car vous êtes hors de l'enceinte où elles peuvent acquérir de la solidité.

Cependant l'instant arrivera où vous serez effrayé de vous-même ; où vous ressentirez les douloureuses atteintes de cet aveuglement funeste que vous aurez exposé aux yeux de vos enfants. Ces sublimes leçons, que la religion renferme, n'auront pas passé dans leur

cœur pour y laisser ces impressions salutaires que les premiers feux de l'âge peuvent bien amortir, mais qui conservent un principe de vie qui ne périt jamais.

Ils s'élanceront dans le monde en y portant le germe de leur destruction ; ils ne seront pas pénétrés de ce devoir filial qui fait toute la sécurité des pères de famille. Leur cœur ne restera pas inaccessible sans doute aux impressions de la nature; mais cette humble soumission, cette crainte de déplaire, ce respect attaché à l'autorité d'un père, tiennent à un sentiment qu'ils n'auront pas connu.

Que l'on approfondisse bien cette fatale pensée, que l'homme n'est plus rien quand il a cessé de vivre, et l'on verra que l'*incrédulité sur notre avenir* encourage tous les forfaits qui se commettent sur la terre ; que le criminel, en n'apercevant d'autres craintes que celle de la mort, l'affronte aveuglément, et que c'est encore cette pensée funeste qui dans tous les états et toutes les conditions s'empare de l'esprit de l'homme que de grands revers accablent, pour le porter à sa destruction.

Voilà des faits que chaque jour ramène sous nos yeux; mais ce n'est pas tout, hommes incrédules, il est d'autres lumières encore dont vous avez détourné vos regards.

Vous n'avez pas réfléchi que sans l'immortalité de l'ame, sans la foi en une vie nouvelle, toutes les bases sur lesquelles la société repose, restent sans consistance ; que l'édifice social ne peut tirer sa force que de la divinité même, et que cette divinité serait dépossédée de sa puissance, si l'avenir de l'homme en était retranché.

Avec une pareille opinion, vous dépouilleriez le mérite et la vertu de leur plus précieuse récompense ; vous nous ôteriez les seules consolations de la vie ; vous placeriez le crime à l'égal du bienfait ; toutes les vertus disparaîtraient, et l'iniquité seule régnerait sur la terre.

Il en résulterait que l'homme qui ne se serait montré au milieu de nous que pour y être un sujet d'effroi ; qui aurait signalé sa vie par les plus affreux attentats, et que les poursuites de la justice n'auraient jamais atteint ; que cet homme verrait arriver sa dernière heure avec autant de calme que le juste qui n'aurait vécu que pour le bien de l'humanité.

Je demanderai encore à ces hommes qui ont rompu avec tous les sentiments religieux ; qui considèrent le dernier sommeil comme étant de toute éternité ; qui se persuadent que lorsque leurs yeux ne s'ouvriront

plus à la lumière, ce qui donnait à leur être la pensée et l'intelligence aura cessé d'exister, je leur demanderai quelle idée ils peuvent se former alors de cette alliance miraculeuse de nos facultés intellectuelles et de notre organisation physique ; de cette masse de prodiges que toutes leurs capacités ne sauraient définir, et dont leurs sens sont frappés. Je leur demanderai pourquoi ces contrastes et ces inégalités dans la destinée des hommes sur la terre ; si la justice d'un pouvoir suprême, dont on ne peut nier l'existence nécessaire, n'assurait aux malheureux des biens d'un assez haut prix dans l'avenir pour leur faire supporter les souffrances de la vie ?

Voilà cette grande œuvre qui lie tous les hommes entr'eux, qui répare les rigueurs du sort, et maintient l'union et la paix dans le monde.

Descendez dans la profondeur de vos pensées ; interrogez votre conscience, et faites-nous connaître où pourrait, en dehors de la foi qui répare tout, se trouver la justice du créateur entre deux existences, dont l'une n'aurait paru au milieu de nous que pour y endurer des privations et des misères, quand l'autre nagerait au sein de l'abondance.

L'argument auquel les incrédules semblent s'at-

tacher davantage se fonde sur ce qu'il y aurait un extrême aveuglement de croire à un Être suprême dont la profonde équité est le plus bel attribut, quand on voit tous les jours le vice comblé des bienfaits de la terre et les vrais mérites délaissés.

Ils ne savent donc pas ces hommes que tous les biens que nous avons justement droit d'ambitionner dans la vie ne sont pas des promesses qui nous aient été faites ; que les malheurs auxquels nous sommes individuellement exposés tiennent souvent à de hautes conceptions qui passent toutes nos intelligences ; que ces faveurs, abandonnées momentanément à certains êtres, ne sont pas toujours une preuve de bienfaits à leur égard, et que l'on voit souvent bien des hommes dont les plus grands malheurs n'ont daté que de leurs hautes prospérités.

Hommes incrédules, le temps ne vous a pas encore éprouvés ; vous n'avez choisi pour guise que l'ardeur de vos passions, le délire de vos pensées ; il n'est pas arrivé ce temps où, vaincus par vos propres faiblesses, vous vous sentirez éclairés par une heureuse lumière, où vous comprendrez enfin que cette partie spirituelle par laquelle Dieu s'est plu à faire briller en sa créature les plus grandes œuvres de sa puissance, ne peut pas se confondre à l'heure de la mort avec ce

reste inanimé de nous-même qui n'est plus réservé qu'à servir de pâture aux insectes de la terre; et que tout ce qui constituait la grandeur de notre être retournera vers son auteur !.....

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉDUCATION

MORALE ET POLITIQUE

DE L'HOMME.

SECONDE PARTIE.

SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE.

En parcourant l'histoire, je me suis presque exclusivement attaché à la vie des princes qui se sont le plus rapprochés de nos jours; et c'est du règne d'Henri IV que j'ai daté pour donner plus d'extension à mon sujet.

Il ne suffit pas qu'un père emploie tous ses efforts pour orner l'esprit de son fils, pour former son cœur, et l'enrichir de tous les dons que la tendresse paternelle prodigue à ses enfants; il faut qu'il s'at-

tache à ne mettre en lui que des opinions qui résultent d'un jugement sain, et qu'il puisse répandre avec sécurité dans le monde.

Il faut qu'il lui fasse connaître le prix d'une philosophie éclairée, qu'il s'efforce de le prévenir contre ces sortes d'entraînements qui naissent des transports d'une imagination ardente ; il faut qu'il le pénètre de tous les maux qui pourraient en résulter.

Sans doute nous pouvons avoir encore d'honorables tâches à remplir ; mais c'est en descendant en nous-mêmes, pour y rechercher la saineté de nos principes, la sagesse de nos vues ; c'est en nous armant du flambeau de la raison et de la vérité, que nous pourrons marcher vers le bien.

Un père rappellera à son fils ces temps qui sont encore bien près de nous, ces temps de désolation où notre esprit ne se reportait que sur des pensées déchirantes, et dont le tableau ne vient s'offrir à nos yeux que pour mieux nous convaincre aujourd'hui de tout le prix que nous devons mettre à la consolidation de toutes nos sécurités.

Ses instructions n'auront pas pour objet d'embrasser tous les faits que l'histoire renferme, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours. Ce n'est pas comme historien qu'il prétend l'instruire : ses

vues se borneront à lui faire reconnaître les pas immenses que nous avons fait dans la civilisation, les sciences, les arts ; les illustrations en tout genre dont nous avons enrichi l'histoire ; enfin, les événements les plus susceptibles d'entraîner à de sérieuses réflexions.

En remontant aux derniers siècles qui se sont rapprochés de notre ère, il lui fera voir ce qu'est devenue une grande nation qui donna des lois au monde, qui enfanta tant de prodiges, qui se couvrit de tant de gloire, un peuple qui a vu naître de si grands hommes, qui a produit de si beaux génies.

Il le convaincra que les plus grandes vertus ne restent pas toujours inattaquables aux impressions du vice, à l'effervescence de nos passions, et que le moment peut arriver où le torrent qui aurait été contenu en nous-mêmes, en débordant sur tous les points, ne laisserait plus apercevoir que l'homme à découvert.

Les premiers siècles de l'empire romain ont fourni à l'histoire des caractères admirables : mais quels fruits ont produit ces vertus austères, ce désintéressement dans toutes les actions, cet orgueil qui n'existait que pour l'illustration de la patrie ? Tant de perfections ont cédé aux faiblesses de l'humanité, aux ascendants de la nature. C'est ainsi que Rome a succombé ; que

les peuples sont tombés sous une verge de fer; qu'ils se sont divisés ensuite, et que l'empire s'est écroulé.

Sur un autre point, et aux mêmes époques, un père retracera à son fils cette révolution mémorable qui se fit jour dans un si grand nombre d'esprits; la naissance du Christ dissipant les erreurs du paganisme; les merveilles opérées à sa mort; des chrétiens au milieu de l'empire, et cependant, ces chrétiens restés soumis, respectueux, fidèles à leur prince, continuant à exposer leurs jours pour le défendre, à braver les dangers pour ajouter de nouveaux lauriers à sa gloire. Il lui fera voir ces hommes que leur haute valeur venait d'illustrer dans les camps ne rentrer dans leurs foyers que pour faire au triomphe de la foi le sacrifice d'un sang que les combats avaient épargné.

Ce n'étaient pas des hommes ordinaires ceux qui donnèrent alors de si grands exemples au monde. Tout ce que nous pouvons réunir en nous de sciences et de lumières profondes ornait leur esprit. La religion s'était établie en eux par l'effet de ce sentiment divin qu'elle seule a le mérite d'inspirer, et qui fait briller la vertu au milieu des supplices.

Dans les premiers règnes qui ont suivi la décadence de Rome et la dissolution de l'empire, on observe à peine quelques vertus perdues dans une nuée d'effro-

yables attentats. On voit des fils conspirant contre leur père, se disputant ses dépouilles, et ne conservant souvent entr'eux des liens qui leur étaient communs, que l'ambition, la haine et la vengeance; on voit une foule de souverains dont le plus grand nombre périssait misérablement, ayant à peine le temps de faire l'essai d'une couronne qui servait d'apprêt à leur tombeau. On voit enfin des épouses sanguinaires, des mères dénaturées : Frédegonde et Brunehaut, dont les noms resteront à l'histoire pour effrayer le monde.

Quelques règnes vinrent calmer alors les souffrances de l'humanité. Charlemagne et saint Louis parurent sur la terre, et avec eux prirent place sur le trône la religion et les vertus.

Le premier, en augmentant ses états, mit sa principale gloire à faire des chrétiens, et assurer partout le triomphe de la religion : il donna l'exemple des vertus qui lui servent d'apanage, il fut dans son royaume le premier gardien de la foi, il établit des écoles, et voulut que le pauvre connût l'étendue des bienfaits promis à ses souffrances.

Saint Louis eut toutes les qualités qui font l'homme de bien : il fut juste, bienfaisant, intrépide dans les combats : il mit la religion au dessus de tous les dons

de la terre ; et, tout en reconnaissant les droits des chefs de l'église, il ne souffrit jamais de leur part le plus léger empiètement sur les priviléges de sa couronne.

Il est de ces événements qui déchirent le cœur, que les siècles perpétuent, et qu'un père ne doit pas laisser ignorer à son fils.

C'est en 1282, sous le règne de Philippe III, successeur de saint Louis, qu'eurent lieu en Sicile ces horribles assassinats connus sous le nom de *Vêpres siciliennes,* et qui n'y laissèrent pas une seule famille de Français.

On conçoit la résolution que prend un misérable de commettre un grand crime ; mais voir une population entière mûrir le projet d'en assassiner une autre, et cela avec le caractère de la férocité la plus réfléchie, voilà ce qui ne peut tenir qu'à un siècle d'ignorance et de barbarie.

Un autre événement, qui diffère peu en cruauté de celui que je viens de décrire, est le procès et la mort des Templiers sous Philippe-le-Bel, successeur de Philippe III.

C'est par des aveux arrachés à la torture qu'on les conduisit au bûcher ; encore si ce genre de mort n'eut été à leur égard que la juste application de la rigueur

des lois ; si la culpabilité de ces malheureux eût reposé sur des preuves incontestables, mais l'histoire nous apprend qu'en même temps qu'un tribunal prononçait leur condamnation, un autre déclarait leur innocence, et que le désir de s'emparer de leurs richesses provoqua seul leur anéantissement.

Je veux croire que la conduite des Templiers ne fut pas sans reproches ; mais où trouvera-t-on une mort semblable à la leur ? une résignation plus sainte ? un dévoûment plus admirable ? Où trouvera-t-on un exemple qui puisse mieux prouver que les feux sacrés dont l'esprit de l'homme se sentirait animé peuvent braver tous les feux de la terre ?

On les entendait adresser à l'Éternel des hymnes qui s'élevaient au milieu d'un tourbillon de flamme. Le roi signa leur grâce ; mais il n'était plus temps : les chants avaient cessé.

Aucun repos n'existait alors pour les peuples ; un règne succédait rarement à un état de paix, et au milieu des massacres et des ravages que la discorde traînait à sa suite, on voyait se montrer sur la scène des guerriers qui marchaient à l'immortalité. C'est ainsi que fut laissé à l'histoire le nom de *Duguesclin*, grand connétable de France sous Charles V, et qui était l'ennemi le plus redoutable qu'eussent les Anglais.

Il périt devant une place forte qu'ils occupaient et qu'il avait réduit à se soumettre à une époque indiquée, dans le cas où elle n'eut pas été secourue. Les conditions établies furent loyalement exécutées ; et les clefs de la forteresse, déposées sur le cercueil de ce grand homme, attestèrent au monde que les lauriers qui pourraient le plus illustrer le cours de notre vie ne servent quelquefois que de derniers trophées à nos restes inanimés.

Ce sont là de ces faits historiques dont un père devra s'attacher à orner la mémoire de son fils.

Sous Charles VII parut cette héroïne dont les succès éclatants passeront toujours toutes les conceptions. La raison combattra vainement des faits que l'évidence atteste, et dont l'histoire s'est emparée.

Tout le monde sait que Jeanne d'Arc, née de parents pauvres et sans illustration, vivait avec eux dans la plus humble retraite, lorsqu'elle crut à des inspirations qui acquirent sur son esprit un tel degré de force, qu'elle ne put les renfermer plus long-temps en elle-même.

Sa constance opiniâtre dans le dessein qu'elle avait formé d'être présentée à Charles VII, les explications dans lesquelles elle entra lorsqu'elle fut admise en sa présence, ses réponses aux questions qui lui furent

adressées, ses révélations concernant des faits que ce prince n'avait confiés à personne; enfin, son air d'assurance dans toutes les promesses qu'elle lui fit, furent les causes qui déterminèrent Charles VII à lui donner le commandement de ses troupes.

Elle devait faire lever le blocus d'Orléans, que les Anglais tenaient assiégé; les repousser des places importantes qui étaient en leur pouvoir, et conduire son prince à Reims pour le faire sacrer.

Voilà les engagements qu'elle avait pris, et qui étaient bien faits pour fixer l'attention de Charles VII dans la position désespérée où il était placé.

Or, qu'arriva-t-il? Que ces brillantes promesses furent parfaitement accomplies, Orléans délivré, les Anglais vaincus sur tous les points où leurs armes se faisaient craindre, le roi sacré à Reims entouré de son armée; et cependant, après tant de hauts faits, Jeanne d'Arc abandonnée, laissée sans défense au milieu des combats, Jeanne d'Arc fut vendue par des Français à ces mêmes Anglais dont elle avait été la terreur.

Voilà ce que nous ont fait voir les temps passés, et ce que nous mettrons sous les yeux de nos enfants, afin qu'ils apprennent jusqu'où peut aller l'ingratitude et la férocité des hommes; afin qu'ils compatissent avec nous sur le sort d'une malheureuse victime que

servons notre prince et l'état avec le même zèle ; instruisons nos enfants dans les mêmes vertus, et que nos bras confondus s'élèvent vers le ciel pour lui porter à la fois nos hommages et nos vœux.

Les progrès que firent les nouvelles doctrines ne furent pas long-temps à s'étendre. Le chef de l'église perdait chaque jour de son autorité ; les effets d'une pareille désunion se faisaient principalement sentir en Angleterre ; le sang coulait sur tous les points.

Henri VIII, qui y régnait alors, fit tous ses efforts pour augmenter la gravité des maux que nous commencions à ressentir : il désirait faire du protestantisme un lien entre les deux nations ; il voulait le faire triompher au sein de notre patrie, et c'est à cette occasion que François Ier., qui avait succédé à Louis XII, lui fit cette belle réponse : *Amis jusqu'à l'autel.*

Cependant, la mémoire de François Ier. ne sortira pas pure de cette lutte sanglante. C'est par ses ordres que furent dressés des échafauds et des bûchers : mais l'Angleterre nageait dans le sang de ses peuples quand nous ne faisions encore qu'un apprentissage dans tous les genres de cruautés auxquelles nous devions arriver un jour.

Calvin parut alors sur la scène. Nouveau sectaire, il vint y apporter de nouveaux brandons de discorde.

Ses doctrines ne différaient de celles de Luther que pour s'éloigner davantage des dogmes du catholicisme : ce n'était plus qu'une confusion d'aveuglement et de rage ; des deux côtés les fureurs étaient égales : on songeait moins aux conquêtes à faire dans le monde qu'à celle des opinions qu'on cherchait à rallier aux siennes, afin de les armer et de les précipiter au milieu des combats.

Un seul mot de sagesse de la part des gouvernants eut suffi pour pacifier la terre : mais il était écrit que nous devions souffrir encore pour expier nos fatales erreurs.

François Ier. possédait des qualités qui le rendirent cher à son peuple, et la nation entière eût voulu contribuer à le racheter des mains des impériaux après la bataille de Pavie. Comptant peu de succès dans les guerres qu'il avait à soutenir, il perdait les batailles, mais il conservait l'honneur. Confiant et loyal, ses qualités lui devinrent plus d'une fois funestes, ayant constamment à se mesurer avec Charles-Quint, un des plus grands capitaines de son siècle, mais à qui l'on peut reprocher d'avoir souvent sacrifié au désir des conquêtes, des sentiments qui eussent dû paraître d'un bien plus haut prix à ses yeux.

Les sciences et les lettres, aussi peu connues que

cultivées dans des temps où toute la gloire était dans les armes, reçurent leur premier berceau des mains de François Ier.

Sous Henri II, successeur de ce prince, les persécutions ne se ralentirent pas ; les bûchers continuaient à consumer de nouvelles victimes. On confisquait les biens, on admettait toutes sortes de dénonciations ; il n'y avait pas de mesures prises qui ne tendissent à démontrer quels étaient alors l'ignorance, le fanatisme et la barbarie des hommes.

On aime à retrouver dans les annales de ce temps un nom toujours célèbre dans la magistrature, un Séguier avocat-général, qui, après s'être élevé contre un projet d'inquisition dont les effets eussent été de provoquer plus d'acharnement et de cruauté contre les religionnaires, annonça, en présence du roi, que le bon exemple des pasteurs de l'église opérerait plus de conversions que n'en feraient obtenir les tortures, demanda qu'il fut enjoint aux évêques de quitter la capitale pour aller habiter au milieu de leur troupeau, et osa plus encore, en s'adressant à son prince, et en l'engageant à renoncer lui-même au projet de rendre un édit qui serait bientôt arrosé du sang de ses plus fidèles sujets.

L'abdication de Charles-Quint, pendant le règne

de Henri II, est un de ces événements qui doivent prendre place dans l'histoire, et fournir à notre esprit de sérieuses réflexions.

Charles-Quint était alors dans l'Europe le souverain dont les armes étaient le plus à redouter : il n'avait pas de désirs à former pour la consolidation de sa puissance et pour la jouissance paisible des dons immenses qui étaient devenus son partage ; et pourtant, il abdiqua l'empire.

Il est donc vrai que, dans la durée de l'existence de l'homme ; il peut arriver un moment où, reconnaissant le vide qui l'entoure, réfléchissant sur le néant qui le poursuit, et n'apercevant dans les jouissances terrestres que des biens prêts à lui échapper, il ne songe qu'à se réconcilier avec lui-même au prix des plus grands sacrifices.

Les lumières de la foi viennent pénétrer dans le cœur d'un grand prince ; il s'étudie profondément ; il reconnaît dans le plus grand nombre de ses actions, *cruauté*, *injustice* et *cupidité ;* il n'aperçoit de loyauté dans aucune de ses promesses. Effrayé de lui-même, il croit sentir la mort qui s'approche ; il croit voir la main de Dieu s'apesantir sur lui. Ses seuls remords lui restent : ils peuvent le sauver, et le sacrifice qu'il fait de sa couronne ne lui paraissant

qu'une légère expiation de toutes les erreurs qui pèsent sur sa conscience, il va s'enterrer tout vivant à un âge où la nature lui promettait encore de beaux jours.

Voilà, dira un père à son fils, le plus grand exemple qui puisse être donné de l'empire de la religion sur l'esprit de l'homme.

Le règne de François II, successeur de Henri II, ne peut avoir de renommée que par le rôle qu'y ont joué deux personnages de bien sinistre mémoire.

La fierté, et plus encore l'ambition, qui ramène tout à l'intérêt, sont de grands défauts, sans doute, dans l'homme d'état qui dispose du pouvoir; mais les maux qui sont la suite de sa conduite irréfléchie ne sont pas d'une moins grande importance.

On le voit se méprendre sur l'emploi qu'il doit faire de son autorité; ne pas savoir juger du mérite des hommes qui, par leurs hautes lumières, ont droit à sa confiance; on le voit mesurer son estime pour eux à leur docilité, à leur adulation, à leur souplesse servile, bien plus qu'à cette opposition franche et loyale qui ne sait pas déguiser la vérité.

Voilà en quoi les Guise ont commis de grandes fautes.

Les religionnaires, autrement dit les prétendus

réformés dont le nombre ne faisait que s'accroître, tombèrent sous leurs coups, et l'on voyait toujours les mêmes vengeances s'exercer par les mêmes cruautés. Les grands mécontentements que les Guise occasionnaient autour d'eux amenèrent dans les armées du roi autant de défections que les opinions religieuses pouvaient en produire : c'est ainsi qu'un prince issu d'une de nos premières tiges, le prince de Condé, abandonna nos rangs pour aller s'unir aux Coligni.

Il n'y avait eu aucun ensemble de la part des confédérés : ils n'avaient pas encore d'armées ; ils en rassemblèrent une, lui donnèrent des chefs, et se lièrent par un serment de fidélité.

C'est alors que l'on vit les Guise s'efforcer de triompher des attaques qu'ils savaient n'être dirigées que contr'eux.

Tout le monde a entendu parler de la conjuration d'Amboise, et personne n'ignore que le sang qui inondait la ville n'ayant pu suffire à l'excès des vengeances, les eaux de la Loire reçurent dans leur cours les victimes dont la terre se trouvait surchargée.

Le prince de Condé ne dut, au milieu de tant d'horreurs, la conservation de ses jours qu'à la mort précipitée de François II, trop jeune encore pour que

sa mémoire dût rester souillée de tous les crimes que son règne avait produits.

Après avoir marché de forfaits en forfaits, nous arrivons à ceux qui n'eurent jamais d'exemple.

Comment tracer l'effroyable tableau de la *Saint-Barthélemy!* De quelles expressions pourrais-je me servir pour rendre ma plume l'interprête de mes pensées!

Les premières intrigues sous un prince à peine sorti de l'enfance, eurent pour but de s'emparer du pouvoir, et ce fut à Catherine de Médicis, mère de Charles IX, que ce pouvoir fut confié.

Cette princesse ne possédait aucune de ces hautes qualités qui, dans la disposition où se trouvaient les esprits, eussent pu la mettre à même de supporter un aussi pesant fardeau. Elle s'était raccommodée avec les princes du sang et les grands du royaume, afin de rattacher à la couronne les bras qui s'en étaient séparés, et cette mesure sage doit trouver ici sa place : mais il fallait en elle des sentiments qui l'eussent placée au dessus de toute influence étrangère; des sentiments qu'elle eût su faire respecter, et qui fussent devenus la terreur de ces consciences criminelles qui ne s'abreuvaient que de sang.

Les Guise tenaient à sa famille : ils s'étaient élevés

par son crédit, et leur dernière disgrace n'était qu'une trêve accordée à l'humanité souffrante.

Des réconciliations feintes, des trahisons dans l'état, des étrangers appelés à venger nos querelles et à partager nos ruines; des dispositions d'hostilités effrayantes, partout la guerre civile et toutes ses fureurs : voilà la position dans laquelle se trouvait la France.

Le duc de Guise ne jouit pas long-temps de la toute-puissance qu'il était parvenu à ressaisir; il périt sous les coups d'un assassin.

Cet homme, que tant de brillantes qualités pouvaient faire distinguer, les effaça toutes par une ambition hors de toute mesure. Il avait contribué à armer les bras les uns contre les autres, à diviser les familles, à affaiblir la couronne de son prince; il avait réuni au soutien de sa propre cause des soldats qui n'étaient pas français; il avait ordonné de sang-froid les plus affreux massacres, et cependant cet homme sut mourir dans des sentiments d'élévation qui surpassaient tous ceux dont il nous laissait le souvenir après lui.

On a paru vouloir justifier la mémoire du duc de Guise, justifier toutes les atrocités qu'il avait commises, en les attribuant à une pieuse ferveur qui n'avait

d'autre but que le triomphe de la religion. Hélas ! quelle ferveur que celle qui prend ses holocaustes dans les assassinats !

Plus le temps marchait, plus on voyait la mésintelligence augmenter, les désordres s'accroître, et l'horizon se charger. On apercevait par intervalles quelques lueurs auxquelles on eût aimé à rattacher ses espérances; mais les germes de division avaient pris trop de force, et la racine en était trop profondément établie dans les cœurs, pour que la raison pût les en détacher. C'est ainsi que les premiers chefs des deux armées ne se donnaient le baiser de paix que pour faire bientôt paraître avec plus d'emportement leur nouvelle rupture. On avait la douleur de voir deux camps de Français se montrer en présence, et à la force des armes se joignait une violence dans les opinions, qui donnait à cette guerre un caractère épouvantable.

Cependant le mariage de Charles IX parut servir de motif à une réconciliation générale. Les deux armées avaient scellé leur traité d'union : des alliances vinrent confondre le sang des premières familles que des opinions différentes avaient tenu jusqu'alors éloignées. Le rapprochement du roi à l'égard des principaux chefs des confédérés, le partage commun

des plaisirs entre la jeunesse des deux partis : toutes ces considérations semblaient donner des gages assurés au maintien de la paix, à l'oubli du passé, et pourtant ce bonheur n'était qu'un songe.

Malheureuse France, quel voile lugubre se préparait à couvrir toute l'étendue de ton sol! Il n'y a pas de détails à donner sur la Saint-Barthélemy : les pages de l'histoire en sont encore sanglantes ; mais que de réflexions à faire ?

Des hommes que la confiance avait désarmés, qui croyaient à l'honneur et à la foi jurée, se livraient aux douceurs du repos, quand le crime veillait autour d'eux, quand des cœurs qui semblaient leur avoir été ouverts ne respiraient que trahison et carnage.

Misérables, qui osiez concevoir de pareils forfaits, connaissiez-vous bien ces hommes que vous alliez immoler! Aviez-vous réfléchi que le Christ était leur Dieu ? que les plaies dont son cœur fut couvert éveillaient dans leur sein des sentiments qui ne différaient pas des vôtres ? qu'il était l'objet de leur adoration constante ? que ses préceptes étaient leur loi ? que toutes les récompenses promises à la foi étaient celles auxquelles ils aspiraient ? que les infortunés étaient leurs frères, et qu'ils trouvaient en eux pour les secourir des sentiments que nous n'eussions pas

surpassés ? Voilà quelles ont été vos victimes.

Je conçois que l'héritage que vous aviez reçu de vos pères fût un bien que vous n'eussiez pas voulu perdre ; mais où était l'intention de vous l'ôter ?

Vous vouliez briser des consciences dont vous n'étiez pas responsables, qui s'appartenaient à elles-mêmes, et auxquelles vous ne pouviez avoir que des conseils à donner.

D'où vous venait donc le droit d'interposer votre puissance entre les hommes et Dieu ? qui vous a dit qu'il demandait vengeance, et que c'était par vos mains qu'elle dût s'accomplir ?

Ah! prince, que des conseils perfides ont porté à tyranniser vos sujets, vous ne saviez pas quelle renommée vous vous prépariez un jour ! vous ignoriez que ces victimes que vous immoliez à vos fureurs devaient laisser leur ombre sur la terre ! et qu'elles vous apparaîtraient chaque jour pour agiter votre esprit, troubler votre repos, et porter dans votre cœur le déchirement et la mort !

Et vous, prélat audacieux que la pourpre semblait déifier sur la terre, qu'avez-vous fait de la sainteté de votre caractère ? C'est vous qui conduisiez cet infernal complot ; vous en étiez l'ame et la vie.

Mais, respirons, s'il se peut, et tâchons de fournir

à notre imagination quelques pensées consolantes.

Il en est une que l'on saisit avec transport en lisant ces lignes précieuses qui nous font connaître la belle réponse d'un commandant de province aux ordres des massacres qui lui ont été transmis :

« J'ai trouvé, répondit-il au roi, dans les troupes » qui sont sous mon commandement, des hommes qui » se dévoueraient à la mort pour le service de votre » majesté, mais aucun qui voulut servir de bourreau. »

Voilà comment ce brave sut, au risque d'attirer sur lui la vengeance de son prince, résister à des ordres barbares, céder à des sentiments d'humanité plus pressants dans son esprit que toutes les considérations qui lui étaient personnelles ; et cet exemple, qu'on est heureux de pouvoir citer, fut imité par plusieurs autres commandants de province.

Une seconde pensée, qui ne viendra pas moins au secours de notre imagination, est celle de la conservation de ce prince chéri, à qui de hautes protections furent accordées pour le soustraire aux dangers qui l'entouraient.

Ne poussons pas plus loin nos recherches et nos réflexions concernant un règne qui ne cessera d'imprimer un sentiment d'horreur à toutes les générations à venir.

Charles IX, mort dans sa 25e. année, n'avait encore que trop long-temps vécu, et les historiens qui lui ont témoigné quelque indulgence se sont sans doute moins arrêtés à la considération de sa grande jeunesse qu'à l'affreux entourage qu'il avait conservé près de lui.

Le tableau d'un règne aussi affreux laissera dans l'esprit d'un jeune homme des impressions profondes.

Il reconnaîtra la vérité de ce principe, que l'ambition de ceux qui ont le plus d'accès auprès du trône devient souvent la cause des malheurs d'un état; que lorsqu'un prince ne s'est pas fait une étude profonde des mérites des hommes auxquels il accorde sa confiance, lorsqu'il ne s'est pas appliqué à rechercher les vues particulières dans lesquelles ils puisent leurs conseils, étouffant même quelquefois la voix de sa propre conscience dans les déterminations où il se laisse entraîner, ce prince peut demeurer exposé à ne plus connaître un jour que les regrets et la douleur.

Henri III, qui succéda à Charles IX, mourut assassiné. Quelques belles qualités disparurent devant ses ridicules et ses faiblesses, et le plus bel acte de sa vie fut de l'avoir terminée en désignant pour son successeur un prince qui sut combattre pour affermir sa couronne et rendre heureux son peuple.

HENRI IV.

Henri IV n'avait pas attendu la possession de la couronne de France pour se faire connaître aux Français ; il avait fait ses preuves à leurs yeux : sa bonté, sa justice et sa clémence rehaussaient encore l'éclat de sa valeur. Il n'avait jusqu'alors pris les armes que pour sa propre défense et pour celle des hommes attachés aux mêmes croyances que lui ; il n'avait endossé son armure que pour résister à l'oppression, à toutes les fureurs d'un parti qui lui était opposé, et dont il ne se rapprocha jamais que pour lui prodiguer ses services.

Je n'ai pas pour but de retracer ici la vie de ce grand prince, de le suivre au milieu de ses combats, et de m'arrêter à toutes les causes d'affliction qu'il eut à endurer ; mais je rappellerai ce que son règne a eu de plus marquant ; je définirai son heureux caractère ; je peindrai ses faiblesses entourées de tant de vertus ; je parlerai de cet homme également illustre, de ce grand ministre qui fut moins son sujet qu'il ne fut son ami, qui le traita souvent avec autant de rigueur qu'il eut traité son égal, et qui, ne pouvant rien ajouter à sa valeur, combattit au moins ses faiblesses.

Ces deux hommes doivent marcher de pair pour faire voir, dans l'un, comment un prince doit régner; dans l'autre, comment se comporte un ministre qui a la noble ambition de vouloir se montrer à la fois fidèle à ses devoirs envers l'état, et digne de la confiance royale dont il est honoré.

En héritant d'une belle couronne, Henri IV avait à la dégager de bien des épines : il fallait qu'il cherchât à se rallier à la majorité des opinions; qu'il conservât une bonne intelligence avec le parti à la tête duquel il avait toujours combattu, pour ne rien perdre de l'influence qu'il s'y était acquise; il fallait qu'il travaillât à opérer une réunion sincère entre des hommes qui ne s'étaient jamais franchement rapprochés; il fallait enfin qu'il fit cesser ces guerres de destruction et de carnage qui affligeaient tous les cœurs. Quel est le prince que de si grands obstacles n'auraient pas effrayé?....

Intrépide sur le champ de bataille, généreux et loyal dans tous ses procédés, ouvrant son cœur à ses amis comme à ses ennemis, Henri IV n'avait d'autre but que de conserver les uns et de gagner les autres. Les sacrifices à faire n'étaient d'aucune considération pour lui dès l'instant où ils devaient le conduire à ses nobles fins. On le voyait entretenir la splendeur et la

cupidité des hommes assez vils pour mettre leur honneur à l'enchère; on le voyait, par suite de ses générosités, éprouver de grandes gênes.

Il était parvenu à replacer la France au rang des premiers états de l'Europe; il avait réuni tous les partis, pacifié son royaume, rétabli l'ordre dans ses finances; il était adoré de toute une population à laquelle il servait de père; et pourtant, comment a-t-il fini? Mais, sans anticiper sur des événements aussi déplorables, livrons-nous aux réflexions que ce grand règne inspire.

Depuis 1589, époque où Henri IV monta sur le trône; étant alors âgé de 36 ans, jusqu'en 1593, il resta exposé à l'ardeur de toutes les passions qui se soulevaient contre son autorité, et ne put recourir qu'aux armes pour se défendre de ses ennemis.

La ligue qu'il avait à combattre se déployait avec une masse de forces à laquelle il n'eut jamais pu résister si son courage et sa résolution de mourir, plutôt que de céder à la crainte, n'eussent opéré en sa faveur des effets qui tenaient du prodige.

Cependant, sa belle contenance, au milieu d'un état de choses qui ne présentait que guerre, infamie et désordre; ses exploits, son courage, son caractère de bonté, qu'il ne perdait jamais l'occasion de faire

connaître, et qu'il montrait principalement dans le soin qu'il mettait à soulager les souffrances du peuple : toutes ces considérations, jointes aux menées ostensibles de la cour d'Espagne pour placer sur le trône une infante à laquelle le duc de Guise aurait donné la main, contribuèrent à disposer les esprits en sa faveur, et il n'hésita pas alors à annoncer sa réformation, et à se procurer les instructions qui lui étaient nécessaires.

Il avait un redoutable ennemi dans le légat de la cour de Rome ; il savait qu'il ne cessait d'attiser sur tous les points les feux de la discorde : on voyait ce prélat méconnaître sa dignité, et ne pas reculer de honte à la seule pensée de tendre les bras à Mayenne, afin d'apporter les plus grandes entraves aux nobles vues d'Henri IV. Mais lorsque ce prince avait pris une résolution, et qu'il la croyait d'accord avec ses nobles sentiments, il ne reculait jamais devant les difficultés. C'est ainsi que pour triompher de la bassesse de toutes les intrigues dirigées contre lui, il vint se présenter aux pieds des autels, et y jurer sa foi.

Les chagrins qui devaient assaillir son cœur n'étaient pourtant pas à leur terme, et c'est du sein de ses meilleurs amis que partaient tous les coups qui

venaient l'accabler. Il voyait s'éloigner de lui des hommes dans l'intimité desquels il n'avait pas cessé de vivre, dont les armes ne s'étaient jamais séparées des siennes, qui avaient fait une longue expérience de la bonté de son cœur, de la noblesse de son caractère, de la générosité de ses sentiments : il les voyait manifester à son égard des craintes qui n'eussent pu se justifier que par la plus profonde ingratitude de sa part.

Cette conduite fut pour lui un grand sujet de tourments ; mais elle ne ralentit pas ses efforts pour consolider ses droits. Son royaume se pacifiait chaque jour davantage ; tous les corps de l'état lui avaient juré fidélité : il avait réduit à l'impuissance ses ennemis les plus redoutables, et c'est au milieu de tant de causes d'espérances, qu'il se rencontra un assassin pour terminer une si belle vie.

On ne peut se défendre d'un sentiment bien douloureux en pensant que la religion, qui sert d'école à la pratique de toutes les vertus, ait pu être professée par des hommes qui n'en avaient fait leur étude que pour lui donner ensuite les directions les plus criminelles.

Comment croire à assez de témérité de leur part pour aller commander un meurtre qu'ils annonçaient

devoir être béni de la divinité! Ce sont là les moyens de persuasion dont ils firent usage pour armer le bras d'un assassin; mais les coups qu'il porta ne répondirent pas à leur attente, et ce malheureux périt de la mort des rigicides. Un des chefs d'une secte sacrilége monta également sur l'échafaud, et plusieurs autres furent bannis de notre sol.

En examinant cet attentat sous le rapport des vues politiques, on cherche en vain quels sont les avantages que ces malheureux pouvaient en espérer. L'abjuration d'Henri IV et son entrée dans le sein de l'église, offrait aux catholiques plus d'un motif de félicitations; ils ne pouvaient que s'enorgueillir d'un aussi beau triomphe, et l'exemple qui venait d'être donné par le chef de la nation était de nature à en entraîner bien d'autres; au lieu que l'assassinat de ce prince, en répandant une nouvelle exaspération dans les esprits, replongeait la France dans toutes les horreurs dont elle commençait à se sentir soulagée.

Voilà ce que les plus faibles lumières mettaient en évidence, et ce qui n'aurait pas échappé à des cœurs que des sentiments d'ambition et de haine n'auraient point animés; mais il n'était pas difficile de voir que le trône de France, possédé par un Guise et une

infante d'Espagne, eût rendu aux jésuites cette toute-puissance sans laquelle ils ne pouvaient pas vivre, et que des temps peu éloignés de nous avaient vu ressusciter de nouveau.

Henri était parvenu à posséder souverainement l'amour de son peuple, et c'est de ce moment qu'il se regarda comme assuré de la conquête de son royaume.

Philippe II, roi d'Espagne, ayant osé nous dicter des lois et nous parler en maître, il voulut lui faire sentir jusqu'où pouvait aller sa confiance dans le courage et le dévoûment des hommes qu'il était appelé à gouverner; il se montra devant une armée cinq fois plus nombreuse que la sienne, fit des prodiges de valeur, et força les Espagnols à s'éloigner du champ de bataille.

Cette dernière affaire, où le duc de Mayenne comptait encore dans les rangs ennemis, détermina ce dernier à faire à Henri des propositions qu'il ne repoussa pas, et cet exemple fut suivi par tout ce qui restait encore de ligueurs.

Cependant son extrême libéralité envers des chefs qui ne posaient les armes que pour mettre à prix leur déshonneur et leur honte, donna lieu à de grands mécontentements de la part des réformés qui avaient suivi ses drapeaux. Ils reprochaient à leur prince sa

prodigalité à l'égard de ces mêmes chefs; ils pensaient que les services qu'ils s'étaient de leur côté efforcés de lui rendre, et les marques de dévoûment qu'ils lui avaient si constamment données, étaient d'assez grands titres pour qu'ils dussent trouver leur part dans la distribution qu'il faisait des places et des dignités de l'état. On ne pouvait pas disconvenir qu'il y eût de la justice dans de pareilles prétentions; mais elles devaient se trouver écartées par des considérations qu'il est facile de définir.

Henri IV, en se montrant prodigue envers des hommes qui avaient laissé dans son cœur de profondes blessures, savait très-bien quelle était la différence qu'il devait établir entre la fidélité qui lui était vouée et la fidélité cupide qu'il était forcé d'acheter. Il savait, et ses anciens amis devaient le savoir comme lui, que les plus hautes dignités ne suffisent pas toujours pour purifier la source d'où elles sont parvenues, et que leur éclat reste long-temps terni avant qu'aucune considération y demeure attachée.

Il avait en vue, dans les hautes libéralités qu'il exerçait, la consolidation de son pouvoir, et comme c'était d'elle seule que devait partir tout le bien qu'il se proposait de faire, il ne pensait pas que ces libéralités dussent être marchandées.

Voilà encore ce que ses amis eussent parfaitement dû sentir. Mais on ne rencontre pas dans tous les hommes l'amour du bien public, quand ce bien doit être obtenu aux dépens des intérêts particuliers.

Deux grands événements signalèrent, en 1598, la puissance et la gloire d'Henri IV : la paix de Vervins, et l'édit de Nantes.

Le premier débarrassa la France d'un ennemi qui l'avait constamment affaiblie ; qui n'avait cessé de se montrer attaché à sa proie ; qui la convoitait pour y établir sa domination ; qui servait d'appui aux ambitieux, excitait leur haine et alimentait leur cupidité. Les Espagnols furent contraints de quitter notre sol, et ne gardèrent rien des conquêtes qu'ils y avaient faites.

Henri IV était enfin assis avec sécurité, et en position d'exercer sur une puissance rivale une vengeance qu'elle avait méritée : c'était l'avis de son conseil ; mais il s'y refusa.

C'est alors qu'il leur définit la véritable gloire qu'un prince doive s'efforcer d'obtenir, et qu'il ne faisait pas consister dans des conquêtes auxquelles ne demeurent souvent attachés que l'épuisement des peuples et les plaies d'un état. Il leur détailla les diverses circonstances où la guerre devient nécessaire, où

les intérêts d'une nation peuvent la commander, où l'honneur en fait un devoir : il n'omit pas surtout de leur faire connaître où conduisent presque généralement l'imprudence et la témérité, quand on veut dépasser le but que l'on devrait seulement atteindre.

L'édit de Nantes n'était pas d'une moins grande importance pour le repos des esprits et la prospérité des intérêts publics. L'acharnement qui s'était depuis si long-temps manifesté concernant les opinions religieuses, n'avait obtenu de calme que par les efforts surnaturels que le prince n'avait cessé d'employer; que par ses brillants exploits, sa profonde sagesse, sa clémence, sa générosité, et surtout par cet amour si vivement senti, si franchement exprimé, qu'il portait à son peuple.

Une autre gloire lui restait donc à acquérir; celle d'aplanir entre les deux partis des difficultés qui ramenaient toujours à des dissentions fâcheuses. Il sentait depuis long-temps ce besoin, et n'attendait que le moment où il pourrait donner à cet égard une nouvelle marque de sa sollicitude dans les intérêts de la nation.

L'exigence qui se manifestait de part et d'autre faisait naître de grands obstacles. Il voulait ne pas trop mécontenter ses anciens camarades d'armes; et cepen-

dant, il sentait les ménagements qu'il avait à garder envers une vieille noblesse qu'il comptait depuis si peu de temps dans ses rangs, et plus encore envers la cour de Rome dont il connaissait l'excessive influence.

Le traité qu'il venait de conclure avait été le fruit de ses plus mûres réflexions; et comme il ne se reposait pas sur ses seules lumières, il leur avait adjoint celles des hommes les plus habiles et les plus judicieux dans l'un et l'autre des partis.

Il faut peser dans le discours qu'il tint au parlement convoqué à ce sujet, ces phrases si énergiques, si belles, et qui dépeignaient si bien son cœur.

« Je viens vous parler en père de famille, leur dit-il, et causer familièrement avec vous. La religion catholique, que nous avons tous l'intention de fidèlement observer, ne peut être maintenue que par la paix, car la paix de l'état est la paix de l'église. Ne faisons plus de distinctions entre les catholiques et les huguenots : ne voyons en eux que de bons Français, et que ce soit par leur bonne vie que les catholiques fassent adopter leur foi. Je suis roi-berger, je ne veux pas répandre le sang de mes brebis; je ne veux que les rassembler avec douceur. Je connais mieux que vous les divers motifs qui ont conduit bien des opinions, et cette con-

naissance suffit par m'éclairer sur des points sur lesquels vous ne pourriez pas l'être.

» Je sais qu'on a suscité contre moi des prédicateurs séditieux ; mais je donnerai bon ordre à ces gens-là. C'est par cette route qu'ils ont tracé les barricades, et sont arrivés par degrés au parricide du feu roi.

» Je connais mes devoirs envers le saint-siége, l'un comme roi très-chrétien, l'autre comme premier fils de l'église. Ceux qui pensent être bien avec le pape s'abusent : j'y suis mieux qu'eux ; et quand je le voudrai, je les ferai tous déclarer hérétiques pour ne pas m'obéir. »

Que de leçons à la fois dans un pareil discours ! Comme le cœur de ce prince s'y montre à découvert ! Quel caractère de noblesse, de fermeté et de bonté extrême !

Aussi, les plus grands obstacles qu'Henri IV ait eu à surmonter se trouvèrent dès-lors presque entièrement vaincus.

Il me reste quelques mots à dire sur la vie privée de ce prince. Elle ne fut pas sans reproches ; mais au milieu des erreurs et des faiblesses dont on ne peut pas la dégager, elle ne cessera d'offrir le tableau d'un grand homme.

Henri IV, sans un sage conseiller, eût toujours passé pour le premier guerrier de son siècle ; son cœur eût toujours été généreux et tendre : mais que de fautes n'eût-il pas commises sans le secours de Sully !

Pour être ce qu'a été ce grand ministre, il faut se sentir le courage de combattre les faiblesses de son roi, et gagner sa confiance à force de mérites. Il faut ne faire cas de la conservation du crédit dont on jouit auprès de lui, que pour se montrer toujours prêt à en faire le sacrifice à sa gloire et au bien de l'état.

J'ai dit que la vie privée d'Henri IV n'était pas sans reproches, parce que je ne penserai jamais que sous le rapport des bonnes mœurs on doive accorder à un prince plus de priviléges que l'on n'en accorderait à tout autre, et que je ne vois pas pourquoi des liens que l'honneur et le devoir forcent à respecter entre nous, ne seraient pour lui que des obligations illusoires : mais disons franchement que nous sommes gouvernés par des passions qui nous maîtrisent, et que pour rester dans les termes exacts d'une foi jurée, il faut posséder des principes de religion qui établissent entre nos devoirs et l'entraînement auquel ces passions nous conduisent, une barrière inattaquable.

Ce prince, élevé dans les camps, nourri des fumées de la guerre, livré au tourbillon du monde, et dont le cœur avait autant de faiblesse qu'il avait de grandeur; ce prince, jouissant de tous les priviléges qui viennent frayer la route au plaisir, était loin sans doute de pouvoir servir de modèle en fait de fidélité conjugale; mais Heuri IV, malgré le feu de ses passions, ne donnait pas de ces sortes d'exemples qui deviennent pour la société un sujet de scandale.

La femme qui parut produire le plus d'impression sur son cœur, et dont le nom semble devoir rester associé au sien, est cette belle Gabrielle qu'il a tant chantée.

Se persuadant qu'elle avait acquis un grand empire sur son esprit, elle en fit souvent l'essai pour obtenir l'éloignement de Sully dont elle éprouvait la juste sévérité; mais on sait comment ce prince la contraignit à garder sur ce point le silence, lui faisant connaître qu'il attachait bien moins de prix aux faveurs d'une maîtresse qu'aux bons services d'un ministre dont il ne pouvait pas se passer.

Les historiens s'accordent à dire qu'il aurait pu faire un meilleur choix que celui d'Henriette d'Entragne à laquelle il s'attacha après la mort de Gabrielle; mais en affaire de cette nature son cœur seul

était sa boussole : aussi combien de fois n'eut-il pas à traverser un horizon que d'épais nuages venaient couvrir de leur ombre.

Cette femme ambitieuse mit ses faveurs à un prix très-élevé. Elle voulut partager le trône d'Henri, et ce prince fut assez faible pour lui en consentir la promesse écrite.

N'ayant rien de caché pour Sully, il remit un jour cette promesse entre ses mains. Sully demeura confondu, resta quelque temps à réfléchir ; puis, pour toute réponse, déchira ce papier sous les yeux du roi. Etonnante conduite, et qui cause d'autant plus de surprise et d'admiration, qu'au lieu de tomber dans la disgrace de son prince, il en reçut bientôt de nouvelles marques de confiance.

Tant de gloire et de mérites attirèrent à Sully la haine et la jalousie des ambitieux de la cour. Henri, étonné de l'abondance des plaintes qui venaient à la fois fondre sur son ministre, ne s'empressa pourtant pas de prononcer jusqu'à ce qu'il pût ajouter d'autres lumières à celles qui lui avaient été fournies. C'est alors que les ayant obtenues à son entière satisfaction, et le cœur gros de douleur de s'être si injustement éloigné de Sully, il n'hésita point à faire les premiers pas pour s'en rapprocher.

Les expressions dont il se servit pour rompre la froideur qui existait entre eux, sont dignes d'admiration.

N'avez-vous donc, lui dit-il, *plus rien à dire à votre ami?* et comme Sully voulait embrasser ses genoux : *relevez-vous,* ajouta-t-il, *car ceux qui nous observent croiraient que je vous pardonne.*

Quelle présence d'esprit, quelle bonté touchante! Ah! grand prince, que vous saviez bien trouver le chemin de notre cœur.

Ce qui faisait le plus de tort à Sully dans l'esprit de ses ennemis, était précisément ce qui faisait davantage ressortir ses services. Il avait trouvé toutes les branches de revenus appartenant à l'état, dévorées par une troupe de sangsues qui en faisaient leurs profits particuliers. Son intention n'était pas de porter préjudice à ceux qui faisaient preuve de droits bien acquis ; mais il voulait que le gouvernement fut mis au lieu et place des hommes par qui ces droits avaient été usurpés, et qui, par des fortunes scandaleuses, insultaient à la misère où l'état était réduit.

Les intérêts dont se composait cette masse d'affaires se divisaient entre un nombre infini de personnes dont la plupart tenait aux classes les plus élevées : de là cette foule d'individus que le même ressentiment

animait, que les mêmes causes de vengeance réunissaient, qui faisaient valoir dans le même but leur influence et leur crédit; cette foule d'individus, qui se regardaient comme invincibles, et qui laissèrent tomber les armes de leurs mains, au premier entretien qu'Henri IV eut avec son ministre.

Les qualités de ce grand homme, sa droiture et sa juste sévérité, ne se montraient pas seulement envers les détenteurs des biens de l'état : c'est sur un autre champ que l'attendait une nouvelle gloire. Il connaissait les faiblesses de son maître; c'était ses prodigalités envers ses maîtresses qu'il fallait modérer, ses passions qu'il fallait attaquer; c'était son cœur qu'il fallait vaincre : mais il suffisait toujours, pour entraîner Henri IV, de lui parler des bienfaits qu'il retranchait à son peuple, et des moyens de soulagement dont il s'ôtait la disposition à son égard : alors son noble cœur paraissait tout entier, des jouissances plus pures charmaient son imagination, et sa défaite n'était qu'un triomphe pour lui.

Terminons ici nos réflexions sur la vie de ces deux grands hommes; laissons-les reposer dans la postérité; offrons-les à l'amour de toutes les générations : que leurs brillantes qualités nous servent de modèle, et jetons un voile sur l'horrible attentat qui déposséda

la France du meilleur de ses rois; plaignons les misérables qui pensent arriver au ciel par les voies qui conduisent à l'échafaud.

Henri IV avait enrichi la France d'une belle succession, et cependant dans quel état avait-il pris ce royaume? Aucune nature de sécurité n'environnait son trône : son pouvoir était presque partout attaqué, la désunion était dans les esprits, et cette désunion entretenait les haines et servait d'aliment à toutes les fureurs de la guerre. Les étrangers ne combattaient dans nos rangs que dans l'intention de nous affaiblir davantage, et de nous rendre leurs tributaires.

C'est d'un pareil état de choses que ce prince était parti pour arriver au but qu'il s'était marqué pour rendre son royaume florissant, se faire à la fois craindre de tous les ambitieux, et adorer de cette classe d'hommes sans le concours desquels il n'y a pas de pouvoir solidement établi. Il laissait la France débarrassée de toutes charges, ses finances dans un ordre admirable, une harmonie parfaite entre nous et les plus hautes puissances, et plusieurs millions dans ses caisses.

Voilà ce que j'appelle savoir gouverner un état, voilà le règne qu'un père devra faire admirer à son fils.

Nous allons voir ce que vont devenir tant de prospérités et tant de gloire.

LOUIS XIII.

Louis XIII resta long-temps avant d'être en âge d'exercer son autorité, et la régence du royaume fut donnée à sa mère Marie de Médicis.

On vit alors cette belle succession devenir le partage d'une foule de vautours qui s'en disputaient la proie : on eut la douleur d'observer l'entier délaissement de ce grand ministre à qui elle était due ; qui l'avait obtenue par la constance de ses travaux, par les fruits de ses veilles, et qui ne pouvait plus se montrer au milieu d'une cour pervertie, sans y être un sujet de dérision et d'insulte.

Le temps était passé : le règne n'était plus, où les intérêts du peuple occupaient une si belle place dans les intérêts de l'état : ce peuple avait perdu son prince, son généreux appui ; il n'avait plus de père pour le soulager dans sa détresse, plus d'ami pour compatir à ses douleurs.

C'est bien ici l'occasion de faire remarquer quel est le malheur attaché à une nation dont la destinée ne repose pas sur des institutions qui peuvent braver l'injustice et les attaques du pouvoir. Les peuples se

trouvent alors exposés à passer des bienfaits d'un gouvernement tutélaire, aux horreurs de l'absolutisme, et c'est ainsi que nos ancêtres ont vécu.

A peine Marie de Médicis fut-elle investie de l'autorité, qu'elle donna la surintendance de ses plaisirs et de toutes les grâces de l'état, à une jeune fille de sa maison appelée *dona Léonora Galigaye*, et qu'elle lui fit épouser ensuite Concini, son grand écuyer, son favori, depuis maréchal d'Ancre.

Voilà un beau début pour signaler l'illustration d'un règne, et l'on devine assez où il doit nous conduire.

Je n'entrerai dans aucun détail concernant les faits qui se rapportent à la toute-puissance que ce couple exerça quelque temps sur la France. Ce chapitre ne serait pas difficile à remplir, mais il deviendrait douloureux à tracer. Ce que je ferai observer, c'est qu'à cette époque où les progrès de la civilisation ne s'étaient encore faits ressentir chez aucune nation, qu'à ces temps où l'absolutisme déployait à son gré toute l'étendue de ses rigueurs, il y avait bien peu de vanités satisfaites et de splendeurs acquises qui ne laissassent promptement apercevoir l'abîme qui devait les engloutir.

Ce trop fameux maréchal d'Ancre périt assassiné,

et cette belle Léonora, pour laquelle tant d'encens avait été brûlé, monta sur l'échafaud.

Louis XIII n'était pas ce que l'on peut appeler un mauvais prince, mais c'était un roi incapable de gouverner; il n'avait aucune de ces qualités essentielles, qui servent à la fois de soutien à la couronne, et de sécurité aux intérêts d'une nation. Quelques années seulement de la régence de Marie de Médicis avaient suffi pour consommer les riches économies qui s'étaient faites sous le règne d'Henri IV, et la France ne tarda pas à retomber dans des guerres et des divisions intestines.

Il fallait pour qu'elle pût être sauvée que le pouvoir fût remis dans une main forte et habile, dans une main qui pût arrêter tous les progrès du mal, et rétablir les intérêts de la couronne, où n'existait que le mépris de la puissance et les fureurs de l'ambition. Il fallait un ministre comme Richelieu qui pût suppléer à l'incapacité de son maître, faire briller sur sa tête une couronne qu'il ne savait pas porter, et cicatriser les plaies de l'état.

Mais pour arriver à cette fin, que de combats à soutenir, que de ménagements à garder envers une femme qui n'abandonnait que ce qu'elle ne pouvait pas retenir, et mettait son crédit et ses intérêts particu-

liers au dessus de toute considération, se reposant sur les sentiments de son fils, et les intrigues qu'elle ne cessait de faire agir auprès de lui.

Richelieu ne se sentait pas découragé par ces défaveurs passagères dont il avait à souffrir; il connaissait aussi bien sa force qu'il connaissait la faiblesse de ses ennemis; il connaissait son prince, son indolence et son inhabileté; il savait que les plus petits revers lui rendaient ses services indispensables.

Cependant les vues qu'il ambitionnait d'accomplir demandant une autorité qui ne demeurât pas chancelante entre ses mains, les premiers soins qu'il prit furent de s'affranchir de ses principales craintes, ce qu'il effectua en se rendant maître absolu de l'esprit du roi, et par suite de toutes les influences qu'il avait à redouter. C'est de ce moment que sa toute-puissance put librement se faire connaître, et qu'il travailla avec zèle et confiance à remplir sa haute destinée.

Deux points fixaient principalement son attention.

Le premier était de ranger sous l'autorité du roi les factieux qui, s'en étant séparés, bravaient audacieusement sa puissance.

Le second, de faire reprendre à la France le rang d'où elle était descendue, en nous faisant craindre et par conséquent respecter des cabinets étrangers.

L'un et l'autre de ces points présentaient sans doute de grands obstacles ; mais il n'était pas au dessus des forces de Richelieu de pouvoir en triompher.

Sa position, quant au bien à obtenir, avait une sorte de ressemblance avec celle où notre bon Henri s'était trouvé ; mais les hommes étaient loin d'être les mêmes, et les intérêts ne pouvaient pas se comparer.

Ce que l'un parvint à faire en gagnant tous les cœurs, l'autre l'effectua par toutes les voies susceptibles d'inspirer l'effroi. Tout ennemi vaincu devait payer de sa vie ses infidélités, et les plus grands du royaume devinrent ses premières victimes.

Mais en même temps qu'il pacifiait la France par la terreur qu'il y répandait, il ne négligeait aucune des occasions qui pouvaient la rendre redoutable aux étrangers ; aucun danger ne l'effrayait, et il payait de sa personne dans les services qu'il s'efforçait de rendre à l'état et au prince. Sa politique était profonde, et il sut lui donner une si grande extension, que les cabinets étrangers n'osaient pas se croire en sûreté au milieu d'intrigues et de démarches dont le but n'était jamais connu.

C'est ainsi qu'il rendit son éclat à la France, qu'il répara le désordre désespérant dans lequel les affaires lui avaient été remises, et délivra la puissance royale

de cette foule d'usurpateurs qui s'appropriaient les droits de la couronne. Personne ne prouva jamais mieux que lui tout ce que peut un grand ministre pour sauver un état.

Richelieu vit arriver la mort sans faiblesse et sans crainte. Il quittait la plus haute existence à laquelle un sujet puisse atteindre, et l'on a lieu de croire que de sérieuses réflexions, auxquelles il s'était peu livré dans le cours de sa vie, vinrent fixer en lui leur empire. Telle est souvent la fin de l'homme.

Les paroles de Pierre-le-Grand, en venant visiter son tombeau, ne peuvent pas s'oublier : *Grand homme*, s'écria-t-il, *je t'aurais abandonné la moitié de mon royaume pour que tu m'apprisses à gouverner l'autre.*

Louis XIII ne survécut pas long-temps à son ministre, et laissa à son fils le plus beau royaume de la chrétienté.

LOUIS XIV,

SOUS LA RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE.

J'arrive à un règne dont se sont emparés de bien grands talents, et je dois avouer qu'il y a de la témérité de ma part d'oser exprimer, sur un pareil sujet, des opinions qui ne concorderont pas entièrement avec

elles qui ont été déjà émises ; mais tous mes efforts tendront à justifier mes pensées, sans avoir l'amour-propre d'y attacher du mérite.

Dans mes réflexions concernant le beau siècle que Louis XIV a rempli par 72 années de règne, je ne confondrai pas la gloire que s'y sont acquise une foule de génies qui semblaient s'être donné rendez-vous sur la terre pour servir d'escorte à ce prince, avec celle à laquelle il a particulièrement droit. Je rendrai justice à la protection qu'il accorda aux arts, aux encouragements dont il les fit jouir, me trouvant du reste d'accord avec ceux qui pensent que c'est sur le monarque que retombe toujours tout l'éclat d'un beau règne.

Louis XIV avait pour se recommander dans le monde, où il faisait une si belle entrée, des avantages personnels que la providence avait paru se plaire à réunir en lui. Il avait un port majestueux, des grâces naturelles, et sur bien des points des perfections accomplies ; ce qui fit dire alors, *que tout Français en le voyant eut reconnu son maître.*

Il avait de plus l'esprit orné, le goût des grandes choses ; mais malheureusement, plus d'ambition, d'orgueil et d'amour de la gloire, qu'il en eut fallu pour rendre heureux son peuple. *Il le charma*

dans sa jeunesse, le refroidit dans l'âge mûr, et l'accabla dans sa vieillesse.

Roi de France à l'âge de cinq ans, il fut confié aux soins et à la tendresse d'Anne d'Autriche, sa mère, régente du royaume.

Cette princesse avait beaucoup souffert des persécutions exercées par le cardinal de Richelieu, en sorte qu'il ne paraît pas extraordinaire qu'elle dût se montrer grande et généreuse envers les personnes qui avaient partagé ses disgraces et souffert pour elle. Cependant ces sortes de considérations si justes en elles-mêmes, et que le cœur ne saurait repousser, deviennent souvent on ne peut plus funestes à la bonne administration d'un état, aux intérêts du peuple, à la gloire d'une nation : elles font prévaloir les sentiments de la reconnaissance sur des mérites réels et des services importants; elles acquittent à la vérité toutes les dettes du cœur; elles cicatrisent de vieilles plaies, mais c'est pour en faire ressortir de nouvelles.

Nous avons vu, sous Louis XIII, un grand ministre apesantir son bras sur la France. Il avait déclaré la guerre à une noblesse ambitieuse sortie du sein de la ligue, une noblesse qui visait à établir l'indépendance de son pouvoir sur les attributs de la couronne, et qui n'avait pas reculé devant l'odieuse résolution de ren-

forcer ses rangs de soldats étrangers. Nous avons vu un ministre dont la haute politique et l'étonnante capacité causaient autant d'admiration dans le monde, que sa conduite y inspirait d'effroi, et qui traitait en ennemi tout ce qui ne servait pas ses projets et ses haines; un ministre enfin qui avait réduit son maître à n'avoir d'autres volontés que les siennes : ce n'était pas sous Louis XIV qu'un pareil exemple pouvait se reproduire.

Un homme d'église succéda à Richelieu : mais l'état des choses ne présentait plus la même nature de craintes, et l'opposition qui se montra, quelle affligeante qu'elle pût être, se fondait bien plus sur la raison et le bon droit que sur des projets de trahison et de révolte.

Il est rare que les intérêts d'une nation ne souffrent pas considérablement quand l'autorité se trouve entre des mains qui ne doivent pas la conserver; aussi, est-ce presque généralement ce qui arrive sous une régence.

On voit paraître divers concurrents qui, après avoir aspiré à un haut degré d'élévation, ne se trouvent pas déçus de leurs espérances, et quelquefois de leur bon droit, sans que le ressentiment qu'ils en conçoivent emporte avec lui le désir de la vengeance. Il en résulte que des ennemis redoutables s'élèvent contre

l'autorité, et que pour les soumettre il faut opter entre deux partis également funestes : le premier, de les combattre ; le second, de les gagner.

Ensuite, on est moins économe du bien d'un autre qu'on le serait du sien propre ; la générosité se présente à l'esprit avec les charmes les plus entraînants ; on y voit l'affermissement du pouvoir dont on jouit et la vanité dans toute sa splendeur ; on aperçoit déjà la fumée de l'encens qui doit être consacré, et de ces diverses causes naissent des prodigalités que l'état seul supporte.

Une troisième considération, qui prévaut sur les autres, c'est que les peuples, dans l'esprit desquels la royauté conserve un grand empire, n'éprouvent plus les mêmes impressions quand elle est exercée par un chef dont l'autorité n'est que provisoire.

Les peuples excuseront les faiblesses de leur roi ; ils se dévoueront à sa gloire, ils sauront souffrir pour lui ; mais ils aimeront à le voir et à recueillir de sa bouche les expressions qui sont les témoignages de son amour et de sa tendre sollicitude dans les intérêts qui les concernent.

Le premier acte qui signala la régence d'Anne d'Autriche fut une faute irréparable. Les conditions que Louis XIII lui avait imposées, en lui accordant

la régence, devinrent bientôt pour elle un lien importun dont elle voulut se dégager; ce qui la conduisit à ces intrigues humiliantes auxquelles le pouvoir est forcé de descendre lorsqu'il se manque à lui-même : il fallait, pour arriver à ses fins, qu'elle pût satisfaire de hautes ambitions, et c'est ainsi qu'elle dépouilla l'état pour assouvir son orgueil.

Mais, abandonnons pour un instant un pareil sujet, et voyons ce jeune d'Enghien, que la gloire avait conçu, et qui, à peine au sortir de l'enfance, faisait déjà apercevoir ces étincelles de génie qui devaient le rendre immortel.

Voyons-le à la bataille de Rocroy rompre et anéantir ce fameux corps d'élite espagnol, cette masse d'infanterie serrée qui ne s'ouvrait que pour montrer une artillerie formidable qu'elle gardait dans son centre, et qui, vomissant la mort, décidait bientôt la victoire; voyons ce jeune héros fondre sur elle avec cette intrépidité française qui ne sait reculer devant aucun danger; voyons-le l'entourer, l'enfoncer, pénétrer sur tous ses points, la culbuter de toutes parts, et obtenir les plus glorieux triomphes où d'autres, avant lui, n'avaient trouvé que la mort.

Voyons-le poursuivre ses victoires, ajouter sans cesse à ses lauriers, tromper l'ennemi dans le décam-

pement de son armée, aller surprendre Thionville avant qu'aucun secours pût y être porté, l'investir, l'attaquer, et s'en rendre maître.

Il serait à désirer que de pareils guerriers quittassent rarement leurs drapeaux pour venir se montrer dans une capitale comme la nôtre, et surtout à une cour semblable à celle d'Anne d'Autriche. La gloire d'un héros dépasse rarement le terrain qui lui est assigné; toutes ces intrigues qui se font voir ne conviennent pas à la franchise d'un homme de guerre.

Le duc d'Enghein ne demeura que fort peu de temps à Paris. Le siége de Fribourg le rappelait à l'armée, et c'est à ses côtés que va se montrer Turenne, ce grand capitaine dont le nom seul invite à l'amour de la gloire.

L'histoire a retracé les détails de tous les combats qui eurent lieu durant cette campagne ; on sait que ce fut à l'un d'eux que le duc d'Enghien, lançant son bâton de maréchal dans des retranchements dont il avait à s'emparer, s'y précipita, et prit poste au milieu des ennemis qu'il en chassa de toute part.

Pendant que nos guerriers versaient leur sang pour l'illustration de nos armes, que le duc d'Enghien, devenu prince de Condé, continuait à ne pas se séparer de Turenne, et que ces deux grands hommes remplis-

saient l'Europe du bruit de leurs exploits, on remarquait à la cour peu d'accord entre les principaux personnages de l'état, et de là, ces esprits de parti, qui, commençant par la froideur, dégénèrerent bientôt en haine.

Les dépenses toujours inséparables d'un état de guerre, de fastueuses prodigalités, et des finances en mauvais ordre, reversèrent sur la nation un poids qu'elle n'était pas en état de soutenir, et qui devint la cause d'un mécontentement général. Le parlement se récriait contre les exactions de la cour; le peuple se montrait prêt à la révolte; le coadjuteur de l'archevêque de Paris, le cardinal de Retz, n'employait d'efforts que pour anéantir la puissance de Mazarin, et ce dernier ne s'occupait qu'à l'affermir.

On voyait également la reine perdre chaque jour de son crédit et de sa considération. Si les maux avaient été moins grands, ils auraient pu être effacés par les succès que Turenne et Condé continuaient à obtenir, et pour lesquels la cour ne négligeait pas de faire chanter de fréquents *Te Deum;* mais les choses étaient arrivées à un point où toutes ces consolations devenaient impuissantes.

La réunion de ces diverses causes finit par établir une lutte ostensible et menaçante entre le parti du

gouvernement et celui des frondeurs, c'est-à-dire que l'on vit reparaître de ces divisions intestines que d'autres causes avaient précédemment amenées, et dont les suites malheureuses devaient être à-peu-près semblables.

Il y avait dans les opinions une distinction à faire, que je crois essentiel de faire connaître. Le parti populaire avait pour chef le cardinal de Retz, l'homme le plus ambitieux, le plus fin, le plus intrigant et le plus dangereux; c'était un de ces êtres nés avec le génie des insurrections; et de même qu'il savait les créer, les entretenir et leur donner tout le développement et l'ardeur qu'il jugeait nécessaire, de même il savait ensuite les calmer et les anéantir. Il savait se faire un mérite de tous les maux qu'il causait, et finissait souvent par forcer ses victimes à la reconnaissance.

Après le parti populaire venait celui des modérés, des prudents, de ces hommes qui voulaient bien la réformation des abus monstrueux qui existaient alors, et contre lesquels les meilleurs esprits se déclaraient en révolte, mais assez prévoyants pour ne pas pousser leur zèle plus loin que ne l'exigeait le maintien du bon ordre et la conservation des fortunes; c'est-à-dire qu'ils voulaient conserver assez de puissance pour ne pas demeurer exposés à encourir des maux qui eussent

excédé tous les biens qu'ils avaient en vue d'obtenir. Ce parti était désigné par celui des Bons-Bourgeois. Les *Gros-Bonnets* marchaient à leur tête, et se faisaient escorter ensuite par tout ce qui restait, dans leur classe, de moins riche et de moins apparent. Arrivaient ensuite les parlementaires et gens de robe, dont la jeunesse se montrait remplie de pétulance et d'ardeur.

Ces différents corps de la société s'entendaient on ne peut pas mieux en ce qui concernait leurs haines et leurs animosités contre le premier ministre; mais ils craignaient le parti populaire, ils l'observaient avec soin, et ne voulaient pas rompre avec le pouvoir dans lequel ils voyaient leur plus grande sécurité.

Il paraîtrait, d'après les historiens, que ce fut cette méfiance à l'égard du parti populaire qui porta ce dernier à prendre ses précautions, à établir des corps-de-garde et à élever des barricades : ce qui ne fit plus voir alors que désordre, terreur et confusion.

Dans cet état de choses, le parlement ne perdit pas de temps à se rendre sur son champ de bataille, c'est-à-dire qu'il s'assembla, remontra, et s'efforça de porter remède au déchaînement de toutes les passions. Il comptait dans sa compagnie un certain nombre de membres qui s'étaient rangés sous les bannières du

peuple, et contre lesquels l'autorité s'était empressée de sévir. Ce corps prit dans cette occurrence la détermination la plus sage, en arrêtant qu'il traverserait Paris pour se rendre au palais de la reine, et il eut la satisfaction de voir toutes les barricades s'ouvrir à son passage.

Le ressentiment était trop profond de la part de la régente pour qu'elle se décidât à déférer à la première demande qui lui fut faite, d'ordonner la mise en liberté des prisonniers parlementaires; et ce n'est qu'à force d'instances de la part des hommes les mieux intentionnés à la cour, qu'il leur fut permis de retourner dans leurs foyers.

Cependant comme la populace ne pouvait cesser de donner des inquiétudes aussi long-temps qu'il eût plu au cardinal de Retz de l'entretenir dans la rébellion, et que sa profonde politique était de faire ressortir son pouvoir, autant de la crainte que le peuple inspirait que de l'ascendant que lui-même exerçait sur son esprit, il conduisait toujours les choses de manière à ce qu'une soumission de la part de ce peuple ne pût être considérée que comme son ouvrage et la preuve de son crédit.

C'était un rôle infâme que jouait cet homme : il avait trop d'esprit pour ne pas le sentir; il en connaissait les

dangers; mais son ambition et sa haine invétérée contre le cardinal de Mazarin étouffaient en lui tout sentiment de raison.

Les désordres furent donc momentanément calmés par ses ordres; je dis momentanément, car la racine du mal n'avait pu être attaquée, la grande concession n'était pas faite; Mazarin conservait le même pouvoir, et des maux indéfinissables devaient continuer à accabler la France.

N'est-il pas bien douloureux de penser que le sort d'une population entière ait pu dépendre de la jalousie qui existait entre deux hommes d'église, gouvernés par les passions les plus dangereuses et les plus mondaines; qu'il ait pu dépendre d'une femme si peu digne du rôle qui lui était confié.

Le gouvernement retomba bientôt dans les mêmes convulsions d'où il ne faisait que de sortir, et ce fut à cette occasion que la régente, quittant Paris, et emmenant avec elle l'enfant royal, fit la démarche la plus inconvenable, la plus impolitique et la plus inquiétante pour tous les esprits; aussi une grande rumeur eut-elle lieu aussitôt dans la capitale, et l'on en était réduit à ne pas savoir où rattacher ses espérances, lorsque d'immenses succès obtenus par Turenne et Condé décidèrent ce fameux traité de paix de Wets-

phalie, qui mit fin à de si longues années de guerre.

Le repos des combats avec l'étranger va devenir le tombeau de la gloire ; d'infâmes intrigues, des faits honteux, vont précipiter la France dans des abîmes de malheurs. On verra Condé, notre jeune héros, ne pouvant échapper aux influences pernicieuses dont il sera environné, reprendre ses armes, les couvrir d'un crêpe lugubre pour les faire servir contre son pays, ses amis et son roi : on le verra combattre cet immortel et fidèle guerrier, qui avait été le compagnon de ses plus grands exploits..... Mais laissons à l'histoire des détails qu'elle a rapportés avec exactitude, arrivons le plus promptement possible au lit de mort de Mazarin, et bornons-nous aux seules réflexions qui peuvent entrer dans les vues de mon sujet.

L'état où se trouvait la France, à l'époque du traité de Westphalie, laissait de nous à l'étranger des opinions dont nous eussions pu nous enorgueillir : nous n'avions plus qu'à consolider notre bonheur, à conserver la paix et l'union dans la grande famille, à bien nous entendre afin d'être long-temps heureux. Hélas ! ne survient-il pas assez d'événements dans la vie contre lesquels nous ne pouvons rien, pour que les embellis qui se présentent à nous de temps en temps ne soient pas repoussés par nos propres efforts !

Le traité de Westphalie, tout important qu'il était, n'avait pu réunir tous les partis qui s'y trouvaient intéressés : ce qui devait laisser pour la suite des éléments susceptibles de nous rappeler aux armes. L'Espagne avait toujours été considérée par le cardinal de Retz comme étant la puissance de laquelle il pouvait en cas de besoin attendre les plus grands secours; et soit par l'assurance qu'elle avait de pouvoir profiter de nos discordes, soit par suite de son mécontentement au sujet de diverses clauses de ce traité, elle refusa d'y donner son adhésion. J'ai déjà dépeint le cardinal de Retz comme étant l'homme le plus fin, le plus intrigant et le plus dangereux qui put exister de son temps. Mais il possédait de rares talents, et je pourrais l'admirer, s'il n'eut pas fait de l'intérêt public un masque dont il se couvrait pour nourrir le ver rongeur dont il était dévoré; je pourrais l'admirer, si son cœur était droit, si ses vues étaient pures, si ses vertus privées servaient de preuves à la loyauté de ses sentiments, et si l'ambition enfin ne gouvernait pas seule ses pensées.

Ne perdant jamais de vue les intérêts qu'il dirigeait, une imagination ardente, une pénétration profonde, un esprit souple et entraînant, étaient les guides qui prenaient les devants dans toutes ses actions. Avec la rapidité de l'éclair, il savait distinguer les fiertés qu'il

fallait encenser, les faiblesses qu'il avait à vaincre, les intérêts qu'il devait flatter; il savait apercevoir les hommes qu'il fallait tromper, et ceux qu'il fallait perdre.

A peine Condé fut-il de retour à la cour, que le cardinal dressa ses batteries pour l'attirer à lui. Ses efforts avaient pour objet de le détacher du parti royaliste pour l'attirer dans celui du parlement; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'on ne déracine pas facilement ces opinions profondes et consciencieuses qui sont fortifiées et rehaussées par ce que l'honneur doit avoir de plus cher. Il disait bien au jeune prince que c'était contre le premier ministre seulement que s'aiguisaient toutes les armes, mais il fallait que ces mêmes armes se trouvassent dirigées contre les enseignes du roi; il fallait que le combat finit par s'engager.

Tant d'obstacles ne purent pas se vaincre, et le prélat fut contraint à en appeler à de nouveaux expédients dont le but était de servir à la fois d'instrument à ses vues et d'encouragement à d'autres espérances. Il fit attaquer le jeune Condé par les plus proches de sa famille, par le prince de Conti, son frère, et la duchesse de Longueville, sa sœur. — Ce dernier moyen n'eut pas plus de succès que le premier:

Condé resta fidèle. La régente, toujours horriblement conseillée dans les grandes résolutions qu'elle prenait, avait résolu de faire investir la capitale et d'en affamer la population. Elle espérait retirer des souffrances du peuple les moyens d'arriver à l'accomplissement de ses vues, c'est-à-dire qu'elle s'était persuadée que ces souffrances, devant rester imputées à un parlement factieux, dont la conduite était la seule cause des hostilités, il en résulterait que le peuple se révolterait contre lui. — Il est bien pénible de penser que les plus glorieuses armes furent celles dont elle fit choix pour servir sa vengeance, et que l'on vit Condé endosser son armure et se montrer en chef à un pareil combat.

Ce plan fut promptement mis à exécution. La régente s'éloigna de Paris avec son fils, et laissa, pour être portée à l'Hôtel-de-ville, une lettre dans laquelle elle annonçait qu'elle avait abandonné la capitale, n'y étant pas en sûreté au milieu des satellites du parlement et des chefs d'un parti qui entretenait des intelligences criminelles avec les ennemis de l'état.

On écrirait un volume sans épuiser ce sujet. Pour moi, je me borne à dire que les opinions du peuple ne répondirent aucunement aux espérances de la régente.

C'est un grand malheur que celui d'un soulèvement contre l'autorité; c'est un spectacle bien alarmant que celui d'une population qui se voit forcée de briser tous les liens dont elle devait attendre sa sécurité et sa force. Il me semble que de bien sérieuses, de bien profondes réflexions devraient être faites de la part de cette même autorité avant de s'arrêter à des mesures qui peuvent conduire à de pareils maux, avant de s'exposer à produire dans les esprits une exaspération qui tend toujours à discréditer le pouvoir et à introduire dans les cœurs un sentiment de méfiance et d'effroi.

Je ne dirai assurément pas que toutes les clameurs qui s'élèvent contre les actes d'un gouvernement soient justes; mais, quand il arrive que les conseillers d'un souverain n'ont qu'à descendre dans leur propre conscience pour reconnaître la vérité qui leur est présentée; quand ils ne peuvent s'empêcher de voir, dans la réunion des diverses classes qui agissent contr'eux, des hommes qui tiennent eux-mêmes au pouvoir, des chefs de grandes familles, des possesseurs de grands biens, il me semble que de pareilles considérations sont de nature à leur imposer un certain respect et leur faire sentir leur devoir.

Il y toujours une ressource pour l'homme con-

sciencieux, pour le ministre qui n'a dans la pensée que le bien qu'il veut faire, pour l'homme d'état qui ne se sent pas retenu par ce lien, quelquefois si doux, si engageant et si dangereux à la fois, la possession du pouvoir. Cette ressource est dans l'abandon qu'il fait de ses honneurs et de ses dignités. C'est un bel exemple à mettre sous les yeux d'un souverain qui opposerait sa volonté à des réclamations importantes et justes, que celui d'un ministre fidèle qui viendrait lui restituer toutes les faveurs dont il l'aurait comblé; qui lui ferait connaître que ces mêmes faveurs ne pourraient demeurer entre ses mains que comme des témoignages de sa déloyauté, de son infidélité à ses devoirs, et que le pouvoir qu'il continuerait à exercer en son nom n'aurait plus pour effet que de le trahir lui-même, en devenant l'instrument de sa déconsidération et de plus grands malheurs peut-être.

Les hostilités entre la régente, appuyée de son premier ministre et le parti populaire, à la tête duquel était le parlement, secondé par le cardinal de Retz, nous firent voir dans la population de Paris une conduite presque entièrement conforme à celle qu'elle a tenue dans ces derniers temps, et par conséquent aussi remarquable; c'est-à-dire que Paris n'exposait pas le tableau d'une capitale abandonnée aux excès du dé-

sordre, mais seulement à la plus ardente activité dans toutes les mesures nécessaires pour assurer la défense des droits que l'on voulait conserver.

Cette circonstance paraîtra toujours surprenante : on y observera, après plusieurs siècles écoulés, un rapprochement extrême entre les sentiments des classes populaires.

J'ai dit que le prince de Condé allait se trouver dans la position la plus cruelle, en ne reprenant les armes que pour les tourner contre une population de Français qui comptait dans ses rangs une partie de sa famille.

Les femmes n'étaient point étrangères à cette lutte; tous les états, toutes les conditions, avaient leur héroïne. La duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé, tenait le premier rang parmi les combattants. Ces dames, fort puissantes sur les cœurs, faisaient de leurs charmes le plus héroïque usage; et, à ce propos, on relira toujours avec plaisir ces deux vers charmants du duc de La Rochefoucauld, écrits derrière le portrait de la duchesse de Longueville :

Pour captiver son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre au roi, je l'aurais faite aux dieux.

Cependant, comme il n'est pas rare qu'à un grand

élan patriotique succède bientôt le dégoût des combats et de tous les maux qui en résultent, on vit le calme se rétablir dans un grand nombre d'esprits, et les dispositions devenir plus pacifiques.

Le cardinal de Retz, qui savait jusqu'où peuvent aller les efforts d'une population dont tous les moyens d'existence se trouvent déplacés, et qui ne voit qu'embarras et misère dans le sein des familles, sentit le besoin d'appeler à son secours les ressources qu'il s'étaient ménagées, et c'est alors que, par suite de machinations infernales, il fit arriver à Paris un certain moine espagnol, qui n'était autre qu'un agent du ministre de la cour d'Espagne, et que l'on s'empressa de défroquer et de revêtir d'un habit de guerrier, pour le décorer ensuite du nom pompeux de don Joseph de Illescas. Il faut vraiment se faire violence à soi-même pour croire à des scènes aussi burlesques.

De cet état de choses résulta néanmoins une pensée consolante : c'est que les Français peuvent bien se livrer à des haines de parti, à des ressentiments profonds ; qu'ils peuvent bien exposer leur existence pour soutenir entr'eux leurs querelles particulières, mais que, dès l'instant où il devra être question de faire triompher leurs vengeances à l'aide de mains étrangères, l'honneur national fera taire en eux tous

les sentiments que la désunion auraient produits; c'est au moins ce qui arriva dans cette circonstance.

Ce qui se passait dans les cœurs n'avait pourtant pas changé la nature des afflictions populaires : on avait cédé à de nobles sentiments, on avait préféré la paix entre soi aux services que l'on aurait pu recevoir des ennemis de son pays; mais Mazarin tenait toujours le timon de l'état, et les Frondeurs, en s'abstenant de combattre, n'avaient pas posé les armes.

Cette tenacité dans la disposition des esprits jeta la cour dans une si grande consternation, et l'effraya à un tel point, qu'on la vit se porter aux mesures les plus extraordinaires : on la vit abaisser son orgueil jusqu'à l'humiliation, Mazarin tendre la main au cardinal de Retz, et la reine elle-même lui donner des marques de sa bienveillance.

On vit bien plus encore : on vit Condé devenir le prisonnier de cette cour qu'il venait de défendre, et ce héros succomber sous la puissance des ennemis qu'il avait combattus.

Mais, comme partout où le désordre règne il ne saurait y avoir aucune stabilité; que les disgraces et les faveurs entretiennent entr'elles un échange constant, et que les plus beaux jours touchent souvent aux plus lugubres nuits, Mazarin fut forcé, par un

arrêt du parlement, de s'éloigner de Paris; le coadjuteur tomba ensuite sous les coups de la justice : Condé quitta sa captivité pour venir jouir de tous les triomphes de son innocence, et ce tableau, changeant encore de face, tous ceux qui étaient dans la défaveur reprirent leur premier crédit pour exercer de nouveau leur orgueilleux empire.

Voilà quelles étaient alors les destinées de la France, et l'on continuera à la voir avilie ainsi jusqu'à ce que Louis XIV puisse parler en maître.

Le prince de Condé était, sans aucun doute, soutenu dans l'opinion publique par la réputation la plus justement méritée, mais l'orgueil et la fierté dominaient dans son caractère. Son cœur était fait pour l'honneur : sa vie en avait fourni la preuve; et cependant, il succomba à la plus grande de toutes les faiblesses de l'homme : il commit la plus grande faute dont un guerrier puisse se rendre coupable.

Je sais que des intrigues viles et honteuses l'avaient abreuvé de dégoûts, de découragements, et que de grands chagrins lui en étaient restés; que son ressentiment s'exerçait seulement contre les dépositaires du pouvoir royal, qui n'en avaient fait usage que pour méconnaître le prix de ses services, pour attenter à sa liberté, et faire un prisonnier d'état de l'homme

qui s'était le plus exposé pour concourir à sa défense; mais, hélas! quelle tache ineffaçable que celle de combattre son pays et son roi!!!

Avec quelle douleur ne voit-on pas ce héros levant des troupes, se mettant sur le pied de guerre, envahissant les provinces de son prince, faisant des traités avec ses ennemis, se montrant dans la capitale pour jouir des triomphes de sa perfidie, et se mesurant avec le compagnon de ses exploits, cet immortel Turenne, qui ne s'était pas séparé de l'honneur et de la fidélité! Qu'il est pénible de voir ces deux grands hommes échanger, en ennemis, les prodiges de leur génie!

Pourrait-on jamais imaginer que tant d'agitations et de troubles ne fussent véritablement causés que par l'obstination que mettait la reine à ne vouloir pas se séparer de son ministre.

Il est très-vrai qu'il y avait insurrection contre l'autorité royale, mais il n'en existait pas contre la personne du roi; il était l'espoir de la France, l'idole de tous les cœurs, et l'on eût certainement passé sur toutes les faiblesses de la régente si son gouvernement avait satisfait les esprits.

La population de la capitale était toujours sous l'influence du parlement et du grand meneur de tous

les mouvements populaires, le cardinal de Retz. La reine s'était de nouveau éloignée avec son fils : Turenne était leur héros ; sa vaillance et son génie leur servait d'égide. On ne voyait plus les classes populaires se mêler aux combattants : le sort des armes avait été remis à des hommes de guerre, et c'est alors que l'on eut sous les yeux le douloureux spectacle de plusieurs de nos provinces ravagées par des soldats étrangers, qui passaient de l'un à l'autre camp, suivant l'élévation de l'enchère à laquelle leurs services étaient portés. Affligeant tableau, et qui prouve bien que partout où l'autorité s'ébranle il n'y a plus que confusion et désordre.

Mais, sortons promptement de cette agonie dans laquelle notre esprit est plongé ; ne nous apesantissons pas plus long-temps sur d'aussi lamentables sujets ; abandonnons quatre à cinq années de lugubre mémoire ; sauvons notre cœur des angoisses douloureuses où nous le retenons captif, et voyons Louis XIV, alors dans sa quinzième année, se montrer à son peuple, et faire avec lui l'essai de sa puissance.

Elle était bien faible encore ; aucune gloire ne pouvait l'entourer ; tous les éléments qui contribuaient au malheur de la France pesaient à la fois sur elle. et le temps n'était pas venu où nous devions renaître

de nos cendres, reconquérir notre pouvoir, et faire briller nos armes d'un nouvel éclat.

MAJORITÉ DE LOUIS XIV.

La majorité de Louis XIV, et l'autorité qu'il exerçait, imposèrent le respect et la crainte où la témérité n'avait cessé de se montrer ; toutes les passions déposèrent les armes. Mazarin était rentré dans sa toute-puissance ; il brillait de l'éclat majestueux d'un soleil dont les rayons se réfléchissaient sur lui.

Louis XIV commença sa première campagne, et se montra dans nos camps moins en roi qu'en soldat. Il vit les dangers de fort près, il les reconnut, et ne s'en effraya pas. C'est ainsi qu'il annonça ce qu'il serait un jour ; et, pour le malheur de son peuple, il tint plus encore qu'il n'avait promis.

Après tant d'années de douleurs, après ce long enchaînement de sinistres pensées, l'esprit trouvait des charmes à goûter le repos ; les orages avaient cessé, les beaux jours renaissaient, le commerce des villes reprenait son essor et son activité ; les ambitions se multipliaient; on s'efforçait de reproduire, et le passé se perdait dans un doux avenir.

Cependant le prince de Condé n'avait pas encore mis fin à sa rébellion; il continuait à se mesurer avec

Turenne ; il s'efforçait de faire acquérir à son génie ce qui pouvait encore lui manquer, afin de le déposer bientôt aux pieds de son souverain, lorsque son autorité se trouverait libre des liens qu'il n'avait pas rompus.

Mazarin présidait à l'éducation de Louis XIV ; il s'était facilement aperçu qu'il y avait en lui plus qu'il ne fallait pour faire un grand roi, et son principal but était de le bien pénétrer de la majesté du trône qu'il occupait : il flattait son orgueil, il excitait dans son esprit tous les désirs qui conduisent à l'amour de la gloire ; il surveillait les mouvements de son cœur, et pour n'avoir rien à redouter lui-même des effets de ses premières affections, il l'entoura de jeunes beautés prises dans sa famille, et qu'il appela à la cour pour la décorer de leurs charmes.

Que de précautions, que de politique de sa part pour ne rien perdre de son élévation, et conserver tous les attributs du pouvoir !

Il n'y avait pas d'affaires importantes où le roi n'eût occasion de ceindre son front des lauriers que lui préparait Turenne ; c'est ainsi qu'on le faisait passer des plaisirs à la gloire, et que l'on établissait dans son cœur des dispositions qui devaient faire succéder un

jour, à l'enivrement des conquêtes, des chagrins qui ne finirent qu'avec lui.

La providence n'accorde pas une protection constante à toutes les ambitions : elle secondera celles que la justice autorise et que commandent le bon droit d'un état, son élévation et sa gloire ; mais, dès l'instant où l'orgueil et les passions viendront prendre la place de l'amour du bien public ; dès l'instant où des injustices, des cruautés et des persécutions serviront de trophées à des triomphes éclatants : alors la main puissante qui avait élevé l'homme au dessus de son semblable l'abandonnera à lui-même, pour ne plus laisser dans son sein que les regrets et la douleur.

Ce tableau est celui que le règne de Louis XIV nous a mis sous les yeux. Cependant je n'ai pas l'intention de rien diminuer de la renommée qu'il s'est acquise. Je sais quels sont les droits qu'il conserve à nos plus beaux souvenirs ; que c'est sous lui que les plus grandes célébrités ont fait leur entrée dans le monde ; que les sols les plus arides ont produit avec fertilité ; que la nature a été contrainte de céder au génie de l'homme. Je sais enfin que des chefs-d'œuvres se sont montrés partout ; que les lettres ont fleuri, que les arts sont sortis de leur berceau pour nous faire voir des merveilles.

Les encouragements et la protection qu'un prince accorde aux talents font toujours rejaillir sur lui une partie de la gloire des hommes qui se rendent illustres, et c'est principalement sur ce dernier point que Louis XIV a déployé sa grandeur et sa munificence; mais, tout en faisant porter mes réflexions sur les actions les plus éclatantes de la vie de ce prince, je n'oublierai pas que mes opinions seraient un reproche à ma conscience, si elles n'étaient pas exprimées avec tout l'accent de la vérité.

La fin du cardinal de Mazarin approchait : il n'en était plus séparé que par trois événements marquants dans les intérêts de la France, et qu'il conduisit avec autant d'habileté que de sagesse. — Le premier fut la paix avec l'Espagne ; — le second, le mariage de Louis XIV avec l'infante ; — le troisième, la soumission du prince de Condé à l'autorité du roi.

C'est ici que l'on peut juger de l'importance qu'en affaires de gouvernement on doit attacher quelquefois à l'opinion publique.

Ce ministre qui avait été si long-temps l'objet de l'exécration générale, la cause de toutes les divisions intestines qui dévorent la France, ce ministre dont la tête avait été mise à prix, et qui n'eut véritablement de puissance que du moment où Louis XIV com-

mença à régner; on le vit alors recevoir les marques de respect et d'enthousiasme que lui témoignait un peuple qui peu de temps avant se fût partagé tous ses membres pour les dévouer à sa vengeance : on vit des magistrats qui avaient signé son arrêt de mort venir lui offrir leur respect et leurs hommages.

Il faut conclure de là que nos intérêts exercent en général une grande influence sur nos opinions, et qu'à quelques exceptions près, le passé s'évanouira dans notre esprit, quand le présent nous satisfera, et que nous y trouverons protection, sécurité, justice.

Il ne restait plus à Mazarin, après les grandes œuvres qu'il venait d'accomplir, et les hautes alliances qu'il avait formées dans sa famille, qu'à se résigner à la mort. Il la vit arriver avec calme; il ne fut pas effrayé de ce moment où l'homme n'a plus de consolations à attendre, d'espérances à former sur la terre, et ne peut se reposer que dans la confiance qu'il trouve en lui-même, et les dernières pensées qui le séparent encore de l'éternité.

Louis XIV, né en 1638, et roi en 1643, ne commença véritablement à régner qu'en 1660, après la mort de son ministre. Il était encore bien jeune pour conduire un état et le gouverner par lui-même; mais il s'y était exercé, et il faut dire à la louange de

Mazarin que s'il plaça en lui trop de grandeur et trop de majesté, il lui inspira aussi des sentiments d'une assez haute élévation pour le détourner d'aller se jeter et se perdre au milieu d'une nuée de jeunes courtisans qui convoitaient une si belle proie : aussi n'a-t-on pas vu que Louis XIV prodiguât sa confiance et qu'il étendit ses intimités ; il mettait une distance immense entre lui et le plus puissant de ses sujets.

La gloire de ses armes et les conquêtes qu'elles lui firent obtenir, remplirent son esprit d'ambition et d'orgueil; il se crut fait un moment pour donner des lois au monde, il voulut y commander en maître, et ce rêve lui coûta cher.

La docilité que Mazarin avait rencontrée dans son pupille, en disposant son cœur à la plus grande confiance, n'y avait pas laissé de ces inquiétudes sombres qui peuvent porter un ministre à dissimuler ses véritables sentiments : le bien qu'il voulait au roi était celui dont un père eût désiré combler son fils; et quelque temps avant sa mort, il lui avait fait connaître quels seraient après lui les hommes qu'il devrait surveiller dans leurs emplois, de même que ceux qu'il aurait à tenir en réserve pour en disposer au besoin.

C'est ainsi que Louis XIV mit promptement fin

aux dilapidations de Fouquet, surintendant général des finances, pour confier cette place importante à Colbert, que Mazarin lui avait particulièrement recommandé.

Ici une réflexion se présente naturellement à l'esprit. On reconnaîtra que la sévérité qui fut déployée à l'égard de Fouquet avait un principe de justice d'autant plus incontestable, que les preuves ne manquaient pas pour constater sa félonie et sa déloyauté : mais on se demandera en même temps comment il se faisait que cet homme eût conservé sa place à une époque où l'autorité était entièrement entre les mains du cardinal de Mazarin ; comment il se faisait qu'aucun soin ne fût pris alors pour réprimer des concussions qui ne pouvaient échapper à la plus légère surveillance, et que toutes poursuites à cet égard fussent ajournées jusqu'après la mort de ce ministre : on se demanda, enfin, par quels moyens ce ministre lui-même put parvenir à une fortune aussi colossale que la sienne ; et qui le fit jouir de l'orgueil de voir ses nièces recherchées par des princes souverains. De pareils faits sont affligeants à retracer.

Il y avait eu trop de causes de déchirement dans l'état, trop de malversations dans les revenus qui lui appartenaient, pour que d'abondantes plaies ne se

fissent pas ressentir; mais où règne la paix, où l'ordre se rétablit, où le corps social peut trouver le repos, naissent bientôt les richesses et les prospérités.

Ce ne sont pas les charges d'un état qui deviennent les principales causes des embarras qu'il éprouve : ce sont les ressources qu'il s'arrache à lui-même, la confiance qu'il cesse d'inspirer, le crédit dont il manque, la stagnation des affaires, le repos de l'industrie; voilà quelles sont les souffrances que ressent le corps social, et qui viennent attaquer un gouvernement dans ses plus profondes racines. Sans un bon accord entre les peuples, sans leur respect pour la religion, et leur soumission aux lois qui les gouvernent, ils ne feront pas de mouvements qui ne doivent les conduire de désastres en désastres.

Louis XIV sentit que pour recueillir il fallait recréer, qu'il fallait faire fleurir les arts, fournir à l'industrie et au commerce des encouragements qui dussent les mener à de hautes prospérités; et c'est ce qui le décida à laisser reposer dans les délices de sa cour une foule de jeunes guerriers qui n'attendaient que ses ordres pour endosser leur armure.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de sa jeunesse : elles furent signalées par les établissements aussi utiles que magnifiques. Je citerai dans leur

nombre ces superbes tapisseries des *Gobelins*, dans lesquelles la nature se retrace aux yeux avec autant de perfection et de vérité que sous les traits du plus habile pinceau. L'Observatoire, l'hôtel des Invalides, le jardin des Plantes, la façade du Louvre et le château de Versailles, furent aussi des monuments qui s'élevèrent à sa gloire. Le luxe était dans son plus grand éclat : les plus riches étoffes sortaient de nos métiers, et toutes les industries rivalisaient de talents et d'efforts.

Une des plus grandes idées que conçut ce prince, et qui faisait présager pour notre commerce des avantages immenses, fut celle de l'établissement des compagnies des Indes orientales et occidentales. Les Anglais en frémirent; et nous pouvions difficilement conserver une bonne intelligence avec cette nation, dès l'instant où nous touchions une corde aussi délicate.

On ne crée pas une marine comme on crée une armée : le moment n'était pas encore venu où notre pavillon pourrait se montrer avec fierté sur les mers; où nous pourrions disputer à nos rivaux l'empire de l'océan; où nos vaisseaux, en sillonnant son immense étendue, laisseraient après eux de glorieuses traces. Nous n'avions point de forces à opposer à l'Angleterre. Aussi, Louis XIV se contenta-t-il de s'allier contre

elle avec les Hollandais, et l'on sait combien cette alliance nous devint favorable ; on connaît les hauts faits de l'amiral Ruiter et l'illustration qu'il sut donner au pavillon de sa nation.

Il est temps de dire quelques mots des galanteries de Louis XIV, et de parler de ses débuts en amour.

Mlle. de La Vallière fut le premier objet de ses soins affectueux. Elle se trouvait dans une position à le voir fréquemment, et Louis XIV, abstraction faite de sa toute-puissance, était doué de tous les avantages qui se font facilement jour dans le cœur d'une femme. Promptement subjuguée, elle n'eut pas la force de résister à l'entraînement de son cœur. L'ivresse du bonheur dura quelques années ; mais, plus elle en goûtait les charmes, plus elle se préparait de chagrins.

Mlle. de La Vallière était peut-être de toutes les femmes celle qu'une passion profonde dût rendre plus malheureuse; elle aimait le roi pour lui-même : aussi sa chûte fut-elle affreuse : elle ressentit dans son délaissement toute la honte de s'y être exposée, et les marques de son repentir effacèrent promptement la faute qu'elle avait commise.

Je n'affaiblirai pourtant pas ses torts ; je sais sur combien de points ils peuvent lui être reprochés ;

mais je dirai que, maîtresse absolue de sa personne, son amour ne la rendit pas parjure; qu'encore au printemps de ses jours, elle sut passer de tous les délices de la vie dans le silence et les rigueurs de la retraite; je dirai qu'elle ne transigea pas avec sa conscience; qu'elle n'ajouta pas à ses fautes celle de les faire revivre dans le monde par la grandeur et le faste qu'elle aurait pu y étaler; qu'elle eut assez de sagesse pour ne pas faire servir ses triomphes passés, à rappeler sa honte et ses faiblesses.

Je dirai enfin qu'elle s'imposa des souffrances qui surpassèrent tous les plaisirs dont elle avait joui, et qu'elle mourut martyre de ses premiers égarements.

La femme qui fut appelée à venir la remplacer devra être jugée bien plus sévèrement. L'ambition et la vanité furent l'ame de sa conduite; elle passa avec orgueil du lit conjugal à celui de l'adultère.

Louis XIV, livré jusqu'alors à toutes les jouissances du cœur, sortit tout-à-coup de son repos, et n'eut qu'une promenade à faire pour s'assurer des conquêtes qu'il avait en vue, et qui venaient d'elles-mêmes se soumettre à ses armes; c'est ainsi qu'il s'empara de la Flandre et de la Franche-Comté: mais, comme ce ne sont pas toujours les succès les plus difficiles à obtenir qui procurent le plus de gloire, et qu'en

général on ne s'attache qu'aux résultats sans remonter aux causes, il s'ensuivit que les louanges lui furent de toutes parts abondamment prodiguées.

Il dut à ces mêmes conquêtes le traité de paix d'Aix-la-Chapelle, qui mettait un terme aux combats de religion qui duraient depuis près de trente années.

La Hollande, devenue à cette époque une nation fort puissante par sa marine et son commerce, avait, depuis la dernière alliance que nous avions formée avec elle, donné à Louis XIV divers sujets de mécontentement dont il se proposait de tirer vengeance, aussitôt que l'accroissement de ses forces maritimes, dont il s'occupait activement, le mettrait à même d'effectuer ses projets.

Le bon accord s'était rétabli entre l'Angleterre et nous par suite de plusieurs démarches sagement conçues, et notamment celle d'y faire passer Madame, sœur de Charles II, pour négocier avec ce prince un traité d'alliance contre la Hollande.

Cette importante négociation eut la réussite que Louis XIV en espérait, bien qu'elle eut été sur le point d'échouer par l'imprudence que commit un des hommes les plus marquants que nous eussions alors.

On ressent une véritable douleur en se trouvant

obligé de prononcer ici le nom de Turenne, et surtout en pensant que ce fut par des considérations qui avaient rapport aux intérêts d'une femme, qu'il abusa de la confiance de son prince et dévoila les secrets de l'état.

Appelé à paraître devant le roi, il ne perdit rien de la noblesse de son caractère ; il ne cacha pas ses fautes ; il ne chercha pas à les excuser : et c'est ainsi qu'il fit tout oublier.

Un pareil fait nous démontre jusqu'où nos faiblesses peuvent conduire, et combien nous devons nous tenir en garde contre elles.

La guerre dont nous allons parler a marqué dans l'histoire par la nature des succès qu'elle nous fit obtenir d'abord, par les craintes qu'elle fit naître ensuite, et les maux qu'elle réalisa.

C'est en 1672 que s'ébranlèrent nos phalanges guerrières, Louis XIV à leur tête ; Condé, Turenne, Luxembourg et Créqui, escortant ses pas et l'entourant de leur génie ; Louvois et Vauban fermant un aussi beau cortége.

Les Provinces-Unies cédèrent en un instant au torrent qui les enveloppait ; il ne fallut que le temps d'y paraître et de les traverser pour s'en assurer la

conquête. Le passage du Rhin et l'invasion de la Hollande suivirent nos premiers succès, quoique de grandes fautes eussent été commises.

Le malheur de l'homme que les conquêtes enivrent est de ne savoir pas se reposer au sein de la victoire; de ne pas lui imposer de bornes; de penser que la route qui lui a été heureusement frayée sera celle qui se présentera toujours devant lui; de ne pas reconnaître que les plus beaux fruits que la guerre puisse faire obtenir, sont ceux qui ont coûté le moins de sang et le moins de sacrifices. Or, tout était acquis sur ce point; nos armées n'avaient pas souffert de la rapidité de nos victoires; nous n'avions plus qu'à consolider notre ouvrage, qu'à recueillir d'abondantes récoltes. La gloire du prince était immense, les profits de l'état incalculables, et cependant de si grands avantages ne suffirent point à Louis XIV; il voulut mettre à ses pieds les ennemis qu'il avait vaincus; il voulut faire reposer ses triomphes sur leur honte et leur anéantissement.

Les Hollandais, réduits au désespoir par la nature des conditions que Louis XIV avait mis à la paix, par le tribut qu'il imposait à leurs consciences, par l'extension qu'il voulait donner à des pratiques religieuses qui n'étaient pas les leurs, ne trouvèrent de

salut pour leur honneur que dans les désastres dont ils pouvaient eux-mêmes s'environner.

Nation sublime, qui du fond de votre adversité avez su gagner tous les cœurs et faire briller votre gloire sur les débris et les ruines! Ces digues merveilleuses que tant d'art avaient formées, ces remparts élevés pour vous préserver de la fureur des eaux et combattre un élément redoutable; vous avez tout détruit; vos campagnes ont été submergées, vos fortunes englouties, et c'est à tant de désastres que votre honneur a survécu!

Ah! Louis XIV, ah! grand roi, quelle faute vous avez commise! quelle leçon vous avez donnée au monde! quelle leçon vous avez reçue vous-même! Les sages conseils de Turenne et de Condé n'ont pas pu prévaloir sur les excès de votre orgueil. Quel spectacle, que celui d'une population entière, bravant la misère et la mort pour se soustraire à l'humiliation et à la honte!

L'éclat de nos armes ayant répandu partout la terreur, il n'était pas surprenant que nos premiers revers excitassent contre Louis XIV de nombreux ennemis. Nos armées, assaillies par de nouvelles armes, furent obligées de se diviser; nos conquêtes cessèrent de nous appartenir, et la Hollande fut sauvée.

Celui des princes qui se présenta le premier dans l'arène, et s'adjoignit au ressentiment des Hollandais, fut ce Frédéric Guillaume, simple électeur de Brandebourg, et qui préludait alors à une haute renommée.

Le roi, en quittant son armée pour retourner dans la capitale, avait en quelque sorte réuni les destinées de la France entre les mains de Turenne, et c'est ici que l'on reconnaîtra tout ce que peut produire le génie d'un grand homme.

Je ne retracerai pas dans les événements qui se sont passés, ces mouvements hardis, ces manœuvres savantes qui font l'art de la guerre; je dirai seulement que les forces de Turenne s'élevaient au plus à la moitié de celles que Frédéric avait à lui opposer; que Louis XIV le pressait de repasser le Rhin, et que plein de confiance dans les mesures qu'il avait prises, et les ressources qu'il s'était ménagées, ce grand capitaine osa prendre sur lui de résister à des ordres qui eussent eu pour effet d'anéantir le noble but qu'il se proposait, et qui était de faire échouer toutes les tentatives de Frédéric, afin de le forcer à se détacher de sa dernière alliance.

Le plus grand succès répondit à ses attentes, et les nouvelles en parvinrent à Louis XIV, lorsque livré

aux inquiétudes les plus vives, il ne s'attendait qu'à voir toutes ses craintes confirmées.

On voyait aussi nos troupes poursuivre leurs combats avec une valeur inexprimable sous les ordres de Luxembourg et de Condé : ils les menaient à la gloire de périls en périls : mais que faire contre des difficultés qui passent tous les efforts humains! L'évacuation de la Hollande devint donc nécessaire; et ce qu'il y a de douloureux à ajouter, c'est que notre retraite fut marquée par les plus horribles excès.

Oui, tels furent nos derniers adieux à une population à laquelle nous avions causé tant de maux, et qui ne travailla à réparer ses désastres, que pour donner plus de force un jour aux effets de son ressentiment.

Nous perdions successivement nos alliés, à mesure que des ennemis croissaient autour de nous, et cependant il faut rendre à Louis XIV la justice de dire qu'autant ses regards étaient amers, autant il employait d'efforts à surmonter les obstacles qu'il rencontrait. Ses troupes soutenaient partout leur héroïque valeur. Turenne et Condé par leur seule présence lui valaient des armées.

La neutralité de la Franche-Comté venait d'être rompue par l'entrée qu'y firent les troupes du duc de Lorraine : Louis XIV s'y transporta pour les attaquer,

et dans moins de trois semaines toutes les places fortes étaient en son pouvoir. D'un autre côté, Condé marchait en Flandre, et Turenne en Alsace. La gloire, fidèle à leurs drapeaux, ne les abandonna pas; elle se laissa entraîner à la supériorité du génie, à la constance du courage ; mais elle devint pour le prince de Condé le prix des plus grands sacrifices.

Ce prince ne reculait que bien difficilement. Il jugeait des efforts de l'homme; il savait ce que l'on pouvait en obtenir : il ne s'effrayait pas des dangers, et donnait l'exemple en s'y exposant le premier. C'est ainsi que dans cette dernière campagne, il triompha de la généralité de ses ennemis, et sut transformer des champs de carnage en monuments de gloire.

Turenne était plus étonnant encore : son jugement et sa tactique se montraient tellement au dessus de toutes les conceptions, que les ennemis qu'il avait en présence en étaient frappés de terreur : leur confiance s'évanouissait; ils se croyaient devinés dans les projets qu'ils avaient conçus, dans les attaques qu'ils avaient méditées : aussi était-il bien rare que le découragement ne précédât pas leur défaite. Il semblait que le soldat français devait, un jour de bataille, faire abnégation en lui-même de tous les sentiments qui n'allaient pas se confondre avec ceux de ce grand géné-

donner la preuve d'une élévation de génie qui n'était pas encore connue.

Louis XIV céda à la confiance que lui inspirait ce grand général. Il lui fit passer six mille hommes qui ne portaient son armée qu'au nombre de vingt-deux mille, lorsque les alliés en comptaient soixante, et c'est cependant avec ce petit nombre à opposer à tant de forces, qu'il sut vaincre et se couvrir de gloire.

Ses talents militaires consistaient principalement dans ses justes prévisions concernant tous les mouvements d'une armée ennemie, et dans les mesures qu'il prenait alors pour pouvoir en profiter.

Cependant, les alliés ayant passé le Rhin, la cour ne dissimulait pas ses craintes sur les résultats d'une pareille lutte, et le plus grand danger qu'elle appréhendait était qu'elle devint fatale à Turenne; mais la providence continuait à veiller sur lui, et nous n'étions pas encore arrivés à nos jours de deuil.

Tous les détails relatifs à cette mémorable campagne appartiennent à l'histoire : je dirai seulement qu'il y avait dans le plan que Turenne avait combiné tant d'adresse à la fois et tant de profondeur, qu'il était parvenu à donner à ses ennemis une confiance dans leur force et dans leur position que rien ne

semblait devoir leur ôter. Il avait fait de ce point important une étude approfondie : tous ses mouvements répondaient à ses calculs, et il cachait à ses soldats eux-mêmes le fond de ses pensées, pour faire acquérir plus de vérité et de force à celles qu'il laissait volontairement percer dans les camps ennemis; enfin, ce fut par une sorte d'enchantement qu'il parut au milieu de ces mêmes camps, où il transforma bientôt en surprise et en effroi cette sécurité qu'il leur avait inspirée.

Ils se trouvèrent entourés de nos soldats sans pouvoir donner à leur défense ni l'ordre ni l'ensemble qui étaient nécessaires; ils ne pouvaient ni se communiquer ni s'entendre ; et, dans un démêlé semblable, notre armée était la seule qui agît avec connaissance, et pût méditer les coups qu'elle avait à porter.

C'est ainsi que Turenne parvint à faire évacuer l'Alsace et à la laisser libre de tout ennemi; c'est ainsi que se termina cette glorieuse campagne qui étonna l'Europe.

Un grand homme peut se montrer orgueilleux des éminents services qu'il a rendus à son pays et à son roi ; mais Turenne se contentait sur ce point des jouissances de son cœur : il n'en enviait aucune autre. La modestie était au nombre de ses belles qualités. Ses

services l'appelaient un instant à la cour; il se hâta de s'y rendre, et l'on vit la foule abonder et se presser sur ses pas.

Louis XIV, parfaitement informé de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin, connaissait les nouveaux préparatifs qui s'y formaient; il savait quels étaient les efforts que l'on employait pour grossir l'armée ennemie, et fit tout ce qui lui devint possible pour renforcer la nôtre.

Alors, se trouvèrent en présence les deux hommes qui étaient le plus faits pour se mesurer et se conbattre : Turenne et Montécuculli.

Nos manœuvres pendant plusieurs mois eurent pour objet d'éloigner les alliés de Strasbourg et de leur en fermer le passage; ce but une fois rempli, Turenne ne chercha plus alors que l'occasion de les attaquer, et de tout confier au sort d'une bataille. Ses préparatifs étaient terminés; il avait invoqué l'Éternel, demandé la bénédiction de ses armes; il avait établi la paix dans son cœur, et voyait la défaite de ses ennemis tracée devant ses yeux.

Une seule précaution lui restait à prendre; il voulait ne rien laisser d'imparfait dans l'œuvre qu'il avait si bien méditée : il se transporta donc sur les lieux où

ses observations devenaient nécessaires, et ce fut un boulet lancé à la volée qui lui donna la mort.

Avec lui périt le plan de bataille qu'il avait habilement tracé ; après lui s'établirent des divisions on ne peut plus fâcheuses ; cependant la gloire n'abandonnait pas encore la France : de grandes preuves devaient le constater.

Je ne puis résister au désir d'ajouter quelques mots de plus concernant ce héros, que les Français ont si long-temps pleuré, et que nos ennemis ont illustré après sa mort, autant qu'ils l'avaient craint durant sa vie.

Il faut se persuader que l'homme que les passions ne dominent pas, qui ne nourrit son imagination que de hautes pensées ; l'homme qui ne s'arrête point à la durée de cette existence éphémère qu'un souffle peut détruire, et qui reconnaît en nous l'œuvre d'une puissance suprême, donne à ses réflexions une profondeur à laquelle peu de nous cherchent à arriver : or, Turenne possédait un grand fond de piété ; il avait conçu la religion ; les vérités qu'elle fait connaître n'élevaient aucun doute dans son esprit, et c'est par cette cause qu'il ne dédaignait pas le jour d'une bataille d'appeler au secours de ses armes l'assistance de Dieu.

Né dans le protestantisme, il avait pensé que les

préceptes du christianisme sur lesquels sa religion reposait, pouvaient recevoir un nouveau lustre des dogmes de la religion catholique ; que les pratiques que ces dogmes renferment devaient donner plus d'éclat à la foi ; que la divinité y trouvait des hommages plus brillants et plus dignes d'elle-même ; il pensait qu'elles rapprochaient davantage la médiocrité de l'homme de la grandeur de Dieu ; qu'elles établissaient entre nous et lui des rapports plus directs, des communications plus satisfaisantes pour le cœur.

Turenne avait jeté un regard derrière lui ; il s'était arrêté à ces hommes illustres pris dans les premiers rangs de la société, ces hommes que le ciel avait créés pour ensemencer la terre et la laisser riche des plus brillantes productions ; il avait baissé son front glorieux devant ces génies chrétiens, et c'est sous leurs drapeaux qu'il avait engagé sa foi.

Il mourut admiré de l'Europe entière, et nous laissant autant de modèles de gloire que de vertus à imiter.

Louis XIV crut ne pouvoir pas mieux témoigner la reconnaissance qu'il conservait des services de ce grand homme, qu'en ordonnant que ses restes précieux reposassent à côté des tombeaux de nos rois.

Que doivent dire ces incrédules de nos jours en

lisant la vie de Turenne? Accuseront-ils ses sentiments religieux d'aveuglement et de faiblesse, lorsqu'il n'exista pas un esprit plus fort, plus réfléchi, plus pénétrant? Hélas! les trois quarts des imaginations qui se persuadent avoir été fort loin n'ont pas parcouru la moitié de l'étendue que son génie lui a créée. On appellera pusillanimité ce qui est grandeur d'ame et profondeur de pensée; on repoussera en lui des perfections dont on est hors d'état de sentir les mérites.

En même temps que Turenne avait été chargé de préserver notre territoire des attaques des ennemis et de défendre le passage du Rhin, le grand Condé s'était montré en Flandre, où ses talents n'avaient pas manqué de se faire admirer.

Cependant, Louis XIV, sentant le besoin de renforcer son armée en Alsace, et de lui donner après Turenne un chef digne de se montrer à sa tête, se décida à y envoyer le prince de Condé, et prit lui-même le commandement de l'armée de Flandre.

Il est beau de voir ce prince combattre avec autant de persévérance et d'ardeur des ennemis qui se recrutaient de toutes les nations, quand nous n'avions que la nôtre pour faire face à leurs puissants efforts; il est beau de voir, malgré tant d'obstacles, nos armées se couronner de lauriers; Condé faire tout ce

que Turenne aurait pu réaliser lui-même, et Louis XIV, assisté de Luxembourg et du fameux Créqui, donner un nouvel éclat à ses armes.

C'est à la suite des succès que le prince de Condé venait d'obtenir en Alsace, que se déclarèrent en lui des infirmités qui lui ôtèrent tous moyens de soutenir plus long-temps les fatigues de la guerre, et le forcèrent à la retraite. La religion vint alors occuper en lui une place qu'elle ne possédait pas encore; ce qui fit dire à Voltaire, que les dernières années de sa vie n'avaient plus été que l'ombre de lui-même.

Ah! Voltaire, au milieu des œuvres sublimes que vous avez conçues, combien de vœux ne nous avez-vous pas laissé à former? Votre vie a été brillante, vos ouvrages ont passé à la postérité, vos étonnantes lumières ont répondu à vos qualités personnelles; vous avez été le protecteur de l'opprimé, le bienfaiteur du pauvre, le défenseur de l'humanité : eh, comment se fait-il que, comblé de si grands dons et pénétré de la puissance d'un Dieu, vous n'ayez pas senti combien il existait en nous d'afflictions à soulager, dans lesquelles votre assistance nous eût été si nécessaire!

En tournant en ridicule les pratiques de notre foi, les ministres préposés à notre instruction, vous nous avez causé un tort irréparable : votre plume brûlante

a porté le feu dans les esprits; un grand nombre d'entre nous se rendaient sans réflexion aux charmes de vos pensées, et c'est ainsi que vous avez ouvert un champ libre à toutes nos passions, quand vous possédiez de si grands moyens pour nous apprendre à les modérer et les vaincre.

Après avoir tout fait pour charmer notre imagination et former notre esprit, que trouvons-nous en vous pour soulager nos cœurs, et venir au secours de nous-mêmes au milieu de tant d'adversités qui remplissent notre existence ? que trouvons-nous en vous pour nous faire jouir de ces consolations si douces que nous recevons de la religion? et pourtant, quelle plume après la vôtre aurait pu les tracer avec plus de chaleur et plus de vérité!.. Vous avez vécu avec les heureux de la terre jusqu'au dernier moment, vous avez brillé dans leur cercle, et votre ame s'est séparée de votre corps toute brûlante encore des feux de votre génie.

Louis XIV avait bien reconnu qu'un pays comme la France, un pays riche de ses productions en tous genres, riche d'une nombreuse population et de toutes les industries qui naissent parmi elle, ne pouvait pas se passer d'un grand commerce; il avait senti qu'il n'arriverait qu'imparfaitement à ses vues, s'il ne créait pas une marine.

Il voulut que nos vaisseaux pussent annoncer partout la gloire de la grande nation à laquelle ils appartenaient, et que l'Océan, au milieu de ses fureurs, cédât à l'habileté de nos marins. Il voulut que dans des temps de guerre, toutes les richesses de notre sol pussent être embarquées avec sécurité ; qu'elles se répandisseut avec profusion dans toutes les parties du monde ; que nos communications en affaires n'y fussent point interrompues ; que nos possessions lointaines ne demeurassent plus entre nos mains une propriété passagère.

Ces fruits, qu'il voulait nous faire recueillir, son siècle les a vu naître ; mais ils nous ont été bientôt ravis.

Duquesne se montra en héros à la tête de nos vaisseaux : il se présenta devant nos ennemis sur un élément qui leur était déjà familier, quand nous ne faisions qu'y paraître. Cet habile marin, déconcertant les plus savantes manœuvres, prévoyant tous les desseins, frappa d'un coup terrible les escadres ennemies, en causant la mort de ce fameux Ruiter, un des plus grands amiraux que l'Europe eût encore produit.

Louis XIV ne cessait pas de son côté de donner à nos armes une grande illustration, et notre faiblesse servait encore à faire mieux ressortir les élans de

notre courage. La paix finit pourtant par mettre un terme à de longues années de guerre ; les Hollandais et les Impériaux crurent avoir besoin de repos.

Ce que l'on trouve de plus satisfaisant à décrire depuis 1678 jusqu'en 1682, est le mariage du dauphin. Arrivent ensuite des infamies qui font horreur. On voit des femmes du plus haut rang faire métier d'empoisonneuses : on les voit exercer leurs atrocités dans l'intérieur des familles ; on les voit entraîner dans leurs crimes des hommes de la plus haute distinction : la terre en est épouvantée.

Après ces noirs attentats, s'élevèrent dans l'église les schismes les plus sérieux ; des contestations dont la cause était déplorable venaient enflammer les esprits. Le roi avait de puissants soutiens dans l'opinion qu'il embrassait, et c'est par ce motif qu'il voulut parler en maître ; mais il rencontra dans le chef de l'église une résistance opiniâtre, et tout ne s'arrangea qu'avec l'assistance du grand Bossuet et la mort d'Innocent XI.

Louis XIV avait profité de plusieurs années de paix pour trouver le moyen d'ajouter de beaux apanages à sa couronne. Une des conquêtes les plus importantes devant laquelle il ne recula pas fut celle de la ville

de Strasbourg, qu'il fit envahir lorsque les habitants s'y croyaient dans la plus grande sécurité.

Il était difficile qu'après de semblables procédés les étrangers ne fissent pas éclater leur mécontentement. Aussi une ligue nouvelle se forma-t-elle contre nous; mais ses effets ne purent être durables, les Espagnols étant hors d'état de résister à nos attaques, et l'empereur ayant, d'un autre côté, à soutenir une lutte terrible avec l'empire Ottoman. Ces diverses considérations conduisirent à des arrangements d'où résulta le rétablissement de la paix.

Nous arrivons à l'époque où parut sur la scène un des grands capitaines de ce siècle, le prince Eugène, dont Louis XIV avait, à son grand regret, dédaigné les services, et qui devint un sujet d'admiration pour l'Europe.

Cependant Louis XIV était toujours le grand roi. Il avait fait acquérir à nos guerriers une réputation de valeur qui ne leur était pas contestée; il avait fait la sienne au milieu des combats; il se reposait sur des lauriers dont il avait cueilli lui-même une large partie. D'un autre côté, toutes ses grandes entreprises marchaient avec un merveilleux succès; les plus beaux génies rivalisaient d'efforts pour fixer ses regards.

Des possessions lointaines, fondées par la gloire de son nom, et défendues par la haute protection de ses armées navales, venaient s'ajouter à tant de causes d'illustrations, et répandre sur la France un surcroît de grandeurs et de prospérités.

Il faudrait pour la mémoire de ce prince ne pas aller plus loin. Si son règne se fût alors terminé, on n'eût pu trouver qu'un reproche grave à lui faire; en songeant aux maux que causa son orgueil, à son ressentiment envers un peuple qui avait reconnu le pouvoir de ses armes, un peuple qui s'était soumis à tous les sacrifices qu'il pouvait exiger, ne demandant à conserver que l'honneur, et que pourtant il avait eu l'inhumanité de réduire au désespoir, et de contraindre aux plus déplorables extrémités.

On lui eût reproché tous les maux qui en résultèrent, et par la perte des avantages qu'il avait conquis, et par la ligue des nations indignées de l'horrible tableau que nous avions offert à leurs regards.

Voilà la seule tache qui eût souillé sa mémoire, et combien d'actions mémorables eussent pu la faire oublier! Mais suivons l'ordre des événements; marchons avec les principaux faits, et tirons-en toutes les conséquences que peuvent admettre la justice et la raison.

Louis XIV venait de perdre Marie-Thérèse, la femme la plus accomplie et la plus digne de fixer son royal amour, mais qui n'était jamais parvenue à captiver son cœur. Elle n'avait eu de lui que ce qu'il plaisait à ses rivales de lui laisser; aussi ne fut-elle jamais heureuse.

Il ne faut pas croire que Louis XIV fût insensible à sa perte. Plus Marie-Thérèse avait de vertus, plus les remords de ce prince tendaient à l'accabler : aussi peu de temps s'était écoulé lorsque de grands changements s'opérèrent dans son esprit.

Mme. de La Vallière était restée victime de la tendresse qu'il lui avait inspirée; Mme. de Montespan n'avait pas eu sur lui assez d'empire pour le détourner des liaisons qu'il contracta avec Mlle. de Fontanges, et il ne lui demeurait attaché qu'en considération des enfants qu'il en avait eus.

Il l'abandonna enfin, mais ce n'était plus pour livrer son cœur aux enchantements de la beauté; un nouveau sentiment s'était fait sentir en lui, et il lui était inspiré par une femme qui sut ménager avec art tout le parti qu'elle pouvait en tirer; une femme qui osa concevoir les prétentions les plus élevées, et sut les conduire au but qu'elle s'était promis.

Mme. de Maintenon reconnaissait bien la nécessité

de rappeler à la vie tout ce que le cœur de Louis XIV pouvait encore renfermer d'ardeur; mais pour y parvenir à l'âge qu'elle avait atteint, et surtout avec un prince vieilli dans la possession de tout ce que les femmes peuvent offrir de séduisant, il fallait lui présenter un genre d'attraits qui pût suppléer en lui à ceux que le temps avait usés. Il fallait charmer son esprit, s'emparer de sa confiance, lui inspirer des sentiments qui donnassent à son ame une élévation nouvelle; il fallait faire sentir à ce prince le besoin de ces communications douces et entraînantes qui rappellent chaque jour au désir de les renouveler. Voilà quelle était la science qu'il fallait avoir, et Mme. de Maintenon n'était pas au dessous de cette tâche difficile. Elle se comporta avec tant d'habileté que toutes ses ambitions se trouvèrent remplies, et l'on vit une femme sortie d'une extraction seulement honorable, devenir la compagne du plus grand monarque de l'Europe.

Son mariage avec Louis XIV fut toujours caché fort mystérieusement, mais ce mystère ne laissait rien à envier à la réalité.

J'ai lu, et je suis fort loin de le croire, que Mme. de Maintenon n'eut point de part à une action infâme, une action qui ne cessera d'imprimer une tache ineffaçable au règne de Louis XIV : j'entends parler de la

révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire d'un renouvellement de persécutions à l'égard des protestants.

Par quelle fatalité se fait-il donc qu'un prince qui avait disposé les esprits à ne voir en lui que des sentiments de grandeurs, ait osé concevoir une pensée qui devait renouveler les scènes sanglantes dont plusieurs de ses ancêtres avaient souillé leur mémoire! comment Louis XIV, qui aspirait si ardemment à l'illustration, n'a-t-il pas craint d'exposer au monde tant de faiblesse d'imagination, tant d'aveuglement concernant les intérêts de la France, tant d'insensibilité sur tous les maux qu'il allait causer ?

Que ce prince eût employé tous ses efforts, eût fait usage de toute sa munificence, pour ramener un certain nombre d'esprits aux doctrines de notre religion, on aurait admiré la bonté de son cœur, la grandeur de ses vues. Mais entreprendre d'opérer cette conversion par la terreur que ses ordres devaient inspirer, poursuivre les consciences les armes à la main, forcer une population immense au parti désespéré d'abandonner ses foyers, de se séparer de toutes ses ressources, et de ne trouver de salut que sur une terre étrangère ; ne pas apercevoir tous les torts qu'il se faisait à lui-même,

et tous les biens dont il enrichissait ses voisins : voilà ce qui passe toutes les conceptions; voilà de ces actes qui n'engendrent que des souvenirs affligeants, et qui prennent leur source dans des causes que la plume se refuse à retracer.

On les trouve ces causes déplorables dans les erreurs funestes auxquelles conduisent l'aveuglement et la faiblesse; on les trouve dans l'abandon que fait un prince de ses capacités, de ses lumières et de ses mérites personnels, pour soumettre son jugement et sa raison à l'ascendant d'un pouvoir auquel il confie tout son être, pour n'en être plus que l'instrument servile, et ne régner que dans l'empire immense que son imagination lui a créé.

Ah! Louis XIV, vous ne saviez donc pas quels étaient les ennemis que vous alliez vous faire, et combien votre réputation en souffrirait un jour?

Le peu de ménagement que ce prince avait depuis long-temps gardé envers les autres puissances, et l'humiliation qu'elles avaient éprouvée, faisaient mûrir dans leur cœur des sentiments de vengeance qui ne demandaient qu'à éclater, et que la ligue d'Augsbourg mit promptement au jour.

Nos armées se trouvaient appauvries par la perte de ces deux guerriers célèbres qui les avaient tant illus-

trées. Turenne et Condé ne comptaient plus dans nos rangs : cependant, Louis XIV, disposé à faire tête à l'orage, ne perd pas un instant à faire envahir le palatinat par une armée sous les ordres du dauphin.

C'est ici que de nouvelles horreurs vinrent signaler nos conquêtes, que l'on vit les populations de ces contrées devenir une seconde fois les victimes des querelles et de l'ambition des rois, les victimes de tous les fléaux que la guerre fait sortir de son sein. Ce tableau de dévastation souleva les esprits, les puissances réunies en poussèrent des cris d'effroi, l'alarme devint générale, et tous les sentiments furent à la fois conjurés pour anéantir des armes aussi incendiaires que les nôtres.

Je ne suivrai pas les débuts de cette guerre au milieu de tous les détails qu'ils renferment : la valeur de nos troupes compensait dans les combats l'inégalité de nos forces. La bataille de Fleurus, où s'immortalisa le maréchal de Luxembourg, laissa bien voir que les Français n'étaient pas encore vaincus.

Tandis que nous soutenions sur terre la réputation de nos armes, Tourville promenait avec honneur notre pavillon sur le vaste Océan qui semblait s'enorgueillir de la nouvelle conquête qu'il avait faite en nous. On vit à cette époque quatre-vingts vaisseaux de

ligne partir de Brest pour aller offrir le combat aux forces réunies de l'Angleterre et de la Hollande : on vit Tourville revenir de cette expédition avec autant de succès qu'il était possible d'en obtenir.

On ne peut résister à des souvenirs de cette nature ; et s'ils ne laissent aujourd'hui que des regrets pour nous, au moins est-ce une consolation de croire qu'il suffirait encore de notre volonté pour empêcher qu'une puissance colossale fixât sans partage son orgueilleux empire sur toutes les mers. Peut-être le temps nous rappellera-t-il sur ce point à des gloires passées : les efforts d'une nation comme la nôtre sont miraculeux dans les effets qu'ils produisent.

Cependant Louis XIV ne pouvait pas s'empêcher de reconnaître la position où son orgueil et son ambition l'avaient conduit : il voyait toutes les ressources de l'état s'épuiser et se perdre, il voyait les souffrances publiques, la ruine de tous les intérêts, et craignait encore que des maux bien plus graves vinssent s'y ajouter. Il donna le premier l'exemple de ce que tout français devait à son pays : il fit vendre l'argenterie de sa maison, ses bijous les plus précieux, et retrancha son faste accoutumé. Que pouvait-il de plus ?

La constance de ses efforts était inépuisable: on le

vit à la tête de quatre-vingt mille hommes marcher au siége de Namur, en vaincre toutes les difficultés, et se montrer triomphant dans la place, aux yeux d'une armée de cent mille hommes, que Luxembourg avait réduit à ne pouvoir faire un mouvement qui ne lui devint funeste.

Ce prince revint à Paris où tous les cœurs lui furent ouverts; on lui sut gré de son noble et courageux dévoûment.

Le maréchal de Luxembourg, élève de Condé, continuait à rendre à la France les plus éclatants services. A la bataille de Steinkerque où il se trouva inopinément attaqué par suite de l'arrestation d'un de ses espions qui fut contraint par le prince d'Orange de lui faire passer des rapports inexacts, il ne réussit pas moins à déjouer toutes les attentes et à faire briller la gloire de nos armes sur des monceaux de cadavres.

Il m'est pénible, dans cette circonstance, d'avoir encore à émettre une opinion qui servira de reproche à la conduite de Louis XIV. Comment, dans une position semblable à la nôtre, put-il s'arrêter à l'exécution d'un projet aussi inconsidéré, et qui nous devint si funeste! Comment put-il songer à appauvrir nos armées de plus de vingt mille hommes, et cela dans les vues de reporter en Angleterre un roi qui

en avait été détrôné, et de l'aider à reconquérir son royaume. Une pareille entreprise était-elle excusable dans un moment où la France faisait voir tant de dangers à combattre et tant de maux à soulager?

On peut bien se rendre compte des causes qui entraînèrent à une aussi affligeante détermination, et reconnaître d'où partirent les conseils que Louis XIV en reçut; mais il vaut mieux garder le silence, où il n'y aurait que des regrets à exprimer.

Nous étions cependant assez heureux encore pour compter nos victoires par le nombre de nos batailles. Catinat, Luxembourg et Boufflers redonnaient à la France les glorieuses journées de Turenne et de Condé.

Nation sublime! que de germes d'illustrations diverses vous concentrez en vous-mêmes, et pourquoi faut-il qu'au milieu de si grands bienfaits il existe souvent en nous tant de dispositions à nous perdre!

Louis XIV ne ralentissait pas ses efforts pour nous donner la paix; mais il avait dans le Stathouder un ennemi irréconciliable, qui n'oubliait pas les effroyables maux que nous lui avions causés, et dirigeait le torrent qui venait fondre sur nous.

Les Anglais, unis aux Hollandais, n'avaient encore eu sur mer que de faibles avantages. Les armateurs

de nos ports se faisaient une haute renommée par le nombre de corsaires dont ils couvraient leurs côtes : Tourville bravait leur puissance ; le comte d'Estrées avait des succès sur les mers de l'Inde, et Jean Bart près du Texel ruinait avec quelques frégates le commerce de la Hollande.

Cependant le temps marchait : nous usions successivement nos forces, et nous épuisions nos ressources, car il fallait se montrer partout où l'ennemi se présentait. De grands moyens furent mis en usage pour venir au secours d'un dépérissement qui se faisait généralement ressentir ; on refondit les monnaies, on établit des surcroîts d'impôts : il fallait des mesures extraordinaires ; on les cherchait sur tous les points ; le plus grand nombre des familles, après avoir été pressurées dans leurs moyens d'existence, furent frappées encore par des levées d'hommes, destinées à remplir les vides que nos victoires avaient créés. A un état de choses aussi douloureux, se joignit une perte irréparable. Le premier de nos guerriers, Luxembourg, n'était plus.

Alors parut le duc de Vendôme, arrière-petit-fils d'Henri IV. Il jouissait d'une grande popularité ; il était généralement adoré du soldat. Sa réputation militaire était faite, et il commandait en chef une de

nos armées. Une espérance de paix semblait renaître en ce moment; Guillaume, roi d'Angleterre, commençait à retenir difficilement les alliés. Nos maux étaient immenses; mais le courage avec lequel nous les soutenions, et les efforts que nous faisions voir inspiraient encore quelques craintes à l'Europe.

Un traité conclu entre la France et le duc de Savoie pour la neutralité de l'Italie, ne put obtenir de consolidation que par l'alliance de ce prince avec nos armées, et il en reçut bientôt le titre de généralissime. C'était beaucoup pour Louis XIV de ne pas tenir une armée en Italie, et de pouvoir porter ses forces sur d'autres points.

Cependant, la conduite dont le duc de Savoie venait de donner l'exemple faisait craindre à chacune des autres puissances une défection de même nature; en sorte que tout le poids de la guerre eût fini par retomber sur celles qui se seraient éloignées de tout arrangement. Ces considérations se trouvant fortifiées par le succès que le duc de Vendôme venait d'obtenir en Espagne, décidèrent le traité de Rissiwick, et conduisirent à une paix si nécessaire au repos de l'humanité. Elle eut lieu en 1697.

Il était décrété sans doute par un pouvoir surhumain que la destinée de Louis XIV ne devait pas

s'arrêter là, et que des chagrins incomparables à ceux qu'il avait déjà éprouvés lui seraient réservés encore.

Nous avions à peine joui de trois années de tranquillité lorsque le partage de la succession d'Espagne devint pour nous une nouvelle source de maux. De grands débats s'élevèrent à ce sujet; ils nous remirent les armes à la main, et elles y demeurèrent jusqu'à ce qu'enfin notre épuisement fut tel, qu'il entra dans la politique des souverains de ne pas nous déposséder des tristes restes que nous conservions encore.

Cette guerre paraissait être principalement attribuée à la prétention qu'aurait manifesté Louis XIV, que Philippe V, son petit-fils, désigné par Charles II pour posséder le trône d'Espagne, conservât néanmoins des droits à la couronne de France, dans le cas où elle ne retomberait pas sur son fils le duc de Bourgogne, ou l'un de ses descendants.

Il faut convenir qu'il y avait un fond de raison et d'équité à s'élever contre cette prétention, puisque d'un côté elle était contraire aux intentions précises de Charles II, et que de l'autre, en plaçant à la fois deux couronnes sur une seule tête, elle élevait un pouvoir qui rompait toute balance dans les intérêts respectifs des autres souverains de l'Europe.

Si ces faits sont fidèlement rapportés par les histo-

riens, je me croirai autorisé à dire qu'il est dans la destinée de certains hommes de creuser leur abîme, et de ne s'arrêter dans l'élan de leur orgueil que lorsque, ne pouvant plus relever leur tête altière, ils succombent sous la pesanteur du joug qu'ils se sont créé.

Douze années de guerres n'offriront plus à notre esprit que des sujets de découragement et de douleur. Je n'entends pas dire que la gloire cessera d'accompagner nos armes, que les Français ne se montreront plus dignes du nom qu'ils portent, que leur valeur cédera au découragement et à la crainte ; mais la guerre, étendant partout ses ravages, moissonnera nos rangs, et portera dans nos familles l'affliction et le deuil.

Le commerce et l'industrie, sources précieuses de toutes les prospérités, ne répondront plus à nos efforts, les fruits en seront retranchés de nos fortunes partilières et des ressources de l'état. Le gouvernement ne pourra plus recevoir les assistances qui lui seraient nécessaires : les maux qui seront devenus notre partage s'accroîtront de jour en jour, et chaque pensée ajoutera à de douloureux souvenirs.

Nous n'aurons plus d'alliés qui nous restent fidèles ; le duc de Savoie ira jusqu'à sacrifier sa vie au milieu des combats, pour mieux couvrir sa perfidie à notre égard ; la réunion sera générale de la part de toutes les

puissances; chacune voudra nous rendre les maux que nous lui avons causés, et l'Espagne enfin, dont nous avions su triompher quand elle était notre ennemie, ne sera entrée dans la famille que pour nous appauvrir davantage.

Cependant Louis XIV, au milieu de tant d'adversités, pouvait à peine en supporter le poids, car les chagrins que notre position lui faisait ressentir, n'étaient pas les seuls contre lesquels il eût à se défendre. Son sein était dévoré par ces sortes de déchirements qui ne laissent de compensation à attendre d'aucun des biens de la vie. On l'avait vu perdre successivement tout ce que ses affections avaient de plus cher; il ne lui restait plus de son bonheur passé que des regrets et des larmes.

Je sais que souvent l'homme n'a pas assez de la durée de son existence pour s'assurer une fin heureuse et tranquille; il ne fait quelquefois usage de ses plus beaux jours que pour préparer des tourments à sa vieillesse : mais des afflictions de la nature de celles que je décris sortent de toute prévoyance humaine; ce sont de ces coups qui ne peuvent pas se définir, et dont la Providence a seule le secret.

Ce ne fut qu'en 1713 que la paix fut donnée au

monde, car la guerre avait étendu ses feux sous les deux hémisphères.

Louis XIV touchait alors à la fin de ses jours : il avait besoin de repos; et cependant des schismes élevés dans l'église vinrent lui occasionner de nouveaux tourments. Son intérieur était de la plus grande tristesse ; il ne cessait de consacrer des larmes à la douleur, et quelle sorte de consolations aurait pu lui faire oublier des pertes aussi sensibles que les siennes ? Ses pratiques de dévotion augmentaient en raison du peu de temps qu'il avait encore à leur donner. Le présent n'était plus rien pour lui; le souvenir du passé l'effrayait, mais l'avenir surtout occupait ses pensées. Il avait appris à se bien connaître, il s'était jugé lui-même.

Ainsi mourut Louis XIV, ainsi finit ce grand roi, qui, malgré les reproches qu'il avait à se faire, laissa encore à la France un héritage assez glorieux pour que son règne ne pût être oublié.

Je le vois ce beau règne dans des souvenirs qui ne périront jamais, dans des monuments qui immortaliseront la mémoire de ce prince ; et braveront les injures du temps ; dans ces vastes conceptions qui embrassaient à la fois un nombre infini de points où les talents et les arts venaient s'exercer à l'envi, et témoi-

gnaient par des productions sublimes la profondeur du génie qui les avait créés.

On ne peut assez admirer ce grand roi, en songeant à l'état de dépérissement dans lequel il trouva la France, et que sa seule présence suffit pour changer en prospérité. Le mouvement rapide qu'il sut imprimer à toutes les natures d'industrie, et les encouragements qu'il leur prodigua; le commerce qu'il releva, la confiance qu'il fit renaître, la marine qu'il sortit des ténèbres comme par enchantement, furent autant de titres de gloire pour lui, et de sources de prospérités pour la France.

J'aime à contempler ce beau règne dans cette série de victoires qui pendant de longues années ne quittèrent pas nos drapeaux, et dans cette foule de guerriers invincibles qui n'endossaient leur armure que pour porter l'effroi dans les rangs étrangers.

Je jette un voile sur le reste : mes réflexions ont suffisamment exprimé mes pensées; et je conclus en disant, que trop d'ambition et d'orgueil de la part d'un souverain, en ne réalisant que des maux pour les peuples, laisseront aux plus hautes renommées des taches que les temps n'effaceront jamais.

Voilà un des plus grands règnes qu'un père puisse faire remarquer à son fils, car les fautes que commet-

tent les princes laissent souvent après elles des leçons pour toutes les classes et toutes les conditions. Ce n'est pas la naissance qui peut établir des distinctions dans les passions qui se font voir en nous-mêmes : l'homme se retrouve partout.

RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS.

Les dernières années de Louis XIV n'avaient laissé apercevoir que la tristesse autour de lui. On respectait sa grandeur passée, on craignait de lui causer de nouvelles afflictions, on étouffait en soi des germes qui ne demandaient qu'à paraître et à porter leurs fruits. Les sentiments se trouvaient comprimés, les ambitions n'avaient que peu d'essor ; tout demandait à revivre et à se reproduire.

Alors se montra le dieu des plaisirs et du goût, alors parut l'homme du monde, et tous les cœurs lui demeurèrent acquis.

Il faut ici me taire sur ce qui pourrait se rapporter à la religion et aux mœurs du duc d'Orléans, pour ne parler que des qualités remarquables qu'il possédait, et qui pourtant n'entreront jamais en balance avec les désastres produits par son impiété.

Il faut le peindre avec des sentiments irréprochables en fait de probité, d'honneur et de délicatesse : il faut

rendre justice à ses grandes capacités; mais il faut aussi ne lui donner d'existence politique qu'une partie de la journée, et le faire souper ensuite avec les plaisirs et les grâces.

Le testament de Louis XIV, dont il regardait les dispositions comme devant confirmer les dernières paroles de ce prince, trompèrent son attente en ce qu'il n'était nommé que le chef d'un conseil de régence qui devait administrer le royaume pendant la minorité de Louis XV; mais le parlement ne lui en déféra pas moins la régence.

Le duc d'Orléans possédait trop de lumières pour ne pas s'attacher à gagner les esprits; et c'est dans cette vue qu'il fit de sa propre volonté participer au pouvoir le plus grand nombre des personnes que Louis XIV avait désignés. On le vit aussi mettre tous ses efforts à s'attirer la confiance générale, à rétablir l'ordre dans les finances, et à soulager les misères publiques. Il eut recours aux moyens qui avaient été employés tant de fois : il attaqua les fortunes qui ne s'étaient élevées que sur les ruines de l'état, et tous ses actes laissaient apercevoir un but auquel se rattachait la majorité des opinions.

De grandes fureurs s'étaient montrées dans l'église; il en détruisit les effets. Il leva l'exil de certains mem-

bres qui en avaient été écartés ; il rétablit la justice dans les actes qui concernaient la religion, et ne voulut point que les hommes exerçassent des vengeances que ne prescrivaient pas les volontés de Dieu.

Ce qui fera toujours le plus grand tort à la mémoire de ce prince, c'est d'avoir accordé la confiance à l'homme qui la méritait le moins : non pas que ses talents ne fussent de nature à être appréciés, mais ils étaient effacés par tout ce qu'un caractère infâme peut produire de plus abject. Cet abbé Dubois, premier ministre de France, et depuis cardinal, à la grande honte du chef de l'église, était un de ces insectes vomis sur la terre pour envenimer tout ce qu'ils touchent, et dont la corruption s'y fait encore sentir lors même qu'ils ont disparu.

Ah ! prince, quelle fatale inspiration put vous dicter un tel choix ? Vous n'étiez point la dupe des finesses de son esprit, vous connaissiez tous ses vices, vous l'aviez défini ; et fallait-il, hélas ! qu'au milieu de ses travers dussent briller de ces sortes de capacités auxquelles en affaires d'état on se laisse entraîner trop souvent ?

S'il faut s'en rapporter à l'histoire, Dubois était soudoyé par l'Angleterre ; ce qui fait naturellement croire que pour entrer dans les vues de cette puis-

sance, ce fut lui qui devint la cause de la détermination que nous prîmes de déclarer la guerre à l'Espagne.

Un autre prêtre qui ne lui cédait en rien sous le rapport de l'habileté, Albéroni, gouvernait les intérêts de cette nation, et l'on vit cet homme extraordinaire faire sortir des ports de l'Espagne un armement qui étonna l'Europe.

Albéroni avait le génie des grandes entreprises : plus il faisait mouvoir de ressorts à la fois, plus il se trouvait dans sa sphère, plus son imagination ardente y voyait de succès et de bonheur. Il connaissait la position réelle de tous les gouvernements ; ses agents étaient sûrs; leur fidélité répondait à sa confiance : il savait que l'alliance de notre cabinet avec celui d'Angleterre mécontentait autant les Français, que la guerre contre le petit-fils de Louis XIV causait de surprise; il savait jusqu'où allaient les débordements de notre jeunesse; il savait que la corruption des mœurs est le plus redoutable ennemi qui puisse assaillir un empire.

Le crédit de Dubois continuait à répandre l'alarme dans les familles. Aucune nature de succès ne se montrait pour apaiser les clameurs générales ; tous les effets publics perdaient de leur valeur, et la ruine

des particuliers venait s'ajouter aux embarras de l'état.

On vit paraître alors un de ces hommes habiles à donner aux pensées une direction fatale, à faire ressortir le crédit et les richesses d'un échafaudage de calculs dont les résultats étaient artistement préparés, à aiguillonner dans les cœurs cet intérêt sordide qui dispose l'homme à toutes les erreurs et le couvre d'un voile qui ne doit se lever que quand sa perte est consommée... Tels furent les fruits du système de Law.

Ce malheureux était parvenu à répandre dans le corps social une fièvre brûlante qui gagnait toutes les classes, qui remplissait les imaginations d'un délire auquel il semblait que toutes les facultés dussent céder, et dont les ravages ne se firent connaître que lorsque l'incendie devint général.

Il y eut à cette époque une conspiration dirigée contre le duc d'Orléans, à la tête de laquelle se trouvaient, d'un côté le cardinal Albéroni, et de l'autre la duchesse du Maine. Elle fut découverte, et donna lieu à de nombreuses arrestations; mais les prisonniers ne subirent pas long-temps les rigueurs de leur jugement, et la duchesse du Maine elle-même ne fut plus recherchée.

Le duc d'Orléans possédait à l'extrême cette bonté parfaite qui rend si faciles toutes les voies pour arriver

au cœur. Son bon naturel ne laissait rien à désirer ; ses passions seules faisaient tout son tourment.

Albéroni resta exposé aux ressentiments du duc d'Orléans, qui fit à l'instant même pénétrer une armée en Espagne, déclarant qu'il n'en voulait qu'au ministre de cette nation, ennemi déclaré du repos de l'Europe.

Nos succès ne se firent point attendre ; sur terre comme sur mer, où nous agissions de concert avec les Anglais, nous faisions éprouver à l'Espagne des pertes à jamais déplorables, car elles ne devaient pas tarder à retomber sur nous.

Oui, sans doute, ce fut une détermination bien funeste que celle de briser les liens qui nous attachaient à l'Espagne, et de contribuer à la destruction d'un pays dont nous devions partager toutes les prospérités. Il fallait que cette fatale pensée sortît du cerveau impur de Dubois, du seul homme qui put avoir assez de bassesse et d'audace pour nous faire assister de nos plus grands ennemis dans les maux que nous nous causions à nous-mêmes.

Je ne penserai jamais que le duc d'Orléans n'eût pas assez de jugement et de pénétration pour sentir combien cette alliance avec l'Angleterre présentait pour nous de dangers ; mais je dirai seulement que Dubois et

Albéroni se trouvaient en présence, et que deux hommes de ce caractère se pardonnent rarement une rivalité qui part d'aussi haut.

Cependant tous les maux de l'Espagne commencèrent à devenir assez graves pour que les puissances qui avaient armé contre elle désirassent y mettre fin. Et elle se trouva forcée, en acceptant les premières propositions qui lui avaient été faites, d'éloigner d'elle le seul homme d'état qui se fût encore montré dans ce royaume avec un véritable génie.

On avait vu pendant la durée du système de Law un luxe effréné se répandre dans une quantité de familles qui ne bâtissaient que sur le sable, et que la misère vint surprendre au milieu des prospérités imaginaires qu'elles s'étaient créées, ne leur laissant que des penchants funestes qui firent le tourment du reste de leur vie.

Mais ces malheurs n'étaient pas les plus grands dont nous fussions affligés ; une peste ravageait le midi de la France, Marseille en était le foyer; on put s'apercevoir, dans cette occasion, que les plus généreux sentiments n'avaient pas déserté les cœurs, et qu'en humanité comme en gloire, on reconnaîtra toujours les Français.

Nous étions arrivés en 1722, et Dubois, pour prix

de ses ignominies, venait d'être revêtu de la dignité de premier ministre.

Il ne jouit pas long-temps de toutes les grandeurs : le moment approchait où il allait les déposer et soulager le monde du scandale que sa présence y produisait. Ce malheureux mourut accablé de la haine et du mépris public, laissant après lui d'immenses richesses, fruit de ses honteuses concussions.

Le duc d'Orléans ne tarda pas à le suivre : il avait voulu, à la mort de Dubois, se placer à la tête des affaires, espérant triompher de lui-même; mais il ne put qu'en former le désir, et mourut en 1723, presque subitement, n'étant alors que dans sa quarante-neuvième année.

Ce prince fut regretté, par la raison que tout cède en nous aux impressions du cœur. On souffrait de voir son inconduite et ses mœurs dépravées; on gémissait de son impiété, et cependant on se laissait entraîner à un sentiment d'intérêt et d'attachement que ses belles qualités justifiaient.

Son pouvoir, quoique de courte durée, a laissé d'innombrables plaies à la France, et de longues années n'ont pas suffi pour les guérir.

Un simple particulier quitte cette terre sans que les vices qui ont infesté sa vie aient à peine attiré l'attention

publique; mais le prince qui gouverne un état ne s'appartient plus à lui-même : il doit son existence entière à ceux dont le bonheur lui est confié; il leur doit compte de toutes ses actions : or, ce prince ne doit-il pas savoir que les voies qu'il ouvrirait aux mauvaises mœurs et à l'impiété s'élargiront bien vîte quand il y aura passé; que ces voies sont celles qui conduisent à tous les genres d'infortune.

Voilà où peuvent conduire dans un prince les fragilités du cœur et les égarements de l'esprit. Heureux les peuples qui, en dirigeant leurs regards vers le trône, se sentiraient pénétrés d'un sentiment d'admiration et de respect!

Cette régence sera digne, à bien des égards, des réflexions d'un père à son fils; il lui fera voir que les plus belles qualités dans un prince ne sauveront pas sa mémoire de la censure la plus sévère, quand, après avoir dressé des autels à la débauche et à l'impiété, il aura empoisonné l'état qu'il laissait après lui.

LOUIS XV.

Je vais parler d'un règne qui fut salué à son aurore par les acclamations universelles de tous les habitants de la France. Les vœux pour la conservation de ce jeune prince ne partaient pas seulement des demeures

somptueuses; les chaumières et les hameaux avaient également leur écho. Louis XV régnait dans tous les cœurs. Cependant, de si grands biens ne furent que momentanément son partage : il les échangea bientôt contre la déconsidération publique; il flétrit la dignité du caractère dont il était revêtu.

Marié à seize ans avec Marie-Charlotte de Leczinski, fille de Stanislas, qui avait occupé le trône de Pologne, les premières années de son mariage firent croire aux Français que la religion et les bonnes mœurs allaient devenir le plus bel ornement de sa couronne.

Son ministère, à la tête duquel se trouvait le duc de Bourbon, ne paraissait pas remplir les vues qu'on pouvait en attendre, et le cardinal de Fleuri, profitant de toute l'influence dont il jouissait auprès de son jeune élève, parvint à se faire placer au timon des affaires et à évincer le duc de Bourbon.

Louis XV vivait à vingt ans comme on vit à cinquante; peu de goûts pour le monde et ses plaisirs bruyants : la chasse était sa principale jouissance. L'occasion qu'il crut avoir de rétablir Stanislas sur le trône de Pologne, l'engagea dans une guerre qui ne fut d'aucun service à ce prince : il ne fut roi que peu de jours, et de fort grands dangers accompagnèrent sa retraite.

Plusieurs hauts faits d'armes de notre part déterminèrent en 1735 un traité de paix, qui nous assura une des plus belles possessions que nous pussions ambitionner, celle de la Lorraine.

La paix de l'Europe fut de nouveau troublée en 1740 à l'occasion de la mort de Charles V, dont on voulut partager la succession. Nous ne prîmes d'abord aucune part à la querelle, et ce ne fut que l'année suivante que nous contractâmes, avec la Prusse, la Bavière, l'Espagne et la Savoie, un traité d'alliance contre l'Autriche. De son côté, l'Angleterre déclarait la guerre à l'Espagne, et soutenait les droits de la reine de Hongrie.

Les débuts de la campagne furent brillants par les succès que nous obtînmes, et que nous dûmes en grande partie à un guerrier qui est devenu célèbre dans nos fastes, le comte de Saxe, depuis maréchal de France.

Ce qui peut paraître extraordinaire dans cette guerre, c'est de voir l'Angleterre tourner ses armes contre l'Espagne qui était notre alliée, soutenir la reine de Hongrie qui était notre ennemie, et cependant rester liée avec nous par un traité auquel elle apportait la plus grande fidélité.

L'année 1741 n'était pas encore finie, que déjà le

roi de Sardaigne ne faisait plus partie de la coalition; il avait uni ses armes à celles de Marie-Thérèse.

Ce fut un spectacle bien majestueux et bien attendrissant que celui de voir cette reine, portant entre ses bras son jeune enfant, depuis Joseph II, se présenter aux états de Hongrie, et s'adressant aux membres de cette auguste assemblée, se confier à leur courage, à leur amour et à leur fidélité, pour arracher à d'odieuses persécutions la fille et le petit-fils de leur roi.

Les vieux Magnats, tirant à l'instant leurs sabres, s'écrièrent d'une voix unanime : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse.*

Une nation électrisée par de beaux sentiments est toujours certaine de ses triomphes. Les Hongrois n'étaient divisés par aucun parti qui apportât la désunion parmi eux. Aussi, n'eurent-ils qu'à se montrer en masse pour marcher à la victoire; bientôt ils eurent replacé leur princesse sur le trône de ses pères, et Marie-Thérèse rentra dans sa capitale impératrice et reine.

Nous avions primitivement obtenu de grands succès en Allemagne, et cependant il fallut les abandonner en 1743, et ne plus voir dans nos conquêtes que des regrets et des pertes.

Le cardinal de Fleuri venait de terminer sa carrière à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et son administration, généralement admirée, n'avait rencontré de censures que dans sa négligence à donner des soins à l'entretien de notre marine, ce qui provenait de sa confiance dans le cabinet anglais.

Son principal but tendait toujours à la conservation de la paix et à l'économie. — La paix, comme ayant pour résultat de tenir en mouvement toutes les industries d'un état, et de le faire prospérer. — L'économie, comme devant fournir les moyens d'en acquitter fidèlement les charges, et de se trouver en mesure de pouvoir repousser en cas de besoin toute aggression injuste.

Cependant, Marie-Thérèse, après avoir été réhabilitée dans tous ses droits, voulut donner une plus grande extension à sa puissance, en repoussant nos démarches réitérées pour conclure la paix, ce qui nous mit dans la nécessité de continuer une guerre qui n'eut de fin qu'en 1748.

Louis XV ne s'était pas encore, avant cette dernière paix, livré à ces sortes de déréglements qui devaient imprimer de si grandes taches à sa vie : il avait abandonné le lit conjugal pour s'attacher à la duchesse de Chateauroux. Mais, comme il fit alors une maladie qui

paraissait devoir être mortelle, et que la première condition qui lui fut imposée pour se réconcilier avec la religion fut d'abandonner un commerce adultère, et de rentrer dans les voies légitimes, il s'en suivit que son rétablissement ne laissant plus apercevoir que les qualités qu'on lui avait connues, il reçut de la nation entière les plus grandes marque d'attachement; mais, comme ce qui est contraire aux dispositions naturelles ne saurait avoir de consistance dans un cœur perverti, le retour de sa santé ramena bientôt toutes ses inclinations au vice.

Le moment était venu où ce prince devait faire son entrée dans un monde nouveau, et n'offrir à tous les yeux que la plus profonde dissolution.

Ce sont là les services que lui rendirent d'infâmes courtisans ruinés de débauche, et qui, le faisant nager dans la fange des plaisirs, eurent bientôt terni toutes ses qualités.

Louis XV ne s'était rapproché que momentanément de la duchesse de Chateauroux, pour s'abandonner ensuite à une femme aux mains de laquelle il remit, non seulement sa propre destinée, mais encore les grands intérêts de l'état. Elle était d'une naissance obscure, et devait à sa grande beauté la demande que fit de sa main un financier fort riche.

Il faut croire que cette femme ne pouvait pas considérer ses charmes sans se persuader que les plus grands honneurs dussent être leur partage; or, comme elle n'avait d'autre moyen de les obtenir qu'en se frayant une route à travers les sentiers dorés qui conduisent au déshonneur et à la corruption, cette route fut la sienne, et c'est ainsi qu'elle fut jetée dans des bras bien dignes de la recevoir.

Ses vues ne se trouvèrent pas plutôt accomplies, qu'elle s'empressa de donner à sa roture un vernis de noblesse, en se faisant décorer du nom de *marquise de Pompadour*.

Alors, elle commença à se faire un plan, dont le but était de se maintenir dans le pouvoir qui lui avait été livré, et auquel elle tenait beaucoup plus qu'à l'amour du prince.

Pensant avec raison qu'il n'y avait pas de charmes qui dussent se croire assurés d'un règne paisible au milieu d'une cour aussi débauchée, ses premiers soins furent de se mettre en garde contre les suites qu'elle redoutait : elle s'attacha à fournir elle-même des aliments aux vices de son prince; et, comme elle voulait que ses goûts ne pussent se fixer que par elle, et n'avoir de durée que par ses volontés, elle lui donna cent femmes pour ne pas en craindre une.

Etrange conception, mais qui prouve pourtant que Mme. de Pompadour avait bien su lire dans le cœur de son royal amant.

Habile dans une entreprise de la nature de celle qu'elle avait formée, et pouvant disposer de tous les moyens qui pouvaient la faire arriver à son exécution, elle ne fut pas long-temps sans jouir des plus brillants succès.

Cependant, cette pensée, fort importante pour elle, n'était pas la seule qui dût l'occuper profondément : elle n'ignorait pas qu'à la fougue des sens succède le repos, le dégoût, et fort souvent l'ennui ; elle savait que les distractions que nous fournissons à nos moments de loisir remplissent le vide de la vie quand les jouissances du cœur n'y conservent qu'une existence passagère.

C'est pourquoi elle se mit à la tête de tous les plaisirs qui pouvaient charmer son roi : elle fit un appel au goût, aux talents et aux arts, voulant que toutes les illustrations de la France vinssent embellir ses projets ; elle réunit sous ses bannières cette troupe de jeunes débauchés qui avaient perdu leur prince, et jouissaient de toutes ses bonnes grâces.

Il en était un dans leur nombre dont le crédit était fort au dessus de celui des autres : il était le héros

des brillantes aventures de madame de Pompadour ; c'était principalement à lui qu'elle était redevable de ses belles destinées.

Le maréchal de Richelieu n'avait rien de pur que sa valeur, qui ne lui fut jamais contestée ; du reste, il naquit pour la honte et la corruption de son siècle ; il naquit pour le tourment d'une infinité de familles. Que lui restait-il en sortant d'un champ de bataille où il s'était couvert de gloire ?... L'intrigue et la séduction. Il a attaqué fort peu de femmes qui ne soient devenues ses victimes. Il succéda au cardinal de Fleuri, dans ce qu'il croyait manquer à l'éducation de Louis XV, et l'on sait où il conduisit son élève.

Le crédit de Mme. de Pompadour prenait chaque jour une plus grande extension. Les premiers personnages de l'état s'étudiaient à prévenir ses souhaits, et à obtenir d'elle un gracieux sourire ; elle voyait la fierté et l'orgueil réduits en sa présence à la souplesse et à l'humilité.

Bien que tout semblât concourir jusqu'ici à l'accomplissement de ses désirs, la plus belle partie du plan qu'elle avait conçu, c'est-à-dire le projet de faire oublier la source de ses hautes prospérités, n'avait pas encore trouvé place dans la diversité de ses occupations.

Ses vues étaient grandes : il fallait qu'elle cherchât à s'entretenir avec le prince sur les affaires de l'état, sur tous les sujets capables de faire naître en lui de vives inquiétudes, afin de gagner ainsi sa confiance, et de lui faire éprouver le besoin des soulagements qu'elle seule saurait lui procurer. Sa position lui présentait sur ce point de fort grands avantages, car elle avait à sa disposition les plus habiles maîtres.

De grands génies et des philosophes célèbres brillaient à cette époque dans les rangs de la société. Je m'étendrai fort peu sur ce point, et dirai seulement que je ne considérerai jamais comme une philosophie bienveillante celle qui traînant la religion dans la boue, en fait un objet de mépris.

C'est un dangereux savoir que celui qui ne s'emploie qu'à la perte des hommes. Sans doute les opinions sont libres ; mais elles deviennent meurtrières lorsqu'on veut faire briller son esprit aux dépens des intérêts les plus chers à conserver. On ne réfléchit pas aux maux dont on peut devenir la cause, et l'on met son orgueil au dessus des considérations les plus importantes et des vues les plus sages.

On reconnaîtra toujours un privilége immense dans le don précieux de pouvoir bien exprimer ses pensées, de définir toutes les passions qui naissent avec

nous, de démasquer des vices qui empruntent tous les dehors de la vertu : c'est un grand service à rendre à la société que de la mettre en garde contre les traits empoisonnés d'une vile hypocrisie.

La censure pouvait à cette époque s'exercer avec droit et justice sur bien des points qui se rattachaient à la religion. On gémissait en pensant qu'il y avait des hommes qui n'exposaient à nos regards des principes religieux que pour mieux cacher ce que leur cœur renfermait de sentiments méprisables ; on gémissait de voir dans la conduite de certains hommes les biens de l'église détournés de leur véritable destination, pour venir se perdre au milieu des attraits que le monde présente ; de voir ressortir l'orgueil où l'humilité devait seule se montrer ; de voir l'ambition dans toute son ardeur prendre la place de la modestie, du désintéressement et de la frugalité.

Philosophes, voilà le terrain que vous pouviez exploiter au profit des intérêts généraux ; mais deviez-vous aller plus loin, attaquer les principes qui constituent la foi, employer vos lumières à répandre des feux impurs dans les esprits; deviez-vous n'employer vos efforts que pour déshériter la pauvreté du seul bien qu'elle ait eu en partage, et dépouiller indistinctement tous leshommes de ces consolations si douces

qui survivent en eux à tous les maux de la vie?

On voyait également paraître à cette époque de ces sortes de schismes, qui ne se sont malheureusement que trop reproduits de nos jours, et qui ne se montrent jamais dans l'église sans que la religion en demeure attaquée; sans qu'elle laisse sur le champ de bataille quelqu'une de ses dépouilles. Je veux parler des billets de confession et des refus de sacrements.

Comment se fait-il que l'on ne veuille pas concevoir que la religion se définit assez par elle-même pour qu'aucun esprit juste puisse y être trompé; que plus on mettra d'efforts à lui faire acquérir de terrain, plus on la rétrécira dans ses propres limites : que plus on voudra lui donner d'élévation qui ne doive pas lui appartenir, plus on lui fera perdre de celle qui lui est justement acquise, et plus on fera naître de contestations sur la conservation de ses attributs réels.

Voilà quels sont les effets de ces empiétements concernant la religion, qui ne tournent jamais qu'à sa déconsidération et sa ruine.

Que signifiaient ces *billets de confession*, ces contraintes exercées sur les consciences, et dont on laissait la liberté de pouvoir s'affranchir par des sacrifices pécuniaires? La religion tient au sentiment qu'elle nous fait éprouver; ce sentiment ne naît point

en nous sans l'assistance de notre raison et de notre jugement; ce sentiment peut se gagner, mais jamais se contraindre.

En convenant que le refus de sacrement soit un droit qui appartient à l'église, et qui doit conduire à éviter un sacrilége, j'ajouterai que loin de se refuser à profiter des heureuses dispositions que certaines personnes peuvent manifester à l'égard de la religion, cette même église fait un devoir exprès de venir au secours de toutes leurs faiblesses, de les aider dans leurs premiers efforts, de leur tendre les bras et de voir déjà une victoire dans ce qui laisse encore quelques vœux à former.

Je viens d'entrer dans des explications sur un sujet bien délicat, mais qui ne pouvait se séparer de la tâche que j'ai à remplir.

Louis XV, livré à l'enivrement de toutes les jouissances que procure l'étendue du pouvoir, conservait un germe de religion qu'il devait aux soins du cardinal de Fleuri; il n'y trouvait pas un frein susceptible d'arrêter la fougue de ses sens, mais dans les débats qui avaient rapport à la religion, il se livrait à toute l'influence qu'exerçaient sur son esprit les chefs de l'église.

Le parlement s'était montré envers ces derniers

ouvertement hostile à divers actes émanés d'eux, et il n'avait pas montré moins de rigueur concernant des impôts dont la principale application était de couvrir des dépenses obscènes. Sa belle conduite, en le rendant l'idole du peuple, avait perdu Louis XV dans l'opinion générale.

En 1757, ce prince fut gravement blessé par un assassin nommé Damiens; et comme les dangers dans lesquels se trouve le chef de l'état ont toujours pour premier effet de faire disparaître d'autour lui tout ce qui peut choquer les yeux, Mme. de Pompadour reçut à l'instant même l'ordre de s'éloigner; mais à peine eut-elle le temps d'en concevoir des regrets, que le prompt rétablissement qui s'était opéré dans la santé du roi la rappela bientôt à sa toute-puissance.

C'est à cette époque que l'on vit l'Angleterre s'emparer de trois cents de nos bâtiments de commerce, sans qu'aucune provocation de notre part eût donné lieu à cette violation du droit des gens. La guerre avec cette puissance devint inévitable, et elle ne fut pas sans gloire pour la France.

Le marquis de la Gallissonière battit l'escadre de l'amiral Byng; ce dernier passa à un conseil de guerre, et l'histoire nous rapporte qu'aucune accusation dirigée contre lui ne put porter d'atteinte à sa bravoure

et à ses capacités; mais il était sans doute reconnu en principe qu'un amiral anglais ne pouvait pas conserver la vie après avoir été battu par un français.

Cette guerre, qui n'existait d'abord qu'avec les Anglais, embrasa bientôt l'Europe; et la conflagration générale, détournant l'emploi que nous eussions pu faire de nos ressources pour nous mesurer avec l'Angleterre, devint la cause des pertes énormes que nous éprouvâmes alors.

Il était dans les intérêts de la France de soutenir la Prusse et de l'aider dans ses efforts, afin de diminuer d'autant la puissance de Marie-Thérèse qui ne pouvait faire de nouvelles conquêtes sans nous mettre un jour en présence des peuples que nous eussions contribué à attacher à son char; mais cette princesse connaissait bien les femmes : elle avait su lire dans le cœur de Mme. de Pompadour, elle la traita d'égale; et de ses ennemis que nous eussions dû être, nous devînmes ses alliés.

Honneur au grand Frédéric, qui sut avec une poignée de braves tenir en respect des forces colossales, et que l'on ne vit jamais éprouver de défaites sans qu'il sût comment il devait les réparer.

Cette guerre de sept ans fut en quelque sorte le tombeau de la France, et le dépouillement de toutes nos

richesses. La plus grande partie de nos possessions d'outre-mer tombèrent au pouvoir des Anglais; elles leur furent livrées par suite de la destruction de notre marine; car notre pavillon avait fini de régner sur les mers.

D'un autre côté, nous n'apercevions pas dans nos rangs ces immortels génies qui les avaient illustrés si long-temps. Ces hautes réputations n'existaient plus: les Français n'avaient pourtant point changé, ils étaient toujours intrépides et devoués; mais la nature ne fait pas de prodiges constants : les grands hommes ressemblent à ces merveilles qui se montrent momentanément dans les astres pour étonner l'univers, et disparaître à nos yeux.

Cette guerre, commencée en 1756, finit en 1763; et c'est en lisant le traité de paix qui fut alors conclu, c'est en jetant les yeux sur notre précédent inventaire, et le comparant avec le dernier, que l'on se convaincra des pertes que nous avions faites.

Toutes les attentions ne tardèrent pas à se fixer sur un événement qui fit diversion à nos chagrins, et présenterait de nos jours une grande singularité.

Aurait-on jamais pu croire que le parlement de Paris dût se trouver nanti d'un procès dans lequel on verrait des ecclésiastiques se livrant à des indus-

tries particulières, qui les mettaient en rapport avec des négociants, des banquiers et des gens d'affaires; que ces hommes, après avoir fondé à la Martinique une maison de commerce, feraient passer en France les produits de cette même industrie; que le chef de l'église dans cette colonie, autrement dit le préfet apostolique, dirigerait cet établissement; que des transports considérables de denrées coloniales tomberaient inopinément au pouvoir des Anglais; et qu'enfin, il en résulterait un procès qui amènerait la dissolution de l'ordre des jésuites? c'est pourtant ce qui eut lieu.

Mme. de Pompadour combattait depuis long-temps des incommodités sans nombre. Louis XV ne s'accoutumait pas à son état de langueur, et ne tenait plus à elle que par une sorte d'habitude; aussi vit-il arriver sa fin avec la plus froide indifférence.

Elle conserva le pouvoir jusqu'au moment où elle ferma les yeux à toutes les grandeurs; et le dernier honneur dont elle jouit, fut de mourir dans le palais des rois.

Que dire de cette femme?... Elle avait été arrachée de la plus profonde obscurité pour se montrer dans le monde au milieu de tous les avantages que pouvaient lui procurer une grande fortune, et le crédit attaché à la haute place que son mari occupait dans les fi-

nances ; elle avait eu le bonheur de devenir mère : que pourrait-il donc lui manquer pour être heureuse.

Qu'une femme soit légitimement admise à jouir des honneurs du pouvoir, on ne peut voir dans cette ambition qu'un droit fort naturel : mais il n'en est pas de même de celle qui, déjà engagée dans des liens fort au dessus de ceux qu'elle devait espérer, montre encore assez d'orgueil pour vouloir monter plus haut ; on la voit avec horreur sortir triomphante d'un lit de débauche pour venir se parer au grand jour de toutes les vanités qu'elle s'y est acquise. Une telle femme ne peut inspirer que le mépris.

Du reste, en mettant de côté tous ces soins si honteux que prenait Mme. de Pompadour pour la conservation de son crédit auprès du roi, on ne peut pas lui refuser divers mérites fort appréciables. Il y a d'elle des traits de bienfaisance et de bonté infinies. A un esprit naturel elle joignait un fond de connaissances qui étaient le fruit de son application ; elle possédait une grande partie des agréments dont une femme puisse se parer ; elle étudiait avec succès les beaux modèles qu'elle avait sous les yeux ; il ne lui manquait que la conservation des biens qu'elle avait profanés et qui ne laissent après leur perte aucune réparation à attendre.

Il était impossible qu'une conduite aussi scandaleuse que celle de Louis XV ne causât pas de vives afflictions dans sa famille, et ce furent elles qui contribuèrent à abréger les jours du grand dauphin, de madame la dauphine, et peu après de la reine.

Quelle désolation de penser que tant de maux partaient d'une seule source, et qu'il n'existait point de remède possible !

Louis XV n'était pas à la fin de ses iniquités : son noble favori devait lui donner encore de nouvelles preuves de dévoûment. Il lui avait découvert une de ces femmes qui font bruit dans les cercles que fréquente la jeunesse. On la revêtit d'un nom qui sonnait noblement à l'oreille, et cette brillante conquête fut destinée à rajeunir la couche royale où elle devait faire son entrée.

Les jésuites se trouvaient alors exposés à une persécution presque générale ; il y avait peu de souverains qui ne voulussent pas en affranchir leurs états. On a déjà donné d'assez grands détails sur la nature des griefs qui ont motivé ces sortes de persécutions, pour que je puisse m'abstenir de les rappeler ; je me bornerai à rendre compte des idées que je me suis faites relativement à ce qui les concerne.

Le premier danger de leur formation résulte, sui-

vant moi, de ce que ces hommes composent dans l'état une corporation particulière, ce qui ne doit jamais exister en face d'un gouvernement qui a des lois pour nous régir, et dont le devoir est de repousser tout acte quelconque dérivant d'une autorité qui s'établit et s'élève à côté de la sienne.

Les pouvoirs accordés aux hommes d'église sont parfaitement définis : leur lattitude est grande, les attributs en sont glorieux; je les ai déjà fait connaître.

Vieillis dans les sciences les plus profondes, les jésuites ont toujours possédé de fort grandes lumières, et sur ce point ils se sont fait constamment remarquer par d'éminents services. Il y avait peu d'élèves sortant de leurs mains qui ne devinssent quelque chose ; ils n'avaient de trop ces hommes que *l'ambition, l'orgueil* et *l'amour de la domination.*

Habitués à être en possession de la conscience des rois, ils en abusaient facilement pour gouverner les états. Nous connaissons leur dernier réveil.

Que peut donc signifier ce serment aveuglément prêté aux statuts de leur ordre, cette nature d'engagement qui prévaut sur tout autre ? que peut signifier cette obéissance passive aux ordres d'un chef qui dispose à son gré de toutes les volontés pour les assujétir à la sienne ? quelle idée se former d'une corporation

qui se recrute dans tous les états de la société, qui place des surveillants actifs dans les familles, dispose des faveurs et des grâces, vient établir un scrutin sur toutes les consciences, et ouvre les bras à une foule d'ambitieux qui s'y élancent avec ardeur?

A Dieu ne plaise que j'entende embrasser dans ce tableau la généralité des personnes qui se sont engagées dans cette corporation : en dedans comme en dehors de l'église, il en est un nombre infini que l'esprit de Dieu a profondément pénétrés, dont le cœur est resté sans impressions funestes : la vertu seule était leur guide, et les flambeaux de la religion venaient les éclairer : non, ces derniers n'étaient point des hypocrites et des ambitieux; ils n'existaient et n'existeront jamais que pour le bien de l'humanité.

Les parlements occupèrent également à cette époque une partie de la scène; les plus beaux caractères s'y déployèrent, et Louis XV fut obligé de céder à des hommes qui savaient braver tous les efforts de son courroux.

On vit entr'autres, Lachalotais, procureur-général du parlement de Bretagne, s'élever avec une véhémence remarquable contre les excès du pouvoir, et les magistrats de cette cour abandonner leur siége, et se

retirer d'une enceinte où la justice ne pouvait plus être rendue.

Le duc d'Aiguillon, gouverneur de cette province, s'y couvrit de honte, et vint bientôt à Paris expier par un arrêt toutes les iniquités qu'il avait commises. Il fut éminemment soutenu par la puissance royale ; mais cette puissance succomba devant l'opinion publique, et le parlement n'hésita pas à cesser ses fonctions.

C'est alors que se forma le parlement Maupeou, et les trois années qui s'écoulèrent ensuite jusqu'à la mort de Louis XV ont été remplies par des événements que je ne rapporterai pas.

Ce prince mourut à un âge où l'homme pourrait se croire jeune encore, quand il ne s'est pas plongé dans les excès de la corruption. Il fut atteint de la petite vérole, et avec elle se déclara une complication de maux qui rendit impuissants tous les efforts de l'art.

Son règne avait été fort agité ; il s'était rempli de querelles et de contestations sérieuses, et ce ne fut jamais sans qu'il parût y prendre une très-vive part. Il était d'un caractère doux et affable, il avait un jugement sain, ses sentiments étaient portés à la bienveillance ; mais il ne savait pas en faire un juste emploi. Il était subjugué par de viles passions, et ne

pouvait pas s'affranchir de ces influences pernicieuses qui agissaient autour de lui ; il ne savait pas se vaincre assez lui-même pour que sa conscience ne lui adressât pas plus de reproches qu'il n'eût pu en adresser aux autres.

Un débauché n'est pas toujours un méchant homme; mais quand il se trouve revêtu de la pourpre royale, il cause de grandes plaies à l'état ; il y propage les mauvaises mœurs, son exemple les encourage : on les regarde souvent comme étant le canal pour arriver aux grâces. Des familles qui se fussent tenues dans la ligne de leurs devoirs se perdent par imitation. La corruption, en brillant au premier rang, a bientôt étendu ses ravages ; et la société entière reste plus ou moins atteinte du poison qui s'y est répandu.

Les dépravations du souverain, son faste et ses prodigalités sont autant de saignées qui épuisent le peuple, et l'on voit les hommes qui ont profité de ses infortunes, se faire, à ses yeux, un trophée de ses dépouilles.

Louis XV entendait la religion comme les hommes du monde l'entendent généralement ; c'est-à-dire qu'il s'en occupait fort peu, qu'il ne lui faisait que les sacrifices qui ne lui coûtaient rien, et ne disposait pour elle d'aucun de ces sentiments qui prouvent

l'empire que les vérités de la foi ont obtenu sur nous.

Ce prince, je le répète encore, avait des mérites et des qualités qui eussent suffi pour faire chérir sa mémoire ; mais comment les placer à côté d'une conduite aussi scandaleuse que fut la sienne.

Louis XV nous légua deux établissements dont la France ne cessera pas de se montrer reconnaissante : l'*école militaire* et l'*école de chirurgie*.

LOUIS XVI.

Louis XVI était à peine âgé de vingt ans quand il monta sur le trône, et pourtant il semblait avoir vieilli dans toutes les qualités dont l'homme puisse se faire honneur.

Le premier usage qu'il fit de son autorité, fit connaître ce qu'on pouvait attendre de lui. Il savait que les membres de l'ancien parlement étaient considérés comme des victimes du despotisme ; que c'était par leurs dévoûments aux intérêts de l'état, qu'ils avaient attiré sur eux les disgraces de la cour. Il était instruit de l'attachement que le peuple leur conservait, et il leur témoigna les mêmes sentiments en les rétablissant dans leurs droits.

La révolution dont il fut la victime sommeilla pendant quelques années avant de se montrer au grand

jour, et tous les éléments qui devaient la produire, en se formant dans notre sein, s'y accumulaient en silence.

Les habitants de la Nouvelle-Angleterre étaient soumis à une mère-patrie qui les avait repoussés dans des demandes que la saine justice devait faire accueillir. Ils s'étaient vus réduits à recourir à la force pour assurer des droits qui étaient méconnus, et notre gouvernement s'était empressé de leur tendre les bras. Nos armes avaient éminemment contribué à les faire arriver au but qu'ils désiraient atteindre. Cette démarche si généreuse de notre part ne tirait pas sa source d'un sentiment dont nous eussions pu nous enorgueillir ; elle n'avait eu pour objet que d'assouvir une partie des vengeances que nous brûlions d'exercer envers l'Angleterre.

Si les institutions que nous possédions alors eussent fait le bonheur des Français, si le majorité de la nation se fût trouvée sans sujet de récrimination à l'égard du pouvoir, je conçois que nous nous fussions trouvés à l'abri de toutes craintes dans la lutte qui allait s'engager ; mais nous étions bien loin d'un pareil état de choses.

Qu'allait-il se passer dans le pays où nous envoyions une armée ? quel tableau devait se présenter

aux yeux de nos soldats? celui d'un peuple que le ressentiment animait, qui voulait s'affranchir d'une servitude qui blessait son orgueil, et se dévouait à la mort pour conquérir sa liberté. Pouvait-on croire que les Français, après avoir servi d'appui à une semblable cause, reparaîtraient un jour dans leur patrie sans y porter le germe de cette funeste passion de l'indépendance?

Louis XVI, convaincu que nous ne pouvions nous passer de nouvelles institutions qui fussent en rapport avec nos lumières et nos besoins, désirait se placer lui-même à la tête d'une révolution dont il eût écarté tous les maux; pensée admirable dont il ne put, hélas! recueillir aucun fruit.

Quelles dispositions eût-il rencontré pour s'accorder avec les siennes !.... Vous ferez entendre la raison où l'intérêt ne sera pour rien; mais exigez des sacrifices qui puissent assurer le triomphe du bien, et tous les esprits se déclareront en révolte, tous les cœurs vous demeureront fermés.

Les projets d'une révolution continuaient à marcher à leurs fins, et l'on peut dater l'époque de leur maturité de celle où l'assemblée des états-généraux fut convoquée en 1788 pour se réunir en 1789.

On vit une foule de personnes, animées des plus

beaux sentiments, se présenter dans l'arène pour embrasser les intérêts du peuple, soulager ses afflictions, et chercher à lui faire une part sur cette masse de richesses dont la source était dans son travail et dans ses sueurs. La cour s'efforçait de se défendre contre la multitude de ses ennemis, et le roi montrait dans toutes les occasions la noblesse de ses sentiments, la bonté de son cœur; mais tant de générosité était vaine: tous les projets si glorieusement conçus dans les intérêts du peuple devaient être renversés par le peuple lui-même, et les appuis d'une si belle cause devaient périr victimes de leur dévouement.

Voilà l'exposé d'un règne que de grands écrivains ont traité, et que je ne suivrai que dans bien peu de ses détails.

Une grande question s'était élevée à l'assemblée des notables, lorsque l'on eut à déterminer dans quelle proportion le clergé, la noblesse et le tiers-état seraient représentés aux états généraux.

Le bureau présidé par Monsieur, depuis Louis XVIII, fut le seul où l'on décida, à la majorité des voix, que le tiers-état aurait un nombre de représentants égal à celui des deux autres ordres réunis.

C'est dans cette occasion que se montrèrent au grand jour les beaux sentiments de ce prince; et le temps

devait nous fournir la preuve que rien ne pouvait les altérer, même au milieu de ses malheurs inouis.

Cependant, la cour se voyait en présence d'ennemis dont elle redoutait la puissance, et plus elle faisait d'efforts pour changer sa position, plus elle fournissait d'armes contre elle. Toutes les nuances de division qui semblaient devoir exister parmi les membres du tiers-état avaient disparu; le même esprit les animait, et ce corps déjà colossal se recrutait encore dans celui de la noblesse et du clergé.

Louis XVI voulut aller lui-même au devant des vœux que cette assemblée formait; ce projet était bien conçu, mais la sagesse était fort éloignée de conduire la majorité des opinions dont l'assemblée se composait. Les haines et les ressentiments conservaient dans un grand nombre de cœurs de profondes racines; on ne voulait pas d'un bien qui eût empêché d'exercer des vengeances.

Une séance royale avait été indiquée. Le roi s'y rendit avec son cortége ordinaire; mais déjà l'éclat de son pouvoir avait perdu toute impression sur les esprits.

Les intentions qu'il manifesta dans cette séance, et qui dans tout autre temps eussent été considérées comme des marques de sa plus haute bienveillance,

furent à peine écoutées. C'est en vain qu'il désirait se faire un titre à lui-même des biens qu'il destinait à la nation; tout était changé, et l'autorité royale n'était déjà plus qu'un nom.

Il voulut parler en maître quand il ne l'était plus, et l'ordre qu'il intima aux députés de se séparer à l'instant demeura sans effet.

On n'observa de soumission que dans une partie de la noblesse et du clergé; c'est dans cette circonstance que Mirabeau déclara hautement, *que les députés de la nation se trouvaient réunis par la volonté du peuple, et qu'ils ne se sépareraient que par la force des bayonettes.*

Mirabeau était un des hommes de la cour les plus déconsidérés qui existassent alors, et il saisit cette occasion pour vomir le fiel qu'il portait dans son cœur. La profondeur de son talent n'était, dans cette assemblée, éclipsée par aucun autre; il lui suffisait de se faire entendre pour se faire admirer. Tout annonça de ce moment la plus effroyable crise, et fit voir qu'il était de nécessité absolue que l'un des deux partis cédât à l'autre.

Le renvoi de M. Neker, que la nation regardait comme son ministre, et qui avait reçu l'ordre de quitter la France dans vingt-quatre heures, fut considéré

comme un commencement d'hostilités, et donna lieu sur-le-champ aux mesures les plus violentes, dont la première fut celle de s'emparer de la Bastille, regardée jusqu'alors comme imprenable.

Cependant Louis XVI venait au milieu de la nuit de donner secrètement accès dans son palais à un homme de bien. Le duc de Liancourt, admis en sa présence, sut lui faire connaître les périls auxquels sa famille et lui-même allaient se trouver exposés; il lui donna des informations qu'il ne connaissait pas, et joignant ses efforts à ceux de Monsieur, il le supplia de se rendre dans le sein de l'assemblée, et de se réconcilier avec elle.

Le roi cédant à ses conseils s'y présenta le lendemain sans cortége et sans faste. Il fit connaître qu'il avait donné l'ordre que ses troupes se retirassent; que son intention était de ne faire qu'un avec la nation, et de marcher avec elle; enfin, qu'il n'avait de pensées que pour le bonheur de ses sujets. Il joignit à toutes ces protestations une concession des plus importantes en éloignant ses derniers ministres, et en rappelant M. Neker.

Le fond de la nation ne conservait pas contre ce prince des sentiments hostiles; on ne lui attribuait pas les projets que l'on savait avoir été formés; on se plai-

sait à lui rendre justice : aussi l'accueil qu'il reçut de toute la population surpassa-t-il toutes ses espérances.

Le nouvel ordre de choses qui s'élevait à la place du premier était bien de nature à faire éprouver à Louis XVI d'immenses pertes sous le rapport des priviléges dont il jouissait ; et cependant il était au milieu de sa cour celui qui se montrait le moins affecté des changements qui avaient lieu. Partout l'exaspération était dans les esprits quand le calme régnait dans le sien. Chacun cherchait à retenir sa proie ; on employait tous les efforts possibles à ébranler ses généreuses résolutions; on ne se cachait pas dans les mesures pernicieuses auxquelles on s'arrêtait. Voilà ce qui donna occasion, à tous ceux qui avaient résolu la perte de ce prince, de faire retomber sur lui de si grandes imprudences.

Mais ce n'est pas tout encore ; le moment était venu où tous les bras qui eussent pu le servir devaient l'abandonner, où les cœurs qui lui paraissaient dévoués devaient se séparer de lui.

Quel sujet de douleur de penser qu'un si grand nombre de personnes ne pussent pas, en descendant en elles-mêmes, y trouver la justification des mesures qui tendaient à soulager le corps social de tous les genres d'afflictions dont il était accablé ; qu'elles ne

reconnussent point qu'il y avait justice et non pas oppression dans les réformes que demandait l'état; qu'elles ne se sentissent pas disposées à unir leurs vœux à ceux du monarque, et à le prendre pour modèle dans sa noble résignation, en reconnaissant bien que les intérêts particuliers n'acquièrent de sécurités réelles qu'autant qu'ils sont inoffensifs aux intérêts d'une nation.

Le départ de plusieurs princes et d'une grande partie de la noblesse fut considéré comme une conjuration contre le trône constitutionnel. Le peuple, qui s'était reposé sur la promesse de son roi, se crut trahi dans ce que ses intérêts avaient de plus cher ; et les mouvements de Paris eurent bientôt leur répétition en province. Des cris de vengeance se firent entendre ; on commença à se faire justice soi-même, et les arrestations devinrent arbitraires.

Dans une crise aussi terrible, une infinité de membres de l'assemblée tenant à la haute noblesse, sentirent qu'il était temps de rétablir le calme dans les esprits ; de venir au secours des intérêts publics ; de faire disparaître cette foule de priviléges qui élevaient l'opulence du riche sur les dépouilles du pauvre.

Ce fut un beau moment que celui où l'on vit, dans cette auguste assemblée, les opinions diverses se réunir en une seule, tous les cœurs prendre la même part aux

souffrances publiques, tous les intérêts particuliers s'offrir d'eux-mêmes en sacrifice aux intérêts de la patrie; et Louis XVI, après avoir consenti cordialement à toute l'étendue des bienfaits qui lui étaient demandés, recevoir le titre glorieux de restaurateur de la France.

Cette séance de glorieuse mémoire aurait suffi pour calmer nos agitations et nos troubles : mais il ne faut pas croire que tous les cœurs sympathisent en fait de franchise et d'honneur; que toutes les apparences soient le tableau de la réalité : il existait malheureusement des hommes qui avaient formé un tout autre plan que celui du bon ordre et de la concorde générale entre tous les esprits.

On voyait Mirabeau, Barnave, Talleyrand-Périgord et l'abbé Maury, faire assaut de talents pour fixer les droits respectifs des diverses classes de l'état, et fonder une constitution brillante de mérite et de sagesse, quand au sein de cette même assemblée s'apercevait dans l'ombre ce tigre que le sang humain pouvait seul abreuver, et qui mûrissait dans son sein tous les plans de destruction et de carnage qui devaient se développer, pour porter dans nos familles le désespoir et la mort.

La liberté de la presse, la plus grande de toutes les libéralités que les peuples puissent recevoir de

leur gouvernement en même temps qu'elle est la plus haute marque de confiance qui leur soit accordée, prit alors naissance parmi nous.

Cette arme terrible imprima le mouvement à cette foule d'hommes obscurs, ennemis de l'ordre et du repos public ; elle donna la vie à toutes les factions, à toutes les intrigues, à toutes les ambitions; elle couvrit la France d'un deuil général : les meneurs de tant d'infâmes complots ne savaient pas qu'en creusant notre abîme ils se préparaient eux-mêmes la place qu'ils devaient y occuper à leur tour.

Il a été calculé que, dans l'espace de deux ans, plus de huit mille feuilles périodiques continuèrent à diriger contre l'Assemblée nationale les plus virulentes attaques. Ces écrits étaient à la vérité couverts de mépris; mais ils remplissaient leur but : ils arrivaient à leur adresse ; leurs perfides insinuations se répandaient parmi le peuple : elles soulevaient ses passions, trompaient sa bonne foi, enflammaient son imagination, et le disposait à toutes les vengeances qu'il était destiné à accomplir.

Combien, dans une situation aussi périlleuse, la cour ne devait-elle pas s'observer, et cependant elle commit une faute dont elle ne se releva jamais.

Louis XVI, toujours entraîné à des mesures qui

servaient les intérêts de ses plus grands ennemis, ne s'était pas refusé aux nouvelles instances qui lui avaient été faites, de rassembler de grandes forces autour de sa personne. De vives inquiétudes furent la suite immédiate de cette mesure ; d'abord, parce que le bruit s'était répandu qu'il avait l'intention de quitter la France ; ensuite, parce qu'on ne se persuadait pas que les milices nationales, les suisses et les gardes-du-corps fussent insuffisants pour répondre de sa sûreté.

Lorsque les différents corps de troupes furent réunis, les gardes-du-corps donnèrent à tous les officiers qui se trouvaient à Versailles un grand dîner auquel se montra la famille royale.

Ce qui dans toute autre circonstance n'eût été considéré de sa part que comme une marque de bienveillance, devint contre elle un acte d'accusation d'autant plus grave que l'exaltation qui s'était manifestée dans la chaleur de ce repas, les toasts et les chants qui s'y étaient renouvelés, avaient laissé la nation dans le plus grand oubli. Elle n'y était pour rien ; la famille royale occupait seule les pensées.

Ces nouvelles, qui se répandirent bientôt dans la capitale, semblaient annoncer un vaste complot d'oppression de la part du pouvoir. Le soulèvement devint donc général, et les troupes nationales ne

faisant qu'un avec une populace immense, couvrirent bientôt la route de Versailles. Il est bon de dire que dans cette masse d'individus, tous les sentiments n'étaient pas les mêmes. Les uns marchaient animés du désir de la vengeance, pendant que d'autres ne les accompagnaient que pour les surveiller; et l'on vit, en effet, les troupes nationales se distinguer par leur conduite, et rendre à la famille royale des services importants.

Je ne retracerai pas le tableau de ce qui s'est passé à Versailles, et ferai seulement admirer la conduite de Louis XVI, qui, dans une semblable position et lorsqu'il pouvait d'un seul mot appeler à sa défense des forces considérables, avait donné les ordres les plus exprès pour que les troupes ne sortissent pas de leurs cantonnements.

Son arrivée à Paris fut regardée comme une condescendance de sa part. Il y fit publier l'intention où il était d'y fixer sa résidence, et l'engagement qu'il en prit fut encore une nouvelle cause d'alégresse publique.

Les premiers soins auxquels il se livra avec un zèle inexprimable, furent de prendre tous les moyens qui devaient procurer des soulagements aux classes indigentes, et il reçut dans cette occasion de la part du

peuple des marques de reconnaissance, de respect et d'amour, qui démontraient bien que ce n'était pas de ce côté que devaient partir les coups dont il serait atteint.

Il arriva à cette époque ce qu'amène en général un gouvernement en dissolution.

Les membres de la justice ne demandaient qu'à ajourner leurs séances, les chefs militaires craignaient de se compromettre dans l'exécution des réglements qui font toute la force de l'armée, et déjà des révoltes s'y étaient fait connaître; les charges publiques ne faisaient qu'augmenter quand les revenus de l'état ne se percevaient plus. On aliéna les propriétés appartenant à la couronne; on s'empara des biens de l'église, on confisqua ceux des émigrés, on émit des papiers-monnaies, et c'est ainsi que l'on parvint à se créer des ressources.

Comment ne pas voir que Louis XVI était de trop dans un pareil chaos!

Cependant la fédération de juillet était une fête nationale que le roi avait sollicitée lui-même, dans l'espérance qu'elle pourrait encore produire quelque bien. Il parut sur son trône, entouré de sa famille et *des grands* de l'état qui avaient déjà cessé de l'être;

il prononça le serment de se soumettre aux lois nouvelles et de les faire respecter.

Les persécutions que l'on vint à exercer contre les membres du clergé, et le mépris que l'on faisait de la religion, le pénétrèrent d'une affliction profonde, et c'est seulement alors qu'il reconnut que la démoralisation qui régnait dans les esprits, laissait sans remède tous les maux de la France.

Nous vîmes paraître les clubs, les assemblées populaires, les comités de surveillance, qui devaient tout renverser, tout détruire, et nous laisser la conviction que Louis XVI n'avait plus que la mort à attendre.

Dans les orages d'une révolution, on ne fait que passer d'une exigence à une autre ; l'imagination n'est jamais en repos : on voit détruire le lendemain ce qui avait été fait la veille ; la raison est constamment repoussée tant que les vœux que chacun forme ne sont pas accomplis : or, il est facile d'observer combien, daus une population aussi immense que la nôtre, il se trouve d'ambitions à contenter, de passions à satisfaire ; combien les hommes passeraient de temps à se culbuter et se détruire avant qu'il pût en rester dont les jouissances eussent acquis quelque sécurité.

Mirabeau, cet homme dont les déréglements imprimaient autant de taches à son caractère que son

génie causait d'admiration, cet homme, qui rendit à la révolution des services éminents, ne put voir sans douleur la monarchie traînée dans l'esclavage, et le prince le plus vertueux de l'Europe porter une couronne que l'on avait hérissée d'épines. Ses nobles sentiments se réveillèrent alors : il ne voulut pas que son génie et ses efforts prissent une direction qui eût livré son nom à l'infamie ; il annonça ses opinions, et ce fut son arrêt de mort. Ses dernières paroles furent celles-ci :

« *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux que je laisse s'en disputeront les dépouilles.* »

Louis XVI ne conserva plus alors d'existence que pour boire à longs traits la coupe empoisonnée. Tout ce qui devait porter l'effroi dans son esprit devint le spectacle que l'on se plut à lui mettre sous les yeux. Les prisons se remplirent, les assassinats commencèrent ; des têtes ensanglantées se portaient en triomphe dans les rues de Paris.

C'est ainsi que s'établit la Convention; ce furent là les trophées dont se para cette nouvelle assemblée.

Je jette un voile lugubre sur ce qu'il me resterait à tracer de la vie de Louis XVI. La mort ne pouvait être qu'un bienfait pour lui. Les chagrins qu'il avait

endurés et ceux qu'il prévoyait encore comblèrent d'amertume les derniers instants de sa vie. Il ne se consolait pas de laisser les hommes de bien dans les fers et sa famille entre les mains de ses bourreaux. Il savait que sa tête ne roulerait sur l'échafaud que pour faire place à des milliers de victimes.

Cependant, au milieu de tant de sujets d'alarmes, son esprit conservait toute sa fermeté. Il conserva jusqu'au dernier instant ce noble calme qu'inspire une conscience pure ; il bénit sa famille, pardonna à ses ennemis, et marcha à la mort pour arriver à l'immortalité.

Ce prince eut de grands torts : sa trop grande bonté ne fut qu'une longue faiblesse qui entraîna sa perte et causa nos malheurs. On ne le vit pas repousser les mesures qui lui étaient proposées pour donner aux Français des marques de son amour. Il sympathisait d'affection avec tous les projets de réforme et d'amélioration : toutes les vertus sociales s'apprenaient auprès de lui ; il était le plus honnête homme de son royaume, il en fut le plus malheureux.

La révolution française était inévitable : elle était juste dans son principe. Tous les sentiments désintéressés, toutes les âmes nobles devaient s'y réunir ; elle était utile à tous les peuples, en ce qu'elle eût

fait voir aux rois comment ils devaient gouverner; mais fallait-il que le prince qui la portait le plus franchement dans son cœur, qui l'eût rendue éclatante de biens, pure de tous forfaits, fallait-il qu'il en devint la première victime?

Qu'en est-il résulté? que toutes les foudres du ciel sont venues fondre sur nous; que le sang de nos pères a pendant trois années coulé sur l'échafaud, et que toutes les libertés publiques se sont perdues dans les désordres et l'anarchie.

DE LA CONVENTION ET DE LA RÉPUBLIQUE.

Je m'entretiendrai fort peu de ces temps de sinistre mémoire; je respecterai les douleurs, et ne ferai que de fort courtes réflexions sur un sujet aussi lamentable.

Cette seconde révolution, qui suivit la mort de Louis XVI, avait un but de destruction dont le souvenir fait horreur.

Ce n'étaient pas des projets ordinaires ceux qui furent alors conçus pour la ruine et la dévastation de la France : c'était l'anarchie et toutes ses fureurs; c'était le renversement des autels, une déclaration de guerre à toutes les existences honnêtes, le dépouillement de toutes les fortunes, un pillage universel;

c'était la dépopulation de la France, l'anéantissement de tous les êtres qui pouvaient, par leur génie, en devenir l'ornement et la gloire ; c'était l'ignorance et la barbarie érigeant leurs trophées sur les ruines de tout ce qui était grand et noble parmi nous.

Quelque monstrueux que fut le pouvoir exercé au début de la république, il parvint de crime en crime à se faire obéir, jusqu'au moment où sa chûte devint le salut de la France. C'est ainsi que nous avons passé trois années de tortures.

Chacune de nos villes était devenue le tombeau des habitants les plus notables ; il n'y avait moyen d'échapper à l'échafaud qu'en se jetant dans les camps. On y éprouvait des fatigues et des souffrances qu'on n'avait jamais connues, mais on se dérobait du moins à la vue des tableaux les plus déchirants, et ce caractère français qui ne sait souffrir qu'un instant, et se contente des plus légères consolations, était une des causes qui attachaient bientôt nos jeunes soldats à leur nouvelle destinée.

Arrivait pour eux le moment où l'ennemi se montrait, où il s'établissait en présence ; et ce moment était celui de l'oubli de tous les maux, celui de la réconciliation de toutes les opinions : nul ne réfléchissait à la nature du pouvoir qui avait armé son bras;

on voyait l'étranger, ou sentait sous ses pas le sol de la patrie, on ne songeait qu'à le défendre et à vaincre pour lui.

Que de guerriers fameux commencèrent dans ces temps leur illustre carrière! Ce n'est pas le courage seul qui fait l'homme de guerre; on ne voit sur ce point que dévouement parfait. Mais les hommes de haute renommée se font remarquer par des talents innés, par ces dispositions savantes, qui cachent à l'ennemi le véritable but que l'on veut atteindre, par ce calme au milieu des combats, et cette présence d'esprit qui les rend maîtres d'eux-mêmes, et donne à l'ensemble de toutes les évolutions une précision admirable.

On doit reconnaître qu'il existe sur ce point d'étonnantes lumières, quand on a vu certains de nos généraux être assez persuadés de l'infaillibilité des mesures qu'ils avaient prises, pour annoncer d'avance à leur cour, qu'à un jour déterminé la victoire serait remportée.

Voilà ce qui a servi d'étude à un si grand nombre de ces jeunes guerriers, qui sont devenus l'honneur et la gloire de la France.

On ne doit pas craindre d'avancer que des causes légitimes ont pu justifier ce sentiment de révolte,

qui s'est manifesté, sur divers points de notre sol, contre le gouvernement de ces temps : on se soulevait alors contre les échafauds et contre la barbarie. Partout où le pouvoir de ce gouvernement avait été reconnu le sang coulait à flots ; les prisons étaient encombrées, les eaux de nos fleuves avaient perdu leur limpidité ; elles étaient recouvertes d'une teinte mortelle.

On voyait des hommes revêtus du caractère le plus infâme, parcourir les provinces, et mettre à prix le sang qui leur était livré ; on voyait ces monstres attacher le déshonneur à d'innocentes victimes.

Ce furent là les causes qui contribuèrent beaucoup à alimenter cette guerre de destruction et de carnage qui avait pris naissance parmi nous. Ah ! fermons à jamais les yeux aux effroyables tableaux qui nous en sont restés ; n'y reportons pas nos pensées.

Songeons bien que ces temps ne sont plus les nôtres; que nos existences ne sont pas menacées; que notre sécurité personnelle n'est pas livrée à l'arbitraire et à la tyrannie; que les lois n'ont pas perdu pour nous leur appui salutaire; que nos autels ne sont pas renversés, nos pasteurs immolés, nos temples abandonnés. Rallions nos sentiments aux seules inspirations de la raison et de l'humanité ; ne couvrons plus la

terre de l'excès de nos fureurs : laissons la paix habiter nos campagnes ; que les travaux de nos moissons s'y effectuent avec calme, et que leurs fruits continuent à nourrir nos familles.

Cependant, que de trophées s'accumulaient alors dans nos rangs ; il était donné à nos soldats d'effacer les taches que des misérables imprimaient au caractère de la nation; il leur était donné de prouver à l'étranger que l'honneur et la gloire n'avaient pas déserté la France, et que c'était dans les camps qu'ils s'étaient réfugiés.

De grands événements ne tardèrent pas à se passer dans le sein de la Convention : des actes d'équité se firent enfin connaître ; on commençait à avoir horreur du sang ; on se décida à en arrêter l'effusion : mais il existait trop d'éléments propres à perpétuer les maux pour espérer que des vues aussi louables pourraient facilement être remplies.

L'épuration qui s'était faite dans cette assemblée était insuffisante; les affidés de cette bande de furieux, sous le joug desquels nous gémissions, se montraient encore en grand nombre. Les séances de la Convention devinrent de nouveau un champ de bataille où tous les désordres se commettaient. L'enceinte en

était assiégée sans cesse, et les voûtes étaient ébranlées des cris de vengeance et de mort.

Au milieu de tant d'horreurs, de beaux caractères se firent voir, et le nom de Boissi-d'Anglas passera de ce foyer du crime à la plus haute illustration.

Cependant nous étions arrivés au dernier acte d'une tragédie qui s'était prolongée pendant près de trois ans, et dont la dernière scène devait être effrayante.

Deux armées se trouvaient en présence, l'une pour attaquer la Convention, l'autre pour la défendre. La première se composait d'une foule innombrable, mais les opinions n'y étaient pas les mêmes; les uns voulaient l'entière destruction de la Convention, quand les autres n'avaient d'autre but que de la forcer à faire renaître les monstrueux attentats qui s'étaient déjà commis.

Alors parut le grand homme du siècle. Bonaparte avait pris parti pour la Convention; il était protégé par Barras qui commandait en chef dans cette journée. L'artillerie lui fut confiée, et l'on sait comment il s'en servit. La mitraille qu'il fit pleuvoir sur cette masse de peuple eut bientôt décidé la victoire; et son caractère s'était assez bien dessiné pour que l'on jugeât, par ce qu'il fit alors, de ce qu'il pourrait faire un jour.

DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

La Convention venait d'échapper à de fort grands périls, et les longues épreuves qu'elle eut à soutenir avaient produit des résultats trop affligeants pour qu'elle cherchât à les renouveler. Ses fonctions avaient commencé le 21 septembre 1792, elle les abdiqua le 26 octobre 1795.

Il est dans le caractère des Français de se contenter bien rarement des heureux changements qui s'opèrent en leur faveur, mais dans cette circonstance combien de motifs se réunissaient pour que les esprits ne fissent qu'un dans les vœux qu'ils avaient à former !... Aussi des transports de la plus vive alégresse se firent-ils partout connaître. Il semblait que l'on commençât une existence nouvelle; on faisait un appel dans toutes les familles, et l'on cherchait dans le reste des vivants des consolations à des pertes innombrables.

Telles furent les impressions produites par la création du Directoire exécutif, et par la fin des désordres et des assassinats.

Les cinq personnes désignées pour gouverner la France pouvaient avoir de grands mérites, mais le fardeau dont elles s'étaient chargées était au dessus de leurs forces. Les principaux rouages du gouverne-

ment étaient désorganisés, et l'on aurait calculé avec peine les maux qui existaient sur tous les points.

Je ne rétablirai pas sous les yeux de mes lecteurs des détails qui sont fort connus ; un grand guerrier venait de paraître, et c'est à lui que je m'attache.

Les crimes s'étaient prolongés si long-temps parmi nous, qu'il se rencontrait encore de ces êtres dont l'existence semblait ne pouvoir se lier qu'à la plus profonde corruption. Or, il fallait des mesures rigoureuses pour s'assurer de leur impuissance, et fonder la sécurité publique sur les craintes qui leur seraient inspirées.

Une autre classe de la société présentait un aspect tout différent; plus la chûte qu'elle venait de faire avait été effrayante et rapide, et plus elle se sentait de dispositions à l'énergie et au courage.

Bonaparte avait étonné les Français ; le Directoire comptait sur lui, et Barras voulut qu'il reçût une compagne de sa main. La veuve du vicomte de Beauharnais, une des victimes du terrorisme, lui fut destinée; elle apportait en dot toutes les qualités qui pouvaient assurer son bonheur, et l'on doit lui rendre la justice de dire qu'il ne les méconnut jamais.

Bonaparte n'était pas dans l'âge où de profondes connaissances eussent pu résulter d'une longue pratique,

mais il possédait suffisamment tout ce qui peut suppléer au défaut d'expérience.

Appelé au commandement d'une armée en Italie, et à la gloire d'aller y réparer nos dernières défaites, sa première démarche fut de faire un appel à toute la jeunesse, et le langage qu'il employa réunit promptement sous nos drapeaux une foule de jeunes guerriers étincelants de courage. Il avait sous ses ordres les premiers noms qui pussent être cités : Augereau, Massena et Montebello.

On sait comment il parvint à surprendre les Autrichiens en Italie, de quelle manière il s'y rendit, les prodiges qu'il opéra ; on sait comment il dompta sur sa route tous les obstacles de la nature, et fit connaître à l'homme tout ce qu'il était en état d'accomplir.

Il ne mit le pied en Italie que pour marcher de victoire en victoire, et il dicta les traités qui devaient publier sa haute renommée.

Né pour les grandes entreprises, il n'était que depuis peu de temps de retour de la capitale, lorsqu'il fut chargé de la conquête de l'Egypte.

Dans un moment où nos armes eussent pu recevoir un emploi utile, on parut généralement surpris de cette entreprise de la part du gouvernement; mais

toutes les opinions se réunirent pour en attribuer principalement le motif au désir d'éloigner Bonaparte.

La renommée qu'il s'était acquise, le caractère qu'il avait déployé, l'enthousiasme qu'il produisait dans les esprits, semblaient laisser au Directoire peu de sécurités pour son avenir.

L'histoire a rendu compte de cette expédition, et l'on sait qu'elle fut accompagnée d'autant de malheurs qu'elle avait produit de gloire.

La providence, en réservant à Bonaparte des faveurs qui devaient passer tout exemple, voulut lui faire également sentir quelles pouvaient être ses rigueurs. La flotte qui avait apporté son armée fut détruite dans le port; toute communication avec la France lui fut interdite, tous secours lui furent retranchés, et il ne remportait pas une victoire qu'elle n'entraînât avec elle des maux qu'il ne pouvait guérir; enfin, des actes atroces lui étaient commandés par une nécessité absolue.

C'est dans cet état de choses que des nouvelles lui parvinrent miraculeusement de France. On lui annonçait que les effets de ses derniers exploits n'étaient déjà plus qu'un songe; que de grandes défaites en Italie avaient terni tous ses lauriers; que le gouvernement, sans énergie et sans forces, cédait aux impulsions

les plus funestes; que les esprits étaient retombés dans la crainte et dans l'effroi; que les clubs se réorganisaient, et qu'il n'y avait que sa présence qui pût tout rétablir.

Quelques instants de réflexion suffirent pour le décider à entreprendre un voyage qui abondait en dangers; et c'est de ce moment que commença à planer sur sa tête cette étoile tutélaire qui ne brilla que pour lui dans cette traversée, le rendant invisible à une nuée d'ennemis dont la mer était couverte.

Il revit ainsi la France, et son débarquement fut à peine connu que son nom retentit de toutes parts; l'alégresse publique ne put se contenir, et toutes les craintes allèrent se perdre dans la seule pensée de n'être plus séparé de lui.

Fallait-il donc que toutes nos espérances reposassent sur un seul homme? Est-ce à une nation comme la nôtre de sentir un pareil besoin? Voilà où conduit le déchaînement de ces passions hostiles qu'un gouvernement ne se sent pas la force de réprimer.

Il faut le dire aussi, ce n'était pas par de brillants discours, par ces talents oratoires auxquels on attache avec raison une grande renommée, que Bonaparte s'était fait connaître; c'était par des faits éclatants, de ces faits qui vont droit au cœur des Français, qui les

séduisent, les captivent, et finissent par leur donner des fers que la gloire a forgés.

Qu'allait-il devenir? quelle composition faire avec un gouvernement qui ne sait pas gouverner, qui ne sait pas contenir ces êtres qui n'existent que pour conspirer contre toutes les sécurités, que pour arrêter dès leur naissance toutes les sources du bien?

Il fallait que Bonaparte renonçât à sa propre renommée, ou qu'il se rendît lui-même maître de ses actions.

Il ne faut pas croire que pour arriver à ses vues de grands ménagements ne lui furent pas nécessaires: c'était un régime militaire qu'il nous destinait, et qui devait laisser bien loin tout ce que des idées saines s'étaient efforcées de créer.

Il rencontra dans sa propre famille plus d'une opinion à combattre; car il est si doux de s'endormir dans le prestige de la liberté, de la voir entourée de tous les charmes qu'elle inspire, de toutes les séductions qu'elle offre à la pensée!... Mais que tant d'attraits sont difficiles à posséder!

BONAPARTE PREMIER CONSUL.

La première mesure que prit Bonaparte, après être parvenu à dissoudre l'ancien gouvernement et

s'être emparé de l'autorité, fut d'établir un pouvoir qui semblait devoir être partagé quand il n'appartenait qu'à lui seul. Il mit en avant des formes représentatives, et cependant il n'y avait pas un membre employé dans les différents corps de l'état qui ne fût de son choix.

Il proposa la paix dans l'espérance de continuer la guerre; eh! que pouvait-il être en effet dans un gouvernement pacifique? Il se trouvait jeté hors de sa propre sphère; il ne se fût pas reconnu lui-même; il n'eût pas pu être ce qu'il projetait alors et ce qu'il est devenu. Son autorité ne pouvait bien s'asseoir, sa popularité s'établir, que par ces sortes d'actions dont l'éclat éblouit, entraîne, et force tout ressentiment au silence et à l'oubli.

Se plaçant à la tête d'une nouvelle armée, il fond sur l'Italie, où il rattache promptement à lui ses anciennes conquêtes : il répand la terreur dans les rangs ennemis, et livre dans les champs *de Marengo* cette bataille mémorable qui devait préluder à ses hautes destinées.

Cependant, ses bataillons commençaient à fléchir, tous les efforts de nos braves semblaient insuffisants pour rappeler à nous la fortune inconstante, lorsque parut Desaix pour nous offrir de nouveaux bras,

et payer de sa vie les triomphes de la journée.

Tant de succès si rapidement obtenus ouvrirent les voies à des négociations aussi honorables qu'utiles aux intérêts de la France, et l'Autriche vint déposer son inimitié devant notre gloire militaire.

Voilà comment Bonaparte avait le rare talent de préparer chacun de ses retours dans la capitale, et l'on doit facilement croire à l'enthousiasme qu'il y produisait.

A peine s'y fut-il montré, qu'il s'occupa du rétablissement de la religion, pensée sublime qui contribua à lui livrer bien des cœurs, et dont on eut cependant l'injustice de vouloir atténuer les mérites.

Un acte de cette importance devait se juger aussi bien par les effets qu'il aurait produits que par les causes qui l'auraient amené : je veux croire que des vues purement politiques y eurent la plus grande part; mais Bonaparte ne faisait en cela qu'unir ses intérêts aux nôtres, et je ne vois pas en quoi on pouvait l'en blâmer.

En rouvrant nos temples, combien d'ames tenues captives n'est-il pas venu soulager? combien de chrétiens ne furent pas se précipiter aux pieds des autels pour y offrir leurs vœux en faveur de leur libérateur?

On voit rarement, dans les intérêts spirituels où le cœur se sent engagé, l'ingratitude et la perfidie se placer à côté du bienfait.

Le 25 mars 1801, il donna la paix à l'Europe; et l'Angleterre, cette puissance rivale, ajourna ses vengeances contre nous pour les mûrir avec plus de sûreté.

Ce fut une résolution bien funeste et bien irréfléchie que celle que prit Bonaparte relativement à l'expédition de Saint-Domingue : il ne savait donc pas que ce climat dévorant était l'ennemi naturel de tout Européen, et qu'il n'y prenait pied que pour recevoir dans son sein un germe de destruction. Il ignorait que les Anglais, assistés d'une partie des habitants de l'île, y avaient enterré et leurs soldats et leurs trésors, et qu'ils ne purent s'en sauver qu'à la faveur d'un traité.

Je ne dis pas que cette colonie dût être abandonnée, mais elle était redevenue florissante; elle s'était relevée de ses premières cendres; un grand nombre d'anciens propriétaires y étaient repassés, et jouissaient paisiblement de leurs biens. Avec un tel état de choses, ne pouvait-on rien entreprendre qui eût conservé ce beau pays?...

J'avais connu Saint-Domingue dès ma plus tendre

jeunesse : mes plus beaux jours s'y étaient passés ; je continuais à m'intéresser à son sort, et me faisais un vrai plaisir de revoir ces rives fortunées dont je gardais les plus doux souvenirs.

J'étais loin de croire que les vaisseaux de notre division n'entreraient dans le port qu'à la lueur des flammes ; j'étais loin de prévoir ces temps de désolation et d'horreur où un Français à peine débarqué pouvait compter les heures qui lui restaient à vivre.

D'un autre côté, que de crimes, que d'attentats ne se commirent point ? que de cadavres couvraient la mer, et nous étaient rejetés par les flots, qui reculaient d'horreur ?

On sait comment cette expédition a fini, les sommes immenses qu'elle a coûtées ; on sait combien de milliers de braves nous y avons perdus ; mais la France était puissante, et Bonaparte trouvait encore en nous assez de sang à faire verser.

Il commençait à lever le voile dont il s'était couvert ; il ne prenait plus de précautions pour cacher ses projets ; il s'entourait de tous les compagnons de sa gloire ; il nous montrait des soldats qui lui étaient dévoués, et le reste des hommes l'inquiétait fort peu.

Ce n'était pas assez d'être consul à vie ; son ambition le conduisait plus loin. Il s'était arrangé pour

ne pas éprouver d'obstacle dans l'accomplissement de ses vues; et le tribunat, après avoir donné l'exemple, fut suivi du sénat, qui lui décerna la couronne et le titre d'empereur.

BONAPARTE EMPEREUR.

Bonaparte avait, par ses dernières campagnes, effrayé les souverains de l'Europe en réunissant la couronne d'Italie à celle de la France; un profond ressentiment s'était fait connaître, et il voulut aller lui-même au devant de toutes les craintes; il voulut faire tomber la foudre sur les lieux où l'orage s'était formé.

Concevoir et exécuter ne faisaient qu'un pour lui, et peu de jours suffirent pour qu'il réunit une brillante armée. Il en prit le commandement, la conduisit dans le cœur de l'Autriche, et porta ses aigles dans la capitale de cet empire. Cependant, les Autrichiens et les Russes s'étaient promptement rassemblés pour arrêter le cours de ses conquêtes, et les forces respectives ne faisaient voir aucune égalité entr'elles; Bonaparte le savait, mais ses déterminations étaient prises. Comme le grand Frédéric, il ne s'arrêtait pas au nombre de soldats qu'il avait à combattre. Il voulut tout tenter; et la fortune, jointe au plus noble cou-

rage, en protégeant ses destinées, assura le triomphe de nos armes sur les efforts réunis des deux plus hautes puissances de l'Europe.

Cette bataille est celle d'Austerlitz.

On sait que partout où se font voir de grands revers il y a bien peu de volontés dont on reste le maître, et c'est ainsi que les conditions de paix dictées par Bonaparte ne rencontrèrent pas d'obstacles.

Son plus grand empressement avait été de répandre ses bienfaits sur tous ceux qui avaient eu part à ses conquêtes; il connaissait les hommes et les moyens de les attacher à son char. Une mesure dont il recueillit le plus de fruit fut celle d'avoir lié tous les princes de la confédération du Rhin à ses chances personnelles, et d'en avoir formé en quelque sorte une avant-garde à ses armées.

Qui pourrait se résoudre à croire que le roi de Prusse, qui avait vu les défaites de l'Autriche et les inutiles efforts de la Russie pour venir à son secours, osât nous provoquer, et voulût nous dicter des lois? Ce sont là les faits qui nous sont rapportés; mais je dirai bien plutôt que cette prétendue provocation ne fut qu'un prétexte de la part de Bonaparte.

Il ne voulut pas souffrir près de lui un prince dont la puissance pouvait l'inquiéter : il résolut de le mettre

au niveau de ceux que ses armes avaient vaincus, et de reverser sur la France tous les fruits d'une aussi riche conquête. Voilà, suivant moi, quels étaient ses projets.

Les jouissances que procure la gloire ont un charme inexprimable, et la confiance qui en naît est déjà un grand pas de fait vers des succès nouveaux. Nos soldats étaient enivrés de leurs derniers exploits, ils étaient remplis de courage, et c'est à de si nobles dispositions que nous dûmes de voir en peu de temps l'aigle français planer sur les murs de Berlin.

La Russie semblait ne faire usage de sa puissance que pour voler au secours de toutes les infortunes; elle pensait qu'en réunissant ses forces à tous les débris de l'armée prussienne elle pourrait une seconde fois tenter le sort des armes; mais le temps des vengeances n'était point arrivé : nos succès furent les mêmes dans deux batailles consécutives, et le traité de Tilsit vint substituer momentanément les douceurs de la paix aux fureurs des combats.

On vit deux empereurs qui dominaient le monde ouvrir mutuellement leur cœur à des sentiments d'union; on les vit sceller entr'eux une sorte d'amitié que le temps devait bientôt détruire; car Bonaparte savait écarter toutes les circonstances particulières qui

eussent pu le faire dévier des projets qu'il avait conçus : tous ses plans étaient arrêtés, toutes ses démarches calculées ; il savait où devait le conduire chacun de ses succès ; il connaissait le nombre de degrés qui lui restaient à franchir pour arriver à ses fins, et ce n'était pas un de ces hommes en qui la conscience se fait entendre.

Sans doute, le dévouement trouvait en lui de justes récompenses : il était généreux envers ceux dont il recevait des services ; mais cette générosité n'était qu'un calcul dans ses intérêts propres ; et quelle considération aurait pu le porter à se montrer économe de ses dons, dès l'instant que c'était par eux qu'il entretenait la source à laquelle il puisait tant de gloire et de prospérité !

Il avait grandement doté tous les membres de sa famille ; il les avait revêtus des plus riches dépouilles ; mais, pour compléter ses hautes libéralités, il lui manquait encore un trône, et c'est par la plus noire perfidie qu'il devait s'en emparer.

Les plus sages conseils abondèrent autour de lui : un des hommes les plus éclairés de son gouvernement, et dont il avait reconnu les éminents services, perdit en un instant et son crédit et ses honneurs pour avoir osé lui parler avec franchise ; rien ne put chan-

ger ses résolutions, et l'on sait de quelle manière il attira hors de son royaume le dernier des Bourbons qui restait à déshériter.

La gloire avait porté le nom de Bonaparte dans toutes les parties du monde : les habitants des possessions espagnoles s'étaient sentis électrisés par les hauts faits de ses armes; un seul de ses regards qui se fût dirigé avec intérêt vers le trône d'Espagne eût facilement mis à sa disposition et les trésors de ce royaume et les richesses de ses possessions d'outre-mer; mais sa déloyauté ne fut pas plutôt connue dans ces contrées lointaines, que des sentiments de vengeance éclatèrent de toutes parts, et les Français qui s'y trouvaient établis payèrent bien cher l'infamie de ses procédés.

Il est rare que des hommes accablés par de grands revers ne cherchent pas à profiter de toutes les occasions qui semblent leur laisser de nouvelles espérances; telle fut la pensée de l'empereur d'Autriche lorsqu'il sut Bonaparte en Espagne. — Il avait mis beaucoup d'empressement à reprendre les hostilités, il avait envahi une partie de la Bavière; mais ce prince ne connaissait pas encore Bonaparte; il ne connaissait pas ses ressources, son activité surprenante, et cette masse de moyens qu'il gardait toujours en réserve

pour les cas inattendus. A peine fut-il instruit de cette aggression, qu'il fit parvenir ses ordres avec la rapidité de l'éclair, et se précipita lui-même au devant de l'armée ennemie.

C'est dans ces sortes d'occasions que l'on doit reconnaître que Bonaparte était inimitable. Se montrer à l'ennemi, le reconnaître et le vaincre, ne fut pour lui que l'affaire de quelques journées.

La capitale de l'Autriche, dont il s'était déjà emparé une fois, était devenue une conquête facile, et le monarque qui l'avait offensé si grièvement eût payé cher cette nouvelle insulte sans des considérations personnelles, et qui vinrent transformer la vengeance en générosité.

Bonaparte avait eu la malheureuse pensée de rompre ses liens et d'écarter de lui sa plus fidèle amie : il voulait qu'un sang royal vînt s'unir au sien; il voulait, pour prix de ses victoires, faire asseoir sur le trône de France la nièce d'une reine dont on avait déploré l'illustre infortune.

Ses vœux furent accomplis, et l'on se demande ce qui pouvait manquer encore à l'étendue de son ambition; mais Bonaparte, je le répète, était né pour entreprendre et conquérir : hors de cet élément, il n'était plus lui-même, et cet avenir qui s'ouvrait

devant lui, au milieu des prestiges de l'orgueil, était déjà l'annonce d'un changement de destinée.

Il avait laissé quelque temps de repos à nos armées; il avait eu le bonheur d'obtenir un fils, objet de ses vifs désirs; cependant, de si hautes considérations pour son avenir et pour celui de sa famille ne furent rien pour lui. Une fièvre ardente avait passé dans ses veines.

L'abaissement de l'Angleterre et la destruction de sa puissance occupaient toute sa pensée, et la résolution à laquelle il s'arrêta était une des plus funestes qu'il pût concevoir.

Il exigea des puissances continentales qu'elles embrassassent ses vues, qu'elles partageassent ses sentiments, et rendissent leurs peuples victimes de ses fureurs. De pareilles concessions s'arrachent par la force, mais elles laissent dans le cœur une plaie incurable.

Toute communication devait cesser entre l'Angleterre et le continent, et l'on voyait dans de vastes dominations les marchandises anglaises livrées aux flammes, et des pertes considérables retomber sur l'Angleterre.

L'exaspération de cette nation était arrivée à son comble; on ne songeait qu'à se venger, et toutes

les fortunes se réunirent pour former entr'elles une caisse générale où les souverains de l'Europe pouvaient puiser les moyens de se relever de leurs défaites, et de se soustraire à l'oppression sous laquelle ils gémissaient.

Bonaparte avait fait des rois, il avait agrandi des états, il était magnifique envers tous les princes qui servaient ses projets; mais partout où il augmentait la puissance il laissait des chaînes.

Il avait rencontré de grandes contrariétés de la part de la Russie, et, tourmenté du désir de la vengeance, rien ne put l'arrêter dans la résolution qu'il prit de confier son ressentiment à la force de ses armes.

Les armées russes n'avaient pas pu résister aux nôtres, et nous pouvions les vaincre hors de leur pays; mais aller attaquer une population qui ne pouvait pas se compter, transporter des armées à 700 lieues de leurs foyers, renforcer leurs rangs d'étrangers qui ne pouvaient être nos amis, et braver l'intempérie d'un climat terrible dans la plus rigoureuse de toutes les saisons, voilà ce qu'un génie malfaisant avait inspiré à Bonaparte.

C'est alors que devait cesser de planer sur sa tête cette étoile tutélaire qui s'était montrée à lui sur les

bords du Nil, et ne l'avait pas quitté; c'est alors qu'elle devait se perdre dans de sombres nuages.

Il avait méconnu l'emploi des bienfaits dont la providence l'avait comblé; il les avait fait servir à un des plus grands crimes qui put jamais se commettre; il avait abusé du bon droit en lui substituant, dans une de ses conquêtes, la trahison et la perfidie; il avait rompu des serments jurés aux pieds des autels, et il ne lui restait plus qu'à apprendre que l'instant où la providence nous abandonne à nous-même est celui où nous ne faisons pas un pas qui ne soit signalé par des revers sans nombre.

Le plan que Bonaparte aurait pu former, et qui eût répondu à ses vues de domination, était de maintenir avec la Russie une alliance indestructible; de la cimenter par tous les motifs d'intérêt qu'elle devait y trouver; de proclamer au monde la liberté du commerce; de rendre les deux grands empires arbitres des destinées des autres nations de l'Europe; de faire régner dans les conventions qui s'établiraient avec elles la plus stricte équité, la plus grande harmonie, et de substituer aux rigueurs de la puissance les procédés qui la font admirer.

L'Angleterre se serait montrée parmi nous entourée de tous les prodiges de son génie; elle aurait continué

à fonder ses ressources immenses sur son industrie et son commerce, tous les ports seraient restés indistinctement ouverts pour recevoir ses richesses; mais le sceptre des mers n'aurait plus été son partage : du midi au nord de l'Europe, le Portugal, l'Espagne, la France, la Hollande et la Russie, se seraient unis en cas de besoin pour faire face à un ennemi commun.

Ce sont là de ces pensées qu'il est permis d'émettre, lors même qu'elles seraient considérées comme un rêve de l'imagination.

Bonaparte était arrivé au moment où il ne pouvait descendre en lui-même sans éprouver un trouble involontaire. Que de courage dans la détermination qu'il allait prendre! que de résignation! que de tourments pour des vengeances! Il allait abandonner sa femme et son fils; il allait compromettre le degré d'élévation où sa famille avait été portée; il allait s'éloigner de la France et se confier aux chances d'une destinée nouvelle : mais le sort en était jeté, et de grands maux ne devaient pas tarder à retomber sur nous.

Tout ce qui était à craindre arriva : il fut abandonné de ses principaux auxiliaires; ils s'isolèrent de

son armée ; ils finirent par tourner leurs armes contre lui.

Cependant, Bonaparte reparut parmi nous avec le désir de ressusciter sa gloire et de la faire sortir des ténèbres où il venait de la plonger. Son nom n'avait pas discontinué de régner sur les Français, et toute espérance pouvait encore renaître. Quelques braves avaient survécu aux périls; il s'empressa de les rallier. Il demanda des secours qu'on ne lui refusa point; mais il ne faisait plus que lutter contre sa fin prochaine : une nuée d'ennemis l'entourait; et, pour la première fois, il subit la loi du vainqueur.

Séparé de nous par un exil d'un an, il revit encore les rives de la France; et, porté par son ancienne armée, il vint reprendre un trône que la branche des rois avait resaisi vainement. Mais il reconnut bientôt que les temps étaient changés : ce n'était plus de la part des Français cette même exaltation qu'il retrouvait à chacun de ses retours. Un sentiment de crainte régnait dans les esprits; on voyait se former l'orage, et l'on en redoutait les effets.

D'un autre côté, un nouveau serment avait été prêté; de profondes plaies étaient guéries; des institutions généreuses avaient pris la place de l'arbitraire et de l'absolutisme; aux horreurs de la guerre avaient

succédé les charmes de la paix; les familles commençaient à respirer.

Néanmoins, Bonaparte était là, et devant lui les sentiments devaient encore se taire. De nouveaux bataillons furent formés, une nouvelle armée s'organisa, et tout ce qui pouvait porter les armes fut mis généralement sur pied.

C'était un dernier et vain effort en faveur d'une gloire expirante; et ce héros eut la douleur de devenir le prisonnier de cette même nation contre laquelle toutes ses vengeances s'étaient armées.

Ici finit le règne de Bonaparte; et le seul bien qu'il eût encore le droit d'attendre était le rang glorieux qu'il devait occuper dans les fastes de l'histoire.

Deux hommes extraordinaires s'étaient montrés avant lui : Pierre-le-Grand et Charles XII, et l'on observera facilement qu'il existait entr'eux des différences bien remarquables.

Pierre-le-Grand naquit pour tirer sa patrie des ténèbres où elle était plongée; pour bannir des esprits le fanatisme des anciennes coutumes; pour en chasser l'ignorance et la barbarie; pour donner aux habitants de ces pays la connaissance d'eux-mêmes, et faire naître dans leur cœur des sentiments qui n'y avaient jamais paru; pour leur faire connaître l'art militaire

qui fait la sûreté d'un état, et le conduit à toutes les natures d'illustration.

Ayant la passion des grandes choses, il commença par sa propre éducation avant de songer à celle de ses peuples. Il quitta son empire pour aller recueillir dans les contrées lointaines toutes les richesses que la civilisation, les sciences et les arts y avaient fait éclore; il rechercha les plus grands mérites, et les traita avec distinction à sa cour.

Il avait fait des prodiges, il avait rendu sa puissance redoutable; il avait élevé son génie au dessus de tous les obstacles, et c'est de lui seul qu'il ne put pas triompher.

Charles XII était un guerrier formidable, tout au combat, tout à la gloire et à l'honneur.

Le don le plus éclatant que nous ayons reçu de la nature, et qui est destiné à délivrer notre cœur de son profond isolement, et à lui faire connaître celui avec lequel il peut et s'entendre et se plaire, ce bonheur ineffable, ce bienfait tout divin, il se l'était refusé. Il craignait les faiblesses attachées à l'humanité; il voulut se réserver tout entier à lui-même, et préféra se vaincre que de s'abandonner aux dangers d'être vaincu.

Il éleva les triomphes d'un guerrier au-delà de ce

que l'imagination avait conçu jusqu'alors; il fut grand et généreux au milieu de ses conquêtes; il fit admirer son courage dans les revers et les souffrances; mais il fit le malheur de son pays : il causa la ruine et l'extinction de son peuple, et ne laissa qu'un nom, qui continuera à étonner toutes les postérités.

Une autre destinée était réservée à Bonaparte.

Il parut au milieu de nous comme un de ces astres nouveaux qui se découvrent au grand étonnement des habitants de la terre. Enfant de la liberté, il n'en fut point allaité; il en montrait parfois la nourriture aux hommes, et semblait y prendre part; mais il dissimulait tout ce qu'il en pensait.

Que nous était-il resté de la révolution quand il vint nous sauver?... Des désordres, des massacres et des larmes intarissables.

Nous avions eu la liberté décorée de tous les attributs de la plus effroyable tyrannie; nous avions appris comment gouvernent ces hommes qui vont chercher la justice dans l'iniquité, la vertu dans le crime; en sortant de ce cercle de furieux vous ne rencontriez que des familles éplorées.

Bonaparte, à son retour d'Egypte, s'était montré à la nation dans une de ces circonstances qui pouvaient lui être les plus favorables; le corps so-

cial était retombé dans ses anciennes souffrances, et nous nous croyions à la veille d'une nouvelle agonie.

Il n'avait fait à sa campagne d'Italie qu'un essai de son génie : cet essai avait étonné le monde; et cependant, combien il était loin encore de la haute renommée qu'il devait acquérir !

Sa puissance s'est fondée sur l'éclat qu'il sut donner aux armes de la France, sur la gloire dont il sut les revêtir. Les différents corps de l'état qu'il avait jugé convenable de créer n'étaient pour lui que des accessoires inutiles, un simple échafaudage qu'un souffle de sa part eût suffi pour renverser.

Pendant près de douze années, il marcha de hauts faits en hauts faits. Tous les actes de son despotisme, toutes les causes de ressentiment qu'il faisait naître, venaient se fondre au creuset de la victoire. Il nous avait sauvés des fureurs de la liberté; mais un sceptre de fer devait peser sur nous, et ce qu'il refusait à nos vœux les plus chers, il nous le rendait en sujets de grandeur et de gloire.

Un pareil état de choses ne pouvait appartenir qu'à lui; et son pouvoir devait s'évanouir le jour même où les esprits seraient désenchantés.

Je crois n'avoir négligé aucune occasion de rendre

justice à ce grand capitaine ; mais, que l'on jette un regard sur les mêmes faits qui l'ont illustré, et l'on verra tout ce qu'ils ont produit. Des mères désolées, des enfants arrachés à tous les fruits de leur éducation, des fortunes dérangées par tous les sacrifices que faisaient les familles, des dispositions brillantes étouffées dès leur naissance, toutes les industries possibles dans le plus grand état de souffrance, des guerres meurtrières se renouvelant sans cesse, et l'on sait en définitive où il nous a conduit.

Sa chûte fut terrible ; mais les coups qui l'ont frappé sont provenus de la même cause qui fait parmi nous chaque jour des victimes, d'une ambition insatiable qu'aucune sorte de prospérité ne put jamais satisfaire.

Parmi les trois hommes extraordinaires que je viens de rappeler, je croirai toujours que le grand homme est le premier.

Il fut le fondateur de son empire, il en recréa tous les êtres, et fit naître des sources de prospérité qui n'ont jamais tari.

Le second étonna le monde par son caractère et sa haute valeur ; mais il ne laissa à ses peuples que la misère, les regrets et les larmes.

Le troisième enfin, en étouffant dans nos cœurs

des sentiments que le sien ne pouvait pas produire, enrichit long-temps notre orgueil, et ne nous fit jouir pour héritage que des souvenirs de ses gloires passées.

NOTICE SUR LOUIS XVIII ET CHARLES X.

Louis XVIII, frère de Louis XVI, venait de passer vingt-quatre ans en exil. Il avait subi le sort que lui avait imposé la première révolution; et cependant, il portait en lui le germe dont elle fut conçue. Ses nobles sentiments s'élevaient contre le despotisme, l'arbitraire, et tout ce qui produit l'oppression des peuples et les misères publiques. Il reparaissait au milieu d'une population nouvelle devant des hommes dont le plus grand nombre ne l'avaient pas connu.

Ce prince, en touchant notre sol, s'était appliqué à considérer l'état de choses dans lequel il trouvait la France; et, comme rien ne manquait aux inspirations de son cœur, il s'empressa de venir au secours de nos premières nécessités : il voulut donner à notre esprit tous les soulagements dont il avait besoin, et fonda cette charte immortelle qui, malgré les changements qu'elle était susceptible de recevoir, fera passer son nom à la postérité.

Confiant dans les sentiments que nous lui exprimions, il se contenta de nous laisser tous les moyens d'asseoir notre bonheur présent et avenir; il ne voulut d'autre part dans l'administration de son gouvernement que celle qui lui était indispensable pour venir à notre secours dans des moments de dangers, et il donna à ses ministres plus de pouvoir qu'il n'en avait conservé lui-même.

Mais, la bonne volonté de la part d'un souverain ne fait pas seule la sécurité d'un état. Les hommes auxquels sa confiance était remise devaient avoir pour mandat spécial de faire concourir leurs œuvres avec la situation présente des choses et la disposition des esprits; de nous rendre les feux sacrés d'une sage liberté que le dernier de nos rois avait allumés le premier, que des barbares avaient étouffés ensuite, que Bonaparte s'était bien gardé de faire revivre, et que Louis XVIII devait seul ranimer.

Il fallait une administration qui eût mis tous ses efforts à répandre dans les cœurs cette douce harmonie de sentiments, seule capable d'éloigner à jamais tous nos sujets de division; il fallait déclarer ennemi de la patrie quiconque eût osé rappeler des souvenirs qui devaient être bannis.

Mais, qui ne connaît pas les hommes?... Sans

doute, on observera en eux des vertus distinguées, des mérites incontestables; et pourtant, combien s'en rencontrera-t-il qui puissent aisément se défendre des funestes effets de l'ambition et de l'orgueil, qui sachent se combattre et se vaincre, qui ne sortent pas des limites tracées par la raison et la sagesse.

Louis XVIII était entouré de bien des causes qui devaient appeler toute son attention; et cependant, les points les plus importants furent ceux dont il détourna ses regards : tel est le sort des rois, on les endort dans la crédulité, et il n'est pas sans exemple que leur réveil soit terrible.

Ce prince était fait pour porter la couronne; mais il fallait veiller pour ne pas la perdre. Après ce qui s'était passé parmi nous, n'était pas roi qui pensait l'être.

Les anciens chefs de nos armées étaient la force vitale de toute la nation, la seule qui pût fonder nos espérances, et dont nous eussions à nous glorifier; dans combien de combats n'avaient-ils pas illustré nos armes?

Ils entouraient naguère le trône de Bonaparte, ils possédaient sa confiance, ils étaient admis dans son intimité; en déclinant leur nom, toutes les portes s'ouvraient. Mais, pour eux, tout était changé. Il est

vrai qu'ils ne se présentaient pas à Louis XVIII et aux princes de sa famille sans que les paroles les plus affables vinssent leur prouver que leurs mérites étaient appréciés; mais un bien petit nombre d'entr'eux jouissaient des faveurs de la cour : leurs beaux jours n'étaient plus.

Une autre nature de souffrance pesait douloureusement sur leur cœur : leurs femmes étaient fort peu admises dans les hauts cercles où elles étaient appelées par le rang qu'elles occupaient; elles jouissaient rarement de ces accueils flatteurs qui font mûrir en nous la vraie fidélité.

Le mécontentement qui se fit bientôt connaître ne pouvait pas partir des familles tranquilles, qui se trouvaient hors de cause dans la lutte qui allait s'ouvrir; il ne pouvait pas partir de ces classes industrielles dont les intérêts étaient en tous points satisfaits, mais il existait, ce mécontentement, dans une grande partie des chefs de l'armée, dont le cœur volait vers celui qui les avait nourris d'honneurs, de fortune et de gloire.

Je n'irai pas plus loin, et j'ai déjà dit de quelle manière Bonaparte fut ramené parmi nous, et le court séjour qu'il y fit.

Louis XVIII, en revoyant de nouveau la France,

s'était efforcé de réparer les suites affligeantes des injures qu'il avait reçues, et qui étaient retombées sur nous-même. C'est dans cette dernière position que l'on eut bientôt lieu d'admirer les heureux fruits que le bon ordre et la paix enfantent dans un état.

Toutes les plaies nouvelles se fermèrent encore. Le commerce, les arts, l'industrie, s'élevèrent comme par enchantement, et le cours de nos effets publics, en dépassant toutes les bornes, fit connaître aux étrangers quelle était notre confiance.

Louis XVIII possédait un grand fond d'instruction : il aimait la littérature, les sciences; son entretien était plein d'intérêt, et il eût assurément passé dans le monde pour un des hommes les plus aimables.

Je ne suis pas en état de définir son caractère, qui d'ailleurs se ressentait fort souvent de son état de souffrance; mais je sais que lorsqu'il se trouvait en position de faire parler son cœur, il était difficile de lui donner un langage plus doux, et en même temps plus éloquent.

Un sujet sur lequel il paraîtrait s'être arrêté fort peu, c'est la religion. Je ne le blâmerai assurément pas de n'avoir point accordé sa confiance à certains hommes; on sait jusqu'où ils eussent pu le faire arri-

ver ; mais je serais surpris que la profondeur de ses pensées ne l'eût pas conduit à reconnaître que, n'importe le degré d'élévation dont un prince jouirait parmi nous, il était encore trop peu de chose sur la terre pour ne pas sentir le besoin d'une seconde existence.

Charles X eut de beaux jours ; mais par combien de chagrins amers ne furent-ils pas remplacés !

On n'oubliera jamais sa première entrée à Paris ; on se rappellera l'époque où il y parut comme roi, comme dépositaire de nos plus chères espérances. Il s'était fait précéder d'une des plus brillantes faveurs que nous pussions en attendre : il avait rendu la liberté à nos pensées.

L'enthousiasme qu'il fit naître alors dans les esprits peut à peine se décrire ; il ne pouvait s'en rendre compte à lui-même ; et cependant, voilà le prince qui, peu d'années après, n'était plus que le prisonnier de son peuple, et qu'un sombre silence escorta jusqu'au vaisseau qui devait l'éloigner de nous.

La France ne ressemblait pas à tout autre pays. Les institutions qu'elle avait reçues faisaient voir un ordre de choses sur lequel devait se porter une attention constante ; et, que de prudence à garder, de

précautions à prendre pour gouverner des imaginations comme les nôtres.

Il eût fallu que ce prince ne se séparât jamais de ces cœurs pleins de fidélité, vrais modèles de franchise et d'honneur, qui ne couvaient pas de secrets sentiments! On en voyait plus d'un autour de lui.

Ses ministres possédaient des lumières; mais où était pour eux la possibilité de faire le bien, quand ils se trouvaient forcés d'obéir à une influence funeste qui se faisait jour partout, enchaînait les esprits, et était parvenue à disposer de toutes les volontés. De là, ces projets émis dans le conseil, soutenus par des talents remarquables, et dont les résultats étaient de prouver qu'ils ne s'accordaient pas avec les vœux de la nation.

Charles X était toujours affligé de ces sortes de combats; et pourtant, la source d'où provenait le mal pouvait-elle être un secret pour lui?

Le premier désastre qui devait ébranler toutes les fidélités résulta d'une détermination tout-à-fait inattendue, et qui répandit l'alarme dans la France.

A la suite d'un de ces actes où le cœur de ce prince se montrait tout entier, où il s'était rendu à de sages conseils, où il était revenu contre des mesures imprévoyantes, une grande revue de la garde nationale

fut ordonnée. La population de Paris s'empressa de saisir cette occasion pour donner au roi des marques satisfaisantes de ses sentiments.

Des acclamations générales suivirent partout ses pas, et passèrent ensuite dans les rangs de la garde nationale.

Cependant, quelques cris irrespectueux s'y étaient fait entendre : ils avaient été adressés à des personnes de sa famille. Ce malheureux incident, auquel s'ajoutèrent quelques offenses faites au premier de ses ministres, devinrent le lendemain la cause de la détermination la plus impolitique et la plus imprévoyante qu'il fût possible d'adopter.

Un conseil fut promptement réuni ; l'unanimité ne se rencontra pas dans les opinions pour faire d'un délit particulier une accusation générale ; mais la fatale sentence n'en fut pas moins rendue, et le lendemain du jour où les papiers publics s'étaient empressés de faire connaître à toute la France l'issue d'une aussi belle journée, fut celui où l'on se réveilla avec la nouvelle que la garde nationale de Paris avait été dissoute.

Comment expliquer une semblable résolution ? Ne devait-on pas s'empresser de rechercher les coupables? On les eût principalement trouvés dans ces sortes

d'individus qui se vendent à l'intrigue des partis.

Pouvait-on méconnaître tous les services qu'on avait à attendre de cette garde nationale ? pouvait-on ne pas savoir que c'était sur ce corps que reposaient les plus grandes sécurités ?

Un événement de cette nature eut pour effet subit de navrer tous les cœurs et d'enflammer les esprits. Les plaintes les plus amères, les malédictions les plus énergiques, tombèrent par torrent sur le ministère, et la plus rigoureuse censure devint son seul port de salut ; mais l'abri qu'il y trouva dura bien peu de temps. Un acte d'accusation, parti du sein de l'assemblée, fut dirigé contre lui.

Le licenciement de la garde nationale n'était pas le seul fait dont on eût à se plaindre ; d'autres charges fort graves ne furent point oubliées.

On développa toutes les menées de ce pouvoir occulte qui s'étendait sur toute la France, le but qu'il se proposait, la marche qu'il suivait ; on se plaignit de voir toutes les faveurs de l'état, toutes les places des administrations, remises à la disposition du clergé, qui, sur tous les points du royaume, tenait les autorités sous son entière dépendance.

Le ministère succomba ; une sorte de flétrissure retomba sur lui ; le roi ne put pas le sauver, et le

choix qu'il fit de ses nouveaux ministres parut répondre à tous les vœux. La concession que Charles X venait de faire à l'opinion publique fut vivement sentie, et il en obtenait la preuve dans toutes les occasions.

S'il est dans nos institutions que les ministres d'un roi constitutionnel lui servent de bouclier, il est également vrai qu'il demeure toujours libre d'arrêter les effets d'un pouvoir qui ne causerait que des désastres; et ce privilége est le plus beau dont un prince puisse jouir.

Charles X reçut le conseil d'aller parcourir quelques-unes de nos provinces, et il choisit de préférence dans le nord celle qu'il savait être la moins favorablement disposée pour le gouvernement; mais sa conduite récente avait tout fait oublier. Tous les cœurs volèrent à sa rencontre; il ne traversait pas une ville que les habitants ne s'offrissent pour lui servir d'escorte; c'était sur toute la route une réunion de famille où le souverain était fêté.

Cet état de choses nous laissait de bien grandes causes de satisfaction. Le choix qui avait été fait de chacun des ministres était pour lui seul une garantie suffisante pour le maintien de nos institutions, et les droits de la nation ne pouvaient être remis à des

mains plus habiles et à des cœurs plus dévoués.

La création de ce ministère avait rendu Charles X à l'amour de son peuple; des abus sans nombre avaient été réformés; des améliorations s'étaient partout fait connaître; et pourtant, ce même ministère eut bientôt cessé d'exister.

C'est alors que partit de la profondeur des abîmes ce fatal projet de recourir à des mesures extraordinaires.

Il n'en fallut pas davantage pour faire renaître l'union et la confiance dans des rangs qui s'étaient dispersés; pour faire reprendre les armes aux bras qui les avaient déposées; pour réveiller des haines invétérées, des vengeances assoupies, et nous rétablir sous la verge d'un pouvoir qui devait tout oser.

Cependant, nous n'arrivâmes pas subitement à des maux sans remède : d'autres ministres furent choisis. Ils donnèrent les meilleurs conseils : le terrain fut essayé, de beaux caractères parurent de nouveau; tout eût pu encore être sauvé : mais ces hommes, dont le mérite était grand, se retirèrent tour-à-tour. Le parti ennemi s'était donné un chef; il avait grandi d'une manière formidable, et il lui fallut peu d'efforts pour renverser un trône mal affermi.

Les informations que nous avons recueillies ne nous

ont pas laissé de doutes sur les causes qui ont amené un semblable événement ; elles furent attribuées à ces hommes qui, connaissant l'empire de la religion sur les esprits, et voulant resaisir leur ancienne influence, mirent tous leurs efforts à détacher Charles X des belles qualités qu'ils lui connaissaient, et empêcher que les cœurs les plus fidèles et les plus désintéressés pussent arriver jusqu'à lui.

RÉVOLUTION DE JUILLET.

La révolution de juillet n'avait pas été concertée : le désespoir seul la fit naître ; et il suffisait, pour qu'elle n'eût pas lieu, que Charles X retirât ses ordonnances avant que le sang eût coulé dans la capitale.... Mais, considérons les choses dans l'état où elles nous sont restées.

Ce prince n'eut pas plutôt fait connaître son abdication, que, sans égard pour les volontés qu'il exprimait, deux partis se mirent en présence.

Le premier voulait faire arriver sur le trône le fils d'un grand guerrier; et, dans ce cas, nous retombions sous un gouvernement militaire.

Le second parti imprimait en nous un sentiment d'effroi : il portait dans notre esprit le souvenir des

maux qui nous avaient accablés ; il nous ramenait sur les traces encore fumantes du sang de nos pères.

Il n'est pas douteux qu'il y eût encore d'autres opinions parmi nous. On ne conteste pas sur ce point le droit dont chacun peut jouir de faire suivre à ses pensées la route que sa raison lui indique ; mais il est un sentiment devant lequel tous les autres doivent se taire : il se rattache au soutien de l'arche sociale, au maintien de l'ordre public, à la sûreté individuelle, à la sécurité de toutes les familles, à la répression de toutes les passions qui se font jour au milieu des désordres ; et ce sentiment, personne n'a le droit de le méconnaître.

Plus l'incertitude se prolongeait dans les esprits, plus les dangers croissaient, plus les passions se volcanisaient ; et, comme il est dans la vie des circonstances périlleuses où il n'y a pas un instant à perdre pour se diriger vers le seul port de salut qui reste encore, on s'empressa de faire ce qui pouvait le mieux mettre en sûreté nos personnes, nos institutions et nos propriétés. En prenant un autre parti, on eut formé autant de camps qu'il y avait d'opinions, et nous nous fussions déchirés mille fois avant de savoir à qui le gouvernement devait appartenir.

On présenta la couronne à un prince que l'on avait

jugé par ses antécédents devoir répondre aux espérances de la nation. Eh! qui peut dire que ce ne fut pas pour lui une grande question à résoudre, de savoir si les immenses avantages auxquels il renonçait pouvaient se compenser par une haute position que tant de causes de découragement et de dégoût ne pouvaient manquer d'assaillir? qui peut dire que d'autres réflexions ne s'y ajoutaient pas encore? Mais, le choix à faire, entre ces deux déterminations, ne lui était pas laissé : il ne devait nous sauver qu'en nous abandonnant son existence entière.

De grandes réflexions ont été émises sur la révolution de juillet, et je ne fais qu'y joindre mes faibles observations.

Les principaux arguments dirigés contre elle établissaient une comparaison entre l'état de choses qui avait été renversé et celui qui avait pris sa place.

On rappelait la confiance générale qui régnait dans toutes les affaires : un crédit immense toujours prêt à les favoriser; toutes les branches de service dépendantes du gouvernement marchant en bon ordre et sur un rouage parfait; nos relations extérieures solidement établies; enfin, le commerce intérieur ne laissant rien à désirer.

Voilà, nous disait-on, les heureux fruits de quinze

années de paix que cette révolution vient de faire disparaître.

Passant ensuite aux classes populaires, on faisait voir l'aisance qui y régnait remplacée par le manque de travaux et les besoins de toute nature : on faisait remarquer que leurs charges s'augmentaient en raison de l'accroissement de leur misère.

A ces faits, que je ne contredis pas, je n'assignerai qu'une seule cause : la perte de la confiance sur tous les points où elle avait régné.

La confiance est le gouvernail d'un état ; sans elle, rien n'y prend consistance, rien n'y est en sûreté ; ce qu'elle nous ferait acquérir dans un temps se dissipe et se perd aussitôt qu'elle nous abandonne. Toutes nos entreprises meurent entre nos mains, notre industrie reste sans fruits, nos moyens particuliers sans emploi ; la crainte nous assiége, les dangers nous poursuivent ; l'inaction et la faiblesse remplacent en nous ce qu'en d'autres temps nous avions de force et d'énergie, et il suffit que nous soyons ébranlés sur un seul point pour que notre crédit se trouvant attaqué, tous nos intérêts s'écroulent à la fois.

C'est ainsi que s'expliquent les désastres des familles et tous les maux dont la société se voit chaque jour accablée.

C'est par cette même cause que les étrangers, qui ne nous perdaient pas un seul instant de vue, planaient sur notre horizon pour étudier nos démarches et surveiller nos actions, afin de découvrir si le nouvel état de choses qui s'élevait parmi nous ne renfermait pour eux aucun sujet de crainte.

Telles étaient les conséquences nécessaires des événements qui venaient de s'accomplir. Il y avait une infinité de parts à faire, beaucoup d'esprits à contenter, et tout cela pouvait s'effectuer bien difficilement sans une organisation nouvelle. Ensuite, comment établir en un instant sa sécurité parfaite et se créer des sources d'abondance sur un terrain qui tremblait encore sous nos pas ?... Chacun voulait y poser ses fondations; les erreurs se reproduisaient à chaque instant; les vrais mérites étaient méconnus et les passions déchaînées; on ne rencontrait partout que des entraves rebutantes; et j'ajouterai que les débats publics qui se produisaient alors ne laissaient rien de consolant à la pensée.

On s'abusait sur la nature et l'essence d'un bien qui avait produit un si grand élan dans les cœurs. Que de gens ne prenaient de la liberté que ce qu'ils devaient en laisser! et pourtant il était d'un grand intérêt de ne pas s'y méprendre. Ah! puisse-t-elle désormais ne

trouver dans nos cœurs que des sentiments dignes de la posséder; puisse-t-elle briller toujours sur nous au milieu d'un ciel pur; car les nuages qu'elle amoncelerait sur nos têtes seraient l'annonce des plus effroyables désastres. De même qu'une nourriture saine donne à notre corps la santé et la vie, de même notre esprit et notre jugement trouveront dans les préceptes d'une liberté sagement réfléchie, tous les éléments nécessaires pour rectifier leurs erreurs, et faire abonder les richesses au sein de la société.

Mais, était-ce là, je le répète, ce que nous observions alors ?.....

Chacun choisissait, en fait de liberté, celle qui convenait le mieux à ses vues et à ses intérêts; on s'en déclarait le zélé défenseur; on se montrait hostile envers des opinions qu'on ne connaissait pas, envers des hommes qu'on n'avait pas su juger; et c'est principalement dans les efforts qu'on mettait à diriger contre le pouvoir des attaques constantes, que se déployait le plus grand zèle.

Dira-t-on que c'est d'un pareil état de choses que la confiance pouvait renaître ? Mais ce n'est pas tout encore. Des cris de guerre se firent alors entendre, et des motions ardentes en retentissaient au sein de l'assemblée.

Que d'irréflexion dans une pareille conduite, que de délire dans la seule pensée de faire dépendre notre avenir de toutes les chances attachées à un semblable projet. On ne peut pas ignorer quel est le sort d'un peuple qui n'a plus de communication qu'avec lui seul, et se sépare de tous les liens qu'il eût pu conserver. Bonaparte avait fait des prodiges; et cependant quel essor n'ont pas donné aux prospérités publiques, les quinze années de paix qui l'ont suivi !

Il n'y aura jamais, entre les nations, d'alliances assez nombreuses et assez étendues : c'est par elles que toutes les industries se répandent, et qu'elles ont un libre cours ; que le superflu des uns satisfait aux besoins des autres; que, par des échanges mutuels, les fortunes s'établissent, les prospérités s'accroissent; c'est par elles enfin que les sciences et les arts deviennent des sujets de luttes nationales et d'encouragements respectifs.

A tous ces biens, qu'on ne peut obtenir que par le maintien de la paix, opposez maintenant les résultats de la guerre. Comptez avec les familles, comptez avec les fortunes; faites la part de toutes les afflictions; mettez-les en balance avec toutes les causes de satisfaction que la guerre eût produites, et vous reconnaîtrez bientôt les maux à jamais déplorables qui

auraient pesé sur nous pour un peu de gloire acquise, pour quelques vanités satisfaites.

Sans doute, il se présente des occasions où la guerre ne peut être évitée, où elle est un devoir, où l'honneur et les intérêts d'un pays commandent sur ce point à tous les sentiments et disposent aux plus grands sacrifices. Mais je demanderai s'il peut être de la sagesse d'un prince d'appauvrir sans nécessité une population entière, de paralyser les innombrables ressources du commerce et de l'industrie, de préparer des larmes à des milliers de familles; et cela pour aller satisfaire des vues insensées qui souvent creusent l'abîme des états.

Ce que j'ai dit concernant les cabinets étrangers était de leur part l'expression d'un vœu que nous ne pouvions repousser sans aveuglement et imprévoyance: celui de voir s'établir dans le sein de notre patrie le bon ordre et la paix publique, d'où naîtraient des bienfaits qu'ils partageraient avec nous, et dont les premiers seraient de consolider entre leurs nations et la nôtre un bien aussi favorable aux intérêts des souverains qu'aux intérêts des peuples.

Les libertés que nous savons conquérir ne touchent point aux droits des puissances étrangères; celles-ci connaissent les torts qu'elles auraient de vouloir s'immiscer dans un privilége qui nous appartient en entier ; mais

ce qui leur importe, c'est qu'une sage politique préside à nos conseils, et que nous ne soyons point entraînés par l'effervescence de nos passions; car il est certain que la société entière en éprouverait les plus vives alarmes. Nos idées et nos principes conspireraient à la fois contre la paix des états et la sûreté des trônes.

Les institutions de juillet eurent, dès leur origine, de violents assauts à soutenir. Combien ne rencontrait-on pas de personnes qui en parlaient avec admiration, tandis que leur conduite ne tendait qu'à en discréditer les effets! Une foule d'opinions se produisaient aussi avec un caractère d'emportement et de violence que l'on serait embarrassé de décrire; il n'y avait pas de bornes fixées par la sagesse qui ne fussent dépassées.

Dans le nombre de ces opinions, il en existait une qui fermentait avec chaleur dans l'esprit de la jeunesse. Elle se déclarait admiratrice de toutes les vertus républicaines; elle laissait égarer son imagination au milieu des illusions les plus douces et les plus séduisantes; elle rapportait le mérite et la grandeur de nos actions à des causes dont nous ne pourrions jamais assez nous enorgueillir; mais, hélas! il lui manquait de pouvoir remplir le beau cadre qu'elle s'était tracée; il lui manquait d'y établir une population, et d'y créer des êtres à l'image de ses pensées.

J'admire les principes qui constituent une république ; mais que l'homme qui professe cette opinion descende donc en lui-même ; qu'il appelle à son secours ses plus hautes lumières, et qu'il s'étudie à définir le cœur humain; qu'il ne jette de voile sur aucune des vérités qui frapperont son esprit; qu'il ouvre le grand livre de la nature : c'est là qu'il devra puiser ses instructions.

Pour que l'on pût nous convaincre qu'une nouvelle république ne serait pas ce qu'a été la première, il faudrait prouver en quoi nous valons mieux que nous ne valions alors.

Depuis quand nous sommes-nous donc dépouillés de toutes les passions que renfermait notre cœur? Les hommes d'aujourd'hui ne se montrent-ils plus avides de richesses, d'opulence et de grandeurs? L'or n'est-il plus leur dieu? Ne font-ils éclater à nos yeux que la vertu et le désintéressement ? et pourtant voilà ce qui constituerait le vrai républicain.

A la vérité, je me plais à le dire, notre cœur est plus richement partagé qu'il ne l'était autrefois; on est plus disposé à compatir aux souffrances de l'humanité. La religion a pénétré dans un plus grand nombre d'esprits, et si bien des personnes croient la remplacer par une généreuse philantropie, cette erreur les regarde, mais

la reconnaissance publique ne leur en est pas moins acquise. Voilà pour les hommes éclairés.

Quant à toutes les autres classes qui arrivent ensuite, que l'on prenne garde à la gravité des fautes que l'on pourrait commettre ; on répète sans cesse que nos malheurs nous ont instruits, et c'est cette opinion qui perd tout, car aussi long-temps qu'on fera naître des appâts propres à entraîner l'ambition et la cupidité, l'homme ne changera jamais.

Essayez de rompre les digues sur lesquelles nos sécurités s'établissent, laissez un libre cours aux passions qui vont affluer et se répandre par torrents ; reposez-vous sur toutes les vertus républicaines pour en arrêter les suites désastreuses, et vous verrez où vous serez conduits vous-mêmes.

Rappelez-vous bien que ce qui croît, s'élève et fructifie dans l'ignorance et les ténèbres, redoutera toujours les effets de l'instruction et des lumières : de grands exemples nous ont été donnés à cet égard, et de nombreuses victimes en ont été la preuve.

Après bien du sang répandu, il en faudra encore pour rétablir l'ordre, et il y aura long-temps que votre corps sera réduit en poussière quand cet ordre renaîtra.

Voilà ma pensée tout entière concernant la répu-

blique. Il n'y a pas de fiel de ma part : changez la nature de l'homme, faites que les passions disparaissent de son sein, ou plutôt calculez vous-mêmes le nombre de celles que le vôtre renferme, et quand vous y trouverez le degré de pureté nécessaire pour faire un républicain, comptez alors sur moi.

Les premiers ministres qui nous avaient été donnés possédaient en mérite ce qui devait suffire pour consolider nos espérances ; mais il n'existait pas entre eux cette unité de principes qui fait la force du pouvoir : chacun trouvait en lui-même des entraînements auxquels il ne pouvait pas résister.

Cependant, les progrès du mal ne faisaient que s'étendre : et c'est ici que ma plume rendra bien imparfaitement les sentiments que je désirerais exprimer. Je ne pourrais offrir que des hommages à cette milice citoyenne qui s'est si généreusement offerte au salut de la patrie. Elle a senti la nécessité de conserver nos institutions, elle s'est dévouée pour les défendre : elle n'a redouté ni fatigues ni péril. Honneur lui en soit à jamais rendu.

Ce qui nous causait chaque jour de nouvelles douleurs, c'était de voir ces émeutes populaires jeter le désordre et l'effroi au sein de la capitale. Les intérêts du peuple étaient le grand ressort que l'on faisait

agir pour exciter les passions, provoquer à la révolte ; et c'est de la cause la plus sainte que surgissaient les actes les plus repréhensibles.

On s'éloignera donc toujours de la vérité sur ce point..... — Sans doute, il ne s'élèvera jamais assez de voix pour bien servir une cause à laquelle de si beaux sentiments se rattachent : mais il faut marcher franchement dans la route que l'on doit suivre, et repousser comme odieuses toutes pensées qui tendraient à confondre, en nous-mêmes, des intérêts aussi purs, avec ceux qui sont l'objet particulier de nos vœux les plus chers.

Le peuple ne se prend pas dans les classes aisées de la société; il se prend dans la classe industrielle, la classe laborieuse au sort de laquelle tant de cœurs doivent s'ouvrir : ce sont deux populations fort distinctes, et la première n'a été mise en possession des faveurs dont elle jouit que pour améliorer la position de l'autre.

Ces instructions sont celles que renferment les premiers préceptes qui nous ont été donnés, et j'ajoute que c'est seulement par l'accomplissement de nos devoirs envers la classe populaire, que peut s'asseoir avec sécurité le repos d'un état.

Si vous voulez sincèrement servir cette classe inté-

ressante, faites des vœux pour la prospérité de votre pays; donnez l'exemple de votre soumission aux lois qui le régissent, contribuez vous-même à la conservation de tous les avantages dont la tranquillité nous fait jouir, et n'allez pas chercher le bien public dans le désordre et l'anarchie.

On ne paraissait pas s'accorder encore sur les bases qui devaient fonder nos institutions sociales, et l'on doit se demander ici comment il se fait que le bien soit si difficile à obtenir, que tant d'imaginations s'y égarent.

Pour travailler dans nos véritables intérêts, il faut s'occuper des maux dont on doit nous garantir, bien plus encore que des avantages que l'on voudrait nous destiner : c'est en nous affranchissant des uns, que l'on nous fera obtenir les autres. Il faut préserver l'homme des torts qu'il se cause à lui-même; il est son plus grand ennemi : il faut enfin que les institutions dont les bienfaits nous sont promis, n'embrassent le présent que pour mieux consolider notre avenir, et qu'elles soient cimentées par une heureuse association, entre les droits du peuple et ceux du souverain, entre la justice qui nous couvre de ses aîles, et la force publique qui la fait respecter.

Nous continuions à flotter sur une mer houleuse : le

vaisseau de l'état ne naviguait plus qu'entouré de rescifs, quand le gouvernail en fut remis à des mains qui entreprirent de nous sauver.

On devait croire que d'assez grands intérêts se trouvaient menacés pour que le nouveau ministère reçut toutes les assistances possibles, et cependant, combien ne rencontra-t-il pas de dispositions contraires aux vues qu'il se proposait d'accomplir ?

Nous ne pouvions méconnaître la nécessité de défendre en Belgique des principes qui étaient les nôtres, et c'était en quelque sorte de notre part une réciprocité de sentiments envers une population qui fut long-temps française, et qui brûlait de se réunir à nous.

Que de beaux sentiments vinrent s'unir alors à cette mâle éloquence qui pénètre les cœurs, et n'y laisse subsister que des idées de grandeur et de gloire ! Mais des considérations du plus haut intérêt devaient nous faire renoncer à l'accomplissement des vœux qu'on nous exprimait de toutes parts, et ce fut un prince anglais qui se trouva désigné pour occuper le trône où un Bourbon devait monter.

C'est à cette sage mesure que nous dûmes le bonheur de voir ce qui n'aurait jamais été prévu : l'Angleterre et la France unies par des liens réciproques, qui

joignaient à la fois et leurs vues politiques et leurs intérêts communs. Ah!... puisse l'avenir consolider sur ce point nos plus chères espérances ; puisse-t-il ne pas nous fournir la preuve que les engagements en politique, s'ils ne sont faussés par la déloyauté, restent soumis à l'occurrence des événements, à l'inconstance des temps.

Le nouveau ministère, tout en pensant que la justice devait présider à tous les actes de l'autorité, pensait également que l'heure était venue de mettre un terme à la licence, de laisser respirer toutes les classes de la société, de rendre la liberté à des cœurs accablés par la crainte. Il pensait qu'il était temps de faire prendre au gouvernement l'attitude imposante qu'il lui convenait d'avoir, et de sauver l'édifice social des attaques de la malveillance.

Il montra une énergie qui n'avait pas encore paru ; il rechercha les sentiments qui devaient s'allier avec les siens, et le grand nombre le consola de la perte de ceux dont il demeurait séparé. Il rassura les esprits alarmés des attaques journalières qui se dirigeaient contre eux, et déclara qu'il ne reconnaissait d'opinions hostiles que celles qui se soulevaient contre l'ordre public et la sûreté de l'état.

Il se présenta ensuite à la chambre, lui fit connaître

les projets qu'il avait conçus, les mesures auxquelles il s'était arrêté, les résultats qu'il pensait devoir en obtenir; et c'est après cette explication pleine de franchise et d'honneur qu'il annonça l'intention où il était de se retirer si l'on refusait de marcher avec lui dans les voies qu'il s'était tracées.

Cette noble conduite eut le meilleur résultat; on vit le plus grand nombre des opinions se réunir pour s'occuper en commun des intérêts immenses qu'il était si essentiel d'affermir, et c'est alors que cessèrent toutes les inquiétudes.

Pour bien exprimer la satisfaction que fit généralement éprouver ce dernier pacte de famille qui venait d'être scellé par les représentants de la France et les dépositaires du pouvoir, il faut parler de la position à laquelle on se trouvait réduit, il faut peindre l'état d'affliction et de découragement général où les esprits étaient plongés.

Il y avait bien peu de familles qui ne soupirassent après des consolations. Le manque de ressources nécessitait partout de fort grands sacrifices; il fallait se résoudre à des privations à venir pour faire face aux besoins impérieux du présent. Le haut commerce, qui n'existait que du reste de crédit qu'il avait pu sauver, n'établissait ses relations que dans un cercle

fort étroit, et qu'avec une prudence et une retenue qui ne laissaient à toutes les branches d'affaires que l'ombre de leur ancienne prospérité. Le commerce intérieur ne connaissait depuis long-temps que des désastres affreux : les créances et les titres périssaient dans toutes les mains.

La classe domestique avait perdu ses maîtres, l'ouvrier ne trouvait plus d'emploi ; et personne ne concevait une liberté qui dût se payer si cher.

Voilà l'état de choses dont avait hérité le dernier ministère.

Cependant, plus il s'efforçait de gagner les esprits, d'inspirer et de rétablir la confiance, plus il cherchait à prouver aux étrangers que la France renfermait assez de beaux sentiments pour que la tranquillité s'y fixât sous l'empire des lois, et plus on s'attachait dans les écrits publiés à calomnier ses œuvres, et à dénaturer ses pensées.

Sans doute un gouvernement de la nature du nôtre a besoin de se trouver en présence d'une opposition qui l'observe et le suive dans toutes ses démarches ; car il est certain que sans cette opposition il n'existerait pas pour nous de droits bien assurés.

Elle a le pouvoir de rechercher tous les actes de ce gouvernement, d'en définir les causes, et de s'éta-

blir juge des résultats qu'on doit en attendre. Elle a droit, dans certains cas, de signaler les omissions qui auraient eu lieu, les injustices qui auraient été commises; elle peut s'intéresser au sort des opprimés, et faire revivre quelquefois, par ses lumières et par son zèle, des services dans l'oubli et des mérites délaissés.

Elle a de plus le droit de tenir l'administration sur ses gardes, et de la forcer à la plus grande attention pour ne pas sortir des limites de son pouvoir.

Elle est, en un mot, le port de salut où les plus grands intérêts doivent trouver assistance et appui.... Quels droits plus beaux pourraient lui appartenir?...

Cependant, on verrait bientôt disparaître tous les sujets d'espérance qu'elle est faite pour inspirer; on verrait des maux immenses surpasser toute l'étendue de ses bienfaits, s'il arrivait que les passions dussent prendre en elle la place de la justice et de la vérité, et si elle s'écartait de ce langage grave et consciencieux qui a seul le mérite d'éclairer et d'instruire: elle nous plongerait dans de continuelles incertitudes, elle égarerait toutes les opinions, elle tendrait à fixer dans les esprits des rapports mensongers, des erreurs grossières; et ne faisant voir partout que son fiel et son acrimonie, elle trafiquerait de la confiance publique en abusant de la crédulité.

Le ministère n'ignorait pas que pour faire aimer notre gouvernement, il devait s'efforcer de donner une grande stabilité à la tranquillité publique, d'encourager l'industrie, d'ouvrir au commerce toutes les voies qui devaient le faire prospérer, de ne laisser voir dans tous les actes de l'autorité que bienfaisance et justice, et de se faire du soulagement du peuple un sujet d'application constante.

Il savait aussi que pour faire respecter ce même gouvernement, il fallait ne faiblir dans aucune des circonstances qui eussent pu le mettre en danger; il sentait qu'il devait calculer toutes ses démarches et annoncer dans tous ses actes autant d'énergie que de prudence. On l'eût vu, dans des circonstances difficiles donner à la fois des preuves de sagesse et de résolution. On l'eût vu ne jamais abandonner le champ de bataille, que le triomphe de la loi ne demeurât assuré.

Je suis contraint de dire qu'il se trouvait alors parmi nous des êtres qui n'existaient que pour notre malheur, que pour fomenter des troubles et entretenir la discorde; ils se répandaient dans nos provinces, ils y provoquaient le soulèvement, et l'on apprit bientôt qu'une de nos plus riches cités n'exposait plus à tous les yeux que le tableau de la dévastation et du crime.

Cette nouvelle, une fois répandue, devint un coup de foudre : un intérêt immense se rattachait à la conduite que le gouvernement allait tenir dans une occasion aussi importante.

Il fallait, autant que possible, éviter les effets du désespoir dans une population coupable, et annoncer une justice qui sut moins se faire craindre que se faire admirer; il fallait que le triomphe des lois fût bien moins le résultat de la force qui commande et se fait obéir, que de la sagesse qui désarme et soumet les esprits.

Tels furent en effet les moyens que l'on employa pour mettre un terme aux premiers désordres de la ville de Lyon. Cependant des ravages épouvantables se faisaient sentir au milieu des populations étrangères; et nous nous flattions de pouvoir échapper à de si grandes calamités, lorsque le même fléau se montra parmi nous.

La fragilité de l'homme se fit alors connaître; le tableau de la mort ne quittait pas nos yeux, l'agitation et la crainte dominaient nos pensées, et chacun de nous se croyait arrivé au dernier instant de sa vie.

Qu'il était attendrissant le spectacle qui nous fut donné alors de la bienveillance publique ! On eût dit qu'une infinité de cœurs n'attendaient que le moment de déployer leurs nobles qualités. Tous les individus

étaient frères, tous les intérêts se partageaient, et la bourse du riche était ouverte aux misères du pauvre.

Cet horrible fléau avait marqué parmi nous les victimes sur lesquelles ses fureurs devaient s'apesantir; il avait frappé certains hommes dont l'existence n'était pas seulement précieuse à leur famille, mais au soutien de l'état; et c'est ainsi que nous vîmes disparaître de la société un des plus fermes et des plus généreux appuis qu'elle eut encore reçus.

La liberté faisait palpiter son sein. Il l'avait conçue dans toute sa pureté; il l'avait suivie sur toutes les traces où elle se montrait sous ses belles couleurs; et ses profondes lumières venaient nous éclairer à la fois sur les heureux fruits que nous devions en attendre, et sur les dangers auxquels nous exposeraient tout abus, toute fausse interprétation de notre part.

Il avait employé tous ses efforts à calmer les esprits, à combattre les erreurs; il avait vu nos prospérités à venir dans la paix de l'Europe et le repos des armes; il avait pensé que de toutes parts, de grandes plaies ne pouvaient se fermer qu'à l'ombre de l'olivier.

Voilà l'homme que nous avons perdu; mais la France était riche encore d'assez beaux sentiments pour que nous puissions espérer de remplir le vide que sa mort avait laissé. De nouvelles émeutes se sont mon-

trées depuis avec fureur, mais toutes ont été vaincues, et n'ont servi qu'à proclamer le triomphe du bon ordre et de la paix publique sur les efforts de l'anarchie.

CONCLUSION.

Ici je termine un travail qui n'aura que trop prouvé ma faiblesse et mon insuffisance. Je me suis engagé sans aucun guide au milieu des sujets les plus graves : je me suis reposé sur l'espérance de trouver dans mon imagination tous les secours qui m'étaient nécessaires, et peu de temps a suffi pour me faire apercevoir que je lui demandais plus qu'elle ne pouvait m'accorder.

La satisfaction qui me reste à moi-même est celle de m'être retranché dans les préceptes d'une religion sainte que brille à mes yeux de toutes ses clartés ; de m'être renfermé dans les opinions que j'ai cru devoir s'accorder le plus avec tous les intérêts publics, dans des sentiments que je me suis efforcé de rendre inoffensifs, et dans cette franchise sans laquelle le bien et la vérité ne peuvent se faire connaître.

Je ne me dissimule pas que, sur une infinité de points, j'ai ouvert à la critique un champ fort vaste, et je l'attendrai pour être éclairé par elle.

FIN.

f.302

Date: 1992-08
Reflections on Federalism: Hamilton
Wilmer Library Wilmington
3 2044 079 657 573